LA VIE SPIRITUELLE

N° 363 Juin 1951

SOMMAIRE

★

NOTRE SANCTIFICATION

LE BIENHEUREUX PIE X A SES PRÊTRES 563

On aimera, à l'occasion de la béatification de Pie X (3 juin), relire quelques beaux textes empruntés à son exhortation au clergé, du 4 août 1908. C'est pour son jubilé sacerdotal qu'il voulut donner aux prêtres de toute l'Église des consignes de vie puisées dans sa propre expérience spirituelle de pasteur.

L. LOCHET. PURIFICATIONS APOSTOLIQUES 572

Étapes psychologiques. — Le progrès spirituel. — Conséquences pratiques. — Note bibliographique.

Alors que les purifications actives et passives de la vie contemplative ont été depuis des siècles décrites et analysées par une longue tradition de saints et de Docteurs, c'est à peine si l'on a remarqué que la vie apostolique a, elle aussi, ses purifications.

De l'adolescence à la vieillesse, la vie apostolique n'est pas envisagée et vécue de la même manière. Il faut connaître et accepter ces étapes psychologiques inhérentes à la nature humaine, sous peine de tomber dans la résignation, l'amertume, le désespoir ou l'illusion. C'est sur ces données naturelles que la grâce de Dieu agit dans l'apôtre pour purifier son zèle de ses imperfections et ne le faire agir que selon la seule volonté de Dieu : « Tout homme qui subit l'action de Dieu jusqu'au bout est appelé à renouveler le sacrifice d'Abraham et à s'unir à la Vierge co-rédemptrice au pied de la Croix. Il lui faut sacrifier, non seulement ce qu'il y a de mauvais en lui, mais ce qu'il y a de meilleur. Alors, dans le dépouillement total, l'apôtre trouve son

épanouissement dernier et son mode d'action parfait, car l'immensité de ce qu'il obtient répond à la catholicité de son désir initial. »

Prêtres, religieux, religieuses et militants laïques trouveront dans cet article les lois essentielles de ces purifications apostoliques qui sont les leurs, mais dont ils risquent trop souvent, faute de lumière, de perdre le fruit.

En appendice, une note bibliographique les aidera à prolonger leur lecture et leur réflexion.

C. SPICQ, O. P. LE CHRÉTIEN DOIT PORTER DU FRUIT 60

Le chrétien, qui puise vitalité et énergie en Dieu, est comparé, dans l'Ecriture sainte, à un arbre, un champ, un trésor ; il doit porter du fruit. C'est notamment le cas de l'apôtre à qui il convient de rappeler que, selon la parole même du Seigneur, cette fructification est liée à la croix et à la prière.

H. LUBIENSKA DE LENVAL. MOISSON DE SILENCE 61

En Amérique comme en Europe, Thomas Merton — écrivain d'avant-garde devenu le P. Louis, cistercien — est en passe de devenir l'un des grands auteurs spirituels de notre temps. En attendant la traduction française de ses ouvrages, nos lecteurs seront heureux de prendre aussi contact avec lui en quelques-unes de ses meilleures pages.

CHRONIQUES

S. FUMET. PRATIQUE D'UNE SPIRITUALITÉ A VIF 628

LES MISSIONNAIRES DES MALADES 635

JEAN BLANC. L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ ET LES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES 368

A TRAVERS LES REVUES

La Croix. — Integrity. — Cahiers du clergé rural. — Le Supplément de La Vie Spirituelle. — American Benedictine Review. — Masses ouvrières. — Life of the Spirit, p. 642.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 650

LE BIENHEUREUX PIE X A SES PRÊTRES

... Quiconque exerce le sacerdoce, ne l'exerce pas seulement pour lui, mais aussi pour les autres. Car tout Pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui regarde Dieu *(Hébr., 5, 1). Le Christ a exprimé la même pensée lorsque, pour montrer en quoi doit consister l'action sacerdotale, il comparait les prêtres au sel et à la lumière. Le prêtre est donc la lumière du monde, le sel de la terre. Personne, sans doute, n'ignore que cela consiste surtout pour lui à communiquer la vérité chrétienne; mais peut-on ignorer davantage que ce ministère est à peu près inutile si le prêtre n'appuie de son exemple ce qu'il enseigne de vive voix? Ceux qui l'écoutent pourront dire alors, injurieusement il est vrai, mais non sans raison :* Ils font profession de connaître Dieu et ils le renient par leurs actes *(Tit., 1, 16); et ils repousseront la doctrine et ne profiteront pas de la lumière du prêtre. C'est pourquoi le Christ lui-même, constitué le modèle des prêtres, a d'abord enseigné par l'exemple et ensuite par la parole : Jésus a commencé par agir, il a enseigné après (Act., 1, 1). De même, s'il néglige la sainteté, le prêtre ne pourra, en aucune façon, être le sel de la terre; car ce qui est corrompu et contaminé n'est aucunement propre à conserver, et là où la sain-*

teté fait défaut, il est inévitable que la corruption s'introduise. Aussi le Christ, poursuivant cette comparaison, appelle de tels prêtres un sel fade, qui n'est plus bon à rien, sinon à être jeté dehors et, dès lors, à être foulé aux pieds par les hommes.

Ces vérités sont d'autant plus certaines que nous n'accomplissons pas les fonctions sacerdotales en notre nom, mais au nom de Jésus-Christ. Ainsi, dit l'Apôtre, que l'homme nous considère comme les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu (*1 Cor., 4, 1*); *c'est donc pour le Christ que nous remplissons les fonctions d'ambassadeurs* (2 Cor., 5, 20). *C'est aussi pour cette raison que le Christ lui-même nous a placés au nombre de ses amis et non de ses serviteurs :* Je ne vous appellerai plus serviteurs..., mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître... Je vous ai choisis et constitués pour que vous alliez et que vous portiez du fruit (*Jn, 15, 15*).

Nous avons donc à remplir le rôle du Christ; la mission qu'il nous a donnée, nous devons l'accomplir en prenant pour but celui qu'il s'est proposé. Et comme n'avoir qu'un même vouloir et une même aversion est le propre d'une solide amitié, nous sommes tenus, en qualité d'amis, de conformer nos sentiments à ceux de Jésus-Christ, qui est saint, innocent et sans tache (*Hébr., 7, 26*). *Envoyés par lui, nous devons gagner l'esprit des hommes à ses doctrines et à sa loi, en commençant d'abord par les observer nous-mêmes; en tant que participant à son pouvoir de délivrer les âmes des liens du péché, nous avons l'obligation de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour nous préserver nous-mêmes du péché.*

Mais par-dessus tout, en tant que ses ministres dans l'offrande du sacrifice par excellence, perpétuellement renouvelé pour le salut du monde, nous devons nous mettre dans le même état d'esprit que celui dans lequel, Hostie immaculée, il s'est offert à Dieu sur l'autel de la croix. Car si, autrefois, où il ne s'agissait que d'apparences et de figures, une si grande sainteté était requise des prêtres, qu'en sera-t-il de nous, maintenant que la victime est le Christ! « Combien donc ne doit pas être plus pur celui qui prend part à un tel sacrifice? plus immaculée que le rayon de soleil la main qui partage cette chair, la bouche que remplit un

feu spirituel, la langue que rougit un sang si redoutable? » (*saint Jean Chrysost., 82, in Mt., n° 5*).

Avec une grande justesse, saint Charles Borromée insistait sur ce point dans ses discours à son clergé : « Si nous nous rappelions, nos très chers frères, quelles grandes et saintes choses le Seigneur Dieu a déposées en nos mains, quelle force aurait cette considération pour nous porter à mener une vie digne d'hommes d'Église! Qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait mis en ma main quand il y a déposé son Fils unique, coéternel et égal à lui? Il a mis en ma main tous ses trésors, ses sacrements et ses grâces; il y a placé les âmes, qui sont ce qu'il a de plus cher, qu'il a préférées à lui-même dans son amour, qu'il a rachetées de son sang; il a mis en ma main le ciel pour que je puisse l'ouvrir et le fermer aux autres... Comment donc pourrais-je être assez ingrat après tant de faveurs et d'amour, pour pécher contre lui, pour lui manquer de respect, pour souiller un corps qui est le sien, pour déshonorer cette dignité, cette vie consacrée à son service? »

. . . . . .

En fin de compte, ce n'est pas pour lui seul que le prêtre doit se sanctifier, car il est l'ouvrier que le Christ est venu louer pour sa vigne (*Mt., 20, 1*). *C'est donc à lui qu'il appartient d'arracher les folles herbes, d'en semer d'utiles, d'arroser, de veiller à ce que l'homme ennemi ne vienne pas semer l'ivraie sur le bon grain. Le prêtre doit, dès lors, prendre garde qu'un souci inconsidéré de sa perfection intime ne l'entraîne à omettre quelque devoir de sa charge se rapportant au bien du prochain, comme la prédication de la parole de Dieu, les confessions à entendre, l'assistance des malades, principalement des moribonds, l'instruction religieuse des ignorants, la consolation des affligés, le retour des égarés, enfin l'imitation parfaite du Christ, qui passa en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tourmentés par le démon.*

Mais en tout cela, qu'il ait toujours présent à l'esprit le grave avertissement de saint Paul : Ni celui qui plante ni celui qui arrose ne sont rien; mais Dieu qui fait croître est tout (*1 Cor., 3, 7*).

Nous pouvons aller et semer dans les larmes; nous pouvons entretenir nos semences au prix d'un labeur considérable; mais

qu'elles germent et produisent les fruits qu'on en attend, cela ne dépend que de Dieu et de son secours tout-puissant. Il importe extrêmement de considérer, en outre, que les hommes ne sont que des instruments dont Dieu se sert pour le salut des âmes; il faut donc qu'ils soient aptes à être maniés par Dieu. Et de quelle manière? Croyons-nous que Dieu soit déterminé par nos qualités naturelles ou acquises à utiliser notre concours, en vue de l'extension de sa gloire? Nullement; car il est écrit : Dieu a choisi ce qui est insensé pour le monde pour confondre les sages; Dieu a choisi ce qui est faible aux yeux du monde pour confondre la force; et Dieu a choisi ce qui est humble et méprisable au gré du monde, ce qui n'est rien, pour détruire ce qui est (*1 Cor., 1, 27-28*).

Il n'y a, en vérité, qu'une chose qui unisse l'homme à Dieu et en fasse un ministre non indigne de sa miséricorde : c'est la sainteté de la vie et des mœurs. Si cette sainteté, qui consiste surtout dans la connaissance suréminente de Jésus-Christ, manque au prêtre, tout lui manque. Car, sans elle, même les trésors d'une science remarquable (et Nous Nous efforçons Nous-même de la promouvoir dans le clergé), même l'habileté pratique et le savoir-faire, quoique ils puissent être de quelque utilité à l'Église ou aux individus, sont fréquemment néanmoins la source de préjudices déplorables.

Mais un homme profondément saint, fût-il le dernier de tous, combien d'œuvres merveilleuses ne peut-il pas entreprendre et mener à bonne fin pour le salut du peuple de Dieu! De nombreux témoignages l'ont montré en tout temps. Nous en avons une preuve éclatante et dont le souvenir n'est pas éloigné dans Jean-Baptiste Vianney, ce pasteur d'âmes, à qui Nous Nous réjouissons d'avoir Nous-même décerné les honneurs dus aux bienheureux!

La sainteté seule nous rend tels que l'exige notre vocation divine, c'est-à-dire des hommes crucifiés au monde et auxquels le monde soit crucifié; des hommes marchant dans une vie nouvelle, des hommes qui, selon le conseil de l'Apôtre (2 Cor., 6, 5 et sq.), se montrent ministres de Dieu par les travaux, par les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la patience, par la suavité, par l'Esprit-Saint, par une charité sans feinte, par la

incérité du langage; des hommes qui n'aspirent qu'aux biens élestes et travaillent de toutes leurs forces à y conduire le prohain.

Mais parce que, comme personne ne l'ignore, la sainteté de vie st le fruit de notre volonté en tant que celle-ci est fortifiée par e secours de la grâce divine, Dieu a pourvu lui-même abondamment à ce que le don de sa grâce, si nous le voulions, ne nous fît pas défaut; nous pouvons l'obtenir surtout par une prière assidue. Il existe nécessairement entre la prière et la sainteté une dépendance telle que l'une ne peut, en aucune façon, exister sans l'autre. A cet égard, elle est d'une vérité absolue, la parole de saint Jean Chrysostome : « J'estime qu'il est manifeste aux yeux de tous que vivre vertueusement est tout simplement impossible sans le secours de la prière » (De precatione orat., 1). *Saint Augustin conclut, de même, par ce trait : « Celui-là sait bien vivre qui sait bien prier »* (*Hom., 6, ex. 50*). *Ces enseignements, le Christ lui-même nous les a fermement inculqués, soit par ses fréquentes exhortations, soit principalement par ses exemples. En effet, pour prier, il se retirait dans les déserts ou gravissait seul les montagnes; il passait des nuits entières absorbé dans la prière; il allait fréquemment au Temple, et même lorsque les foules se pressaient autour de lui, il priait, les yeux levés au ciel; enfin, attaché à la croix, en pleine agonie, il supplia son Père avec larmes et en poussant un grand cri.*

Considérons donc comme certain et bien établi que le prêtre, pour tenir dignement son rang et remplir son devoir, doit se consacrer avant tout à la prière. Trop souvent, on a à déplorer qu'il le fasse plutôt par habitude que par ferveur; qu'il récite nonchalamment l'office aux heures fixées en n'y ajoutant qu'un petit nombre de prières et qu'ensuite il ne songe à consacrer à Dieu aucun instant de la journée par de pieuses aspirations.

Le prêtre, en effet, beaucoup plus que tout autre, doit obéir au précepte du Christ : Il faut toujours prier (*Lc, 18, 1*), *précepte que saint Paul recommande très instamment :* persévérez dans la prière. Apportez-y de la vigilance avec des actions de grâces (*Col., 4, 2*). Priez sans cesse (*1 Thess., 5, 18*).

Que d'occasions de s'élever vers Dieu se présentent durant le jour, pour une âme possédée du désir de sa propre sanctification

non moins que du salut du prochain ! Les angoisses intimes, l violence et l'opiniâtreté des tentations, le manque de vertu, l'im puissance et la stérilité des œuvres, les péchés et les négligence sans nombre, la crainte, enfin, des jugements divins, tout nou excite vivement à pleurer en présence du Seigneur et, après avoi obtenu son secours, à nous enrichir facilement par l'acquisitio de mérites.

Nous ne devons pas pleurer seulement à cause de nous. Dans c déluge de crimes qui va se répandant et s'élargissant partout c'est à nous surtout qu'il appartient d'implorer et de fléchir l divine clémence; c'est à nous de prier instamment le Christ qui dans son immense bonté, nous prodigue toutes ses grâces dan son admirable sacrement : Épargnez, Seigneur, épargnez votr peuple.

. . . . . .

La nécessité est grave et urgente pour le prêtre de revenir cha que jour à la contemplation des vérités éternelles, afin de raffer mir, par le renouvellement de vigueur qu'il y puise, son esprit e sa volonté contre toutes ces embûches.

En outre, il importe au prêtre d'être doué d'une certaine apti tude à s'élever et à tendre vers les choses du ciel, puisque so devoir rigoureux est de les goûter, les enseigner, les inculquer puisqu'il doit ordonner toute sa vie d'une manière si surhumain que, quoi qu'il fasse dans l'ordre de son saint ministère, il l fasse selon Dieu, sous l'inspiration et la direction de la foi. C qui surtout établit et maintient le prêtre dans cet état d'âme, dan cette union, pour ainsi dire, naturelle avec Dieu, c'est la pratiqu tutélaire de la méditation quotidienne; vérité tellement évidente pour tout homme sage qu'il est inutile d'insister plus longue ment.

Nous pouvons emprunter la confirmation de ces vérités, confir mation pénible, assurément, à l'avis des prêtres qui apprécien peu ou même prennent absolument en dégoût la méditation de choses divines. Ce sont, en effet, des hommes en qui le sens d Christ, ce bien si précieux, s'est presque éteint; des homme entièrement tournés vers les choses de la terre, en quête de frivo lités, se perdant en commérages futiles, s'acquittant de leurs fonc tions avec relâchement, froideur et peut-être indignité. Jadis

imprégnés de l'onction sacerdotale toute récente, ils se préparaient avec soin à l'office, pour ne pas ressembler à des hommes qui tentent Dieu; ils choisissaient les temps les plus propices et les endroits les plus silencieux; ils s'appliquaient à scruter les divines révélations ; ils louaient, ils gémissaient, ils tressaillaient, ils se répandaient en prières avec le Psalmiste. Et maintenant, comme ils sont changés !

De même, ils ne gardent presque plus de cette piété vive qu'ils éprouvaient pour les mystères divins. Qu'ils étaient aimés alors, les tabernacles! Leur cœur palpitait de se trouver auprès de la table du Seigneur et d'y attirer un nombre croissant d'âmes pieuses. Par quelle pureté, par quelles prières, leur âme remplie de désirs se préparait à la messe! Avec quel respect ils la célébraient, en observant dans leur intégrité majestueuse ces augustes cérémonies ! Quelles expansions affectueuses dans l'action de grâces, et quelle heureuse effusion du parfum du Christ sur leur peuple!... Rappelez-vous, Nous vous en supplions, bien-aimés Fils, rappelez-vous ces jours d'autrefois (*Hébr., 10, 32*); *votre âme brûlait alors, nourrie des ardeurs de la sainte méditation.*

Parmi ceux à qui pèse cette récollection du cœur (*Jér., 12, 11*) *ou qui la négligent, il n'en manque pas qui ne cherchent guère à dissimuler la pauvreté intime qui en résulte, et s'en excusent sous prétexte qu'ils se sont jetés sans réserve dans le tourbillon du ministère pour rendre de multiples services au prochain.*

Erreur lamentable ! N'ayant pas l'habitude de converser avec Dieu, lorsqu'ils parlent aux hommes ou leur donnent des conseils pour la pratique de la vie chrétienne, ils manquent totalement du souffle divin, en sorte que la parole évangélique semble presque morte en eux. Leur voix, si vantée qu'elle soit pour son habileté et son éloquence, ne rend nullement les sons de la voix du bon Pasteur que les brebis écoutent avec profit; elle résonne et se répand dans le vide, ce qui est parfois d'un fâcheux exemple, déshonore la religion et scandalise les bons.

Et il en est de même sur les autres terrains de leur activité; elle ne produit aucun effet sérieux, ou très éphémère, car il lui manque la rosée céleste qu'attire en abondance la prière de celui qui s'humilie (*Eccl., 35, 21*).

Et ici Nous ne pouvons pas ne pas déplorer vivement la con-

duite de ceux qui, entraînés par de pernicieuses nouveautés, osent soutenir un avis opposé, et considèrent comme perdu le temps consacré à la prière et à la méditation. O funeste aveuglement! Plût à Dieu que, s'examinant consciencieusement, ils reconnussent enfin à quoi aboutissent cette négligence et ce mépris de la prière. Quelle en est, en effet, la conséquence? Un orgueil opiniâtre, dont naissent des fruits trop amers, que Notre cœur paternel se refuse à rappeler et désire absolument supprimer.

Dieu entende ce vœu! Que, jetant sur les égarés un regard miséricordieux, il répande sur eux en telle abondance l'esprit de grâce et de prière, qu'ils déplorent leur erreur, qu'ils rentrent de plein gré, à la joie de tous, dans les voies qu'ils ont eu tort de quitter et qu'ils les parcourent avec plus de prudence. Comme, jadis, l'Apôtre (Philip., 1, 8), Nous prenons Dieu à témoin que c'est avec le Cœur même de Jésus-Christ que Nous désirons les voir tous revenir.

Qu'ils gravent donc, et vous tous, Fils bien-aimés, gravez profondément en vous Notre exhortation, qui n'est autre que celle du Seigneur Jésus-Christ : Considérez, veillez et priez (*Mc, 13, 33*). *Que chacun exerce principalement son activité dans l'application à méditer pieusement; qu'il augmente en même temps sa confiance par cette demande persévérante :* Seigneur, apprenez-nous à prier (*Lc, 11, 1*). *Nous avons, pour méditer, une raison spéciale, très importante : c'est la puissance de conseil et de vertu que nous y puiserons et qui nous est si utile pour la bonne direction des âmes, œuvre difficile entre toutes.*

C'est à ce propos que saint Charles écrivait ce mémorable avis pastoral : « Comprenez, mes frères, que rien n'est aussi nécessaire à tous les ecclésiastiques que l'oraison mentale avant, pendant et après toutes nos actions. Je chanterai, *dit le prophète,* et je comprendrai (*Ps., 100, 1-2*). *Vous administrez les sacrements, ô mon frère, méditez ce que vous faites; vous célébrez la messe, méditez ce que vous offrez; vous récitez l'office, méditez sur celui à qui vous vous adressez et sur ce que vous lui dites; vous dirigez les âmes, méditez sur le sang qui les a purifiées »* (Ex oration. ad clerum).

C'est donc à bon droit que l'Église nous invite à répéter souvent ces pensées de David : Bienheureux l'homme qui médite la loi

le Seigneur, qui y fixe sa volonté jour et nuit; tout ce qu'il fera lui réussira.

Voici un dernier motif d'encouragement, aussi noble que tous les autres. Puisque le prêtre est appelé un autre Christ, et l'est vraiment en vertu de la communication des pouvoirs, ne doit-il pas, de fait et en tous points, se rendre et paraître tel par l'imitation de ses actes? ... « Que notre principale étude soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ » (De imitat. Chr., *1*, *1*).

(Extrait des *Actes* de Pie X. Éd. de la Bonne Presse, t. VI, p. 19 à 41.)

PURIFICATIONS APOSTOLIQUES

On connaît les analyses célèbres par lesquelles saint Jean de la Croix a montré les progrès de la contemplation. Il découvre dans la nuit des sens et la nuit de l'esprit une sorte de loi interne de la vie contemplative qui la conduit, par le rythme même de son développement normal, vers le total dépouillement pour la parfaite pureté de l'amour. Récemment, deux auteurs partant de points de vue tout à fait différents, ont analysé les progrès de l'amour humain. L'un, le Dr Allendy [1], le regarde en médecin et en psychanalyste; l'autre, Jean Guitton [2], l'étudie en psychologue et en métaphysicien. Celui-ci est chrétien, l'autre ne l'est pas. Cependant, sur un point au moins, ils arrivent à la même conclusion : l'amour humain est soumis à une loi interne de développement, qui doit dégager progressivement, par le jeu même de l'évolution psychologique, son aspect le plus désintéressé, ce qu'ils appellent l'un et l'autre « les formes oblatives de l'amour ». Ainsi, l'amour, même sous sa forme la plus charnelle d'amour sexuel, tend par son propre rythme de croissance à se purifier et, si l'on peut dire, à dégager son essence, qui est don de soi. Sa vie même le fait monter et chanter de plus en plus purement comme amour. La vie de l'amour, c'est de devenir pur amour.

---

1. Dr Allendy, *L'Amour* (Delnoël).
2. Guitton, *Essai sur l'amour humain* (Aubier).

Nous voudrions ici, dans un autre domaine, celui de la vie apostolique et de cet amour qui se dépense dans l'action, montrer qu'il en va de même. La vie de l'apôtre et ses activités sont soumises, en raison même de sa croissance humaine, de son développement psychologique et du rythme de son activité, à des transformations profondes. On n'aborde pas l'action du même cœur à seize ans et à soixante. C'est un fait qu'il faut constater, une loi à laquelle on ne peut échapper. A première vue, cette transformation psychologique pourrait sembler sans importance du point de vue de la vie spirituelle. On pourrait croire même qu'elle ne représente guère qu'une sorte de retombée progressive des énergies d'action, si vives au début de la vie apostolique, et parfois si affaiblies à son terme. Dans cette perspective, l'idéal serait de maintenir toute sa vie l'enthousiasme de ses vingt ans. Mais comme cela apparaît vite irréalisable ! Ce serait aller au rebours de lois psychologiques qui s'imposent à nous et dont nous ne disposons pas. Il arrive alors qu'on se décourage et qu'on finisse par considérer la retombée comme fatale et le progrès spirituel comme impossible dans la vie d'apostolat pour n'avoir pas vu, peut-être, en quoi il doit consister. On finirait par croire que de ce côté de la montagne il n'est pas possible d'aller jusqu'en haut, peut-être simplement pour n'avoir pas découvert le chemin qui s'ouvre vers le sommet. Rien de plus dangereux pour l'apôtre et pour son action elle-même que cette sorte de découragement qui risque de s'emparer de lui au milieu de sa vie, en ce midi où les limites des forces humaines apparaissent, où leur déclin devient imminent et où la confusion entre les possibilités de l'homme et les dons de Dieu risque d'entraîner la retombée de l'idéal en même temps que la chute des rêves.

Il s'agit donc ici, à la suite d'une analyse rapide des différentes étapes psychologiques de la vie apostolique, de montrer que ce développement même des phases de l'activité humaine appelle normalement une montée et une purification progressive de notre vie surnaturelle. Une vue purement humaine nous ferait apparaître une montée suivie

d'une retombée, un développement d'action et de rayonnement suivi d'un rétrécissement et d'un vieillissement, une jeunesse suivie d'une décrépitude. Une vue surnaturelle nous découvrira qu'à travers ce rythme de l'activité humaine Dieu nous appelle à un progrès continuel, sans cesse accéléré, non seulement dans l'amour, mais dans l'action même. Mais ce progrès est surnaturel. Il tend à dégager le caractère surnaturel de l'activité apostolique d'une façon de plus en plus pure. Aussi, c'est dans une vue de foi qu'il faut le découvrir et l'accepter et c'est en l'acceptant qu'on le découvre. Cela ne se fait pas tout seul, c'est un effort et une montée soutenus par la grâce.

On ne comprend rien au progrès de la vie contemplative tant qu'on n'a pas saisi qu'à travers toutes les impuissances et les aridités Dieu appelle l'âme à un don total et à un amour plus pur dans lequel il se révèle secrètement, en sorte que le vide consenti par amour devient suprême possession du Tout. On ne comprend rien à la vie conjugale tant qu'on n'a pas saisi qu'à travers toutes ses phases, des fiançailles au veuvage, elle rompt l'égoïsme humain, elle élimine les aspects intéressés de l'amour, pour entraîner au plus pur don de soi, pour lequel s'ouvre une rencontre plus spirituelle que rien ne peut plus atteindre, en sorte que la séparation même achève et purifie l'intimité. Ainsi enfin on ne comprend pas le progrès de la vie apostolique tant qu'à travers toutes les phases de la vie humaine, à travers tous les succès et les échecs, on n'a pas saisi l'invitation du Père à se donner plus purement et à s'abandonner plus totalement pour devenir entre ses mains l'instrument du salut du monde, en sorte que la passion même de l'apôtre devient son suprême rayonnement.

I. — LES ÉTAPES PSYCHOLOGIQUES D'UNE VIE APOSTOLIQUE

Nous n'avons pas ici à retracer toute l'évolution morale et religieuse de la petite enfance à l'âge adulte. Cela a déjà été fait. Nous voudrions marquer comment, aux différents âges

de la vie, de l'adolescence à la vieillesse, l'idéal apostolique est envisagé et concrètement vécu. Sans doute, nous ne pourrons découvrir que des caractéristiques assez générales. Il serait bien impossible d'entrer dans le détail, qui est individuel et infiniment divers. Mais nous pensons que le schéma général de développement, qui se découvre au terme de ces analyses, peut convenir à la plupart des cas, et que les exceptions mêmes, où le rythme normal se trouve accéléré, et parfois transformé, pourront se servir des orientations spirituelles qui se dégagent de cette progression habituelle pour saisir leur propre destin.

L'adolescence.

De très jeunes enfants peuvent avoir déjà des initiatives d'apostolat parfois étonnantes. Une certaine orientation de dévouement, une authentique vocation sacerdotale ou missionnaire peuvent se faire jour dans le cœur d'un tout petit, comme une fleur admirable et fragile aux premiers jours du printemps. Mais le dessein formé et définitif de se consacrer à donner le Christ à ses frères s'affirme normalement au cours de l'adolescence, entre treize et dix-sept ans[3]. C'est à ce moment que le projet personnel se découvre, s'essaye et pour finir se définit. Ce qui fait l'apôtre, c'est précisément que, dans une lumière surnaturelle et sous l'influence de Dieu, un jeune homme ou une jeune fille ne peuvent se penser eux-mêmes sans se voir et se vouloir au service des autres pour leur donner le Christ. Cela se présente sous mille formes extérieures, vocation sacerdotale ou vocation de militant laïc, mais au fond il y a ceci de commun : « Mon progrès personnel est d'être celui qui se donne lui-même

3, Cf. Loret, *A quel âge se décident les vocations* (*Recrutement sacerdotal*, janvier 1949). « La vocation d'enfance sans être dédaignée doit être tenue pour une attitude provisoire. »

pour donner le Christ. » Humainement, l'adolescent choisit sa vocation, choisit d'être apôtre. Au fond, c'est Dieu qui le choisit pour sauver ces âmes qu'il lui destine, par amour pour lui et par amour pour elles. Il est mû par Dieu et accepte cette motion vers les autres : il est envoyé : il sera apôtre.

Ces formules paisibles donnent une idée bien pâle de ce que peut être concrètement cette vocation apostolique. En fait, c'est presque toujours à travers une lutte difficile contre d'autres attraits plus sensibles qu'elle se présente. Elle est un choix, aussi divers que les milieux et les personnes, entre un certain projet de succès humain, de jouissances temporelles et l'idéal du seul succès qui compte, sauver les hommes pour l'éternité et de la seule joie qui dure, aimer le Christ et le faire aimer. Elle est une préférence donnée à la poursuite de ce Royaume des cieux dont les biens spirituels sont seulement pressentis, sur tous les biens charnels qui nous entourent, nous attirent et nous flattent. Elle est une victoire de l'esprit sur les passions, un envahissement accepté de lumière surnaturelle qui nous éclaire les vrais biens, une impulsion victorieuse de l'amour, une confiance totale faite au Christ Jésus qui s'empare de cette vie pour accomplir en elle et par elle ses desseins de salut.

On caractériserait volontiers l'attitude de cette période de la vie devant les activités futures en deux mots : c'est l'âge de *l'idéal rêvé et consenti*. Pour que cette formule soit valable, il faudrait enlever au mot de rêve tout ce qu'il y a de péjoratif. Il ne faudrait pas croire que l'adolescence s'enferme forcément dans une vaine rêverie, séparée du réel, bien que cela puisse être un écueil qui la guette. Ce qui caractérise cette période, c'est bien d'abord la conception de l'idéal, l'anticipation en un certain projet intime des orientations de vie. Projet à la fois personnel et social, anticipation tout ensemble de ce qu'on doit être et de ce qu'on veut faire. La personnalité se définit et, déjà, se forme en cette esquisse de l'avenir.

Sans doute, les éléments en sont puisés dans le réel; on y relèverait facilement l'influence du milieu familial, l'atti-

ace des grands exemples rencontrés, l'appel des besoins
temps. Tout cela est mis en œuvre par la grâce, qui en
couvre le sens surnaturel. Mais ce projet qui s'empare
éléments réels les façonne à sa guise et les idéalise. C'est le
rivilège de cet âge de n'être pas encore trop étroitement
éterminé par le moule des circonstances concrètes. Il peut
éjà pressentir toutes ses possibilités, sans avoir à choisir
ntre elles. Il n'a pas eu à émonder les rameaux du désir
our obtenir les fruits des réalisations. C'est son privilège
urtout de façonner l'avenir. La plasticité du futur lui donne
e pouvoir le concevoir à sa guise et se concevoir lui-même,
ans cet avenir, en beauté. Les difficultés, sans doute, sont
révues, mais elles aussi imaginées plus qu'affrontées. Les
léments puisés dans le réel servent à donner la valeur d'un
ossible à ce qu'enfante la pression de la vie et de la grâce.
e pressentiment imaginé et idéalisé de ce qu'on voudrait
ire n'est pas encore entré dans le moule du concret. En
ela ce projet ressemble à un rêve. C'est ce qui donne sou-
ent à cet âge une assurance quelque peu outrecuidante vis-
-vis des générations qui l'ont précédé. Il compare d'ins-
inct son idéal à leurs réalisations. Cela le rend sévère. Que
e le laisse-t-on agir et commander ! Il se sent prêt à tout
ransformer. Certains se choquent de ces paroles un peu
eunes... Mais il est bon, somme toute, qu'il en soit ainsi.
ette part d'idéalisation du plan de vie et d'action le rend
lus attirant pour la sensibilité. Aussi, est-ce l'âge des
grands enthousiasmes. Il ne faut pas s'en moquer. Au feu
if et léger encore de ces désirs ardents la volonté va prendre
t s'enflammer. Il ne faut pas se refuser à la loi de l'humain
ui veut que le vrai passe par les sens pour atteindre l'intel-
igence et le bien par la sensibilité pour féconder la volonté.
oici, en effet, qu'à travers ces emballements de jeune de
grandes décisions sont prises. C'est l'âge du don total et de
'héroïsme. A travers ces images et ces rêves, l'appel de Dieu
st entendu et accepté. Dans le projet généreux de l'ado-
escent, l'enfant décide d'être un homme donné. L'idéal
postolique revêt les caractéristiques qui lui donnent son
ontenu propre et dessinent sa forme personnelle. Long-

temps rêvé, lentement mûri, le voici enfin définitiveme
consenti. L'apôtre est prêt au départ.

Le jeune homme.

Cette mise en route est véritablement une étape de la
apostolique. Cette pénétration de l'idéal entrevu et conse
dans la réalité suppose la mise en œuvre de facultés nouv
les. L'idéal voulu devient *idéal engagé*. Le projet devi
réalité. Que ce soit pour commencer immédiatement l'acti
du militant ou pour entreprendre la formation qui prép
l'apôtre, il faut ici surmonter les résistances du milieu
l'inertie du vieil homme. Cette entrée dans l'ère des réali
tions est une épreuve pour l'idéal apostolique. Certai
achoppent dès ce premier pas. Tels ces voitures décevan
dont le moteur s'emballe, tant qu'elles sont débrayées, et c
dès qu'on veut partir, on voit de ces jeunes capables de v
tes projets et de paroles généreuses, mais incapables de fa
un pas. Tel qui entre au séminaire dans l'enthousiasme,
ressort deux jours après désenchanté; tel qui applaudit
programme d'un mouvement est incapable de faire u
démarche pour lui.

Parfois il y a crise et il semble qu'il y ait recul. L'emb
lement du début tombe. Un rythme nouveau s'impose
n'est pas celui de la sensibilité, mais de la volonté. Il f
que l'impétuosité des désirs passe dans le train régulier
ordinaire de l'humble réalité quotidienne. L'énergie que
veloppe un projet splendide, il faut l'employer à réaliser
toutes petites choses.

Quelle étrange utilisation Dieu fait de ces forces vives
faut comprendre ici dans une lumière surnaturelle que
changement de régime est un progrès. Si l'élan prem
passe dans une conduite si étroite, c'est pour lui don
plus de force. Et si le désir d'action s'inscrit en des réali
tions si petites, c'est pour une montée de l'amour. Prog
parce qu'il y a réalisation, car c'est ici que commence l'ap

plat. C'est en cette obéissance vécue, en cet amour actif, en et affrontement de la difficulté qu'il consiste. Ce n'est pas celui qui dit « oui, oui » qui est apôtre, mais celui qui fait la volonté du Père dans l'Église pour le salut du monde. Les premières difficultés et souffrances rencontrées sont une occasion d'exercer et de faire monter le véritable amour. Il y a plus de charité à accepter une heure de travail en réalité que dix ans en imagination.

C'est un progrès encore, car ceci devient le signe que ce qui est recherché n'est pas un plan d'ambition personnelle et de promotion de soi, mais un plan de soumission à la volonté du Père. Voici que par cette petitesse même on entre dans la grandeur évangélique.

Telle est la condition du jeune homme. Condition transitoire. Il le sent et il a hâte de parvenir à cet âge adulte des pleines réalisations pour lesquelles il est fait; car, à travers les difficultés, son projet primitif reste intact. L'idéal entrevu est toujours désiré. Ce sera seulement plus long qu'on ne pensait. Au cours de sa route difficile, il est soutenu par les grands désirs qu'il poursuit. Il est tendu vers l'accomplissement de ce projet qu'il porte en lui depuis les jours décisifs de son adolescence et dont il n'a rien renié. Son action a d'autant plus d'entrain que ses quelques succès lui sont déjà l'avant-goût et le signe précurseur des réussites à venir, tandis que ses échecs, en des œuvres où il ne s'engage pas encore tout entier, lui servent d'expérience pour un meilleur rendement et ne le compromettent jamais totalement. Ses forces sont intactes encore. Son idéal s'est précisé au contact du réel, ses expériences et ses essais lui ont marqué ses possibilités et tracé le chemin du succès. Il est prêt maintenant à s'engager totalement avec toutes ses richesses accumulées, avec tout son être unifié, dans une entreprise de salut qui sera son œuvre, l'œuvre de sa vie et l'accomplissement de son dessein apostolique. Le voici capable d'entreprendre et de commander : c'est un homme et un chef. L'apôtre est formé.

L'adulte.

Il semblerait que dès lors une sorte d'équilibre s'établissi dans la vie. En un sens, il est vrai, l'âme échappe aux fluc tuations de la sensibilité, aux sautes d'orientations d'un adolescence qui n'a pas encore fixé sa voie. La charité pren corps dans une action qui assure sa stabilité. L'amour d Dieu se nourrit de la difficulté même de ce qu'on entrepren pour lui. Il semble donc que la vie spirituelle s'avance a rythme même du développement de l'influence apostoliqu et qu'elle s'épanouisse en rayonnant. Il y aurait progrès mais dans la continuité, montée, mais dans la même ligne Cependant, voici que dans les profondeurs de l'âme, a centre même où se noue sa vocation apostolique, une nou velle crise se dessine.

Voici que son progrès ne pourra plus se faire en ligne con tinue, mais par une nouvelle mue intérieure et une sort de renversement inattendu de ses perspectives d'action Parce que cette crise se déroule généralement plus lentemen que la crise de l'adolescence et ne se cristallise souven qu'après des années de travail, on la remarque moins. Parc qu'elle ne se déroule plus sous le regard vigilant des éduca teurs attentifs, mais parfois dans une grande solitude spiri tuelle et sous le seul regard de Dieu, son évolution a peut être été moins étudiée. Et cependant, parce qu'elle attein des âmes généreusement données pour les purifier, parc qu'elle aboutit, soit à une montée qui est ascension sur u plan nouveau de vie intérieure et transformation dans l mode d'efficacité de l'action, soit à une retombée et à un sorte de découragement qui sont mortels aussi bien pour l prière que pour l'apostolat; parce que, pour coopérer à l grâce, il est extrêmement utile de saisir spirituellement l sens interne de son action, il est de la plus grande impor tance de bien voir enfin en quoi consiste cette nouvell phase de la vie apostolique et où s'ouvre cette voie étroi qui débouche sur des perspectives nouvelles.

Au point de départ de cette crise, il y a une découverte. découverte étonnante et douloureuse. Celle même dont parle éguy dans ces pages inoubliables de *Clio* qu'il consacre à homme de quarante ans.

> Voyez, dit-elle, c'est l'histoire qui parle, cet homme de quarante ans. Nous le connaissons peut-être, Péguy, notre homme de quarante ans. Nous commençons peut-être à en entendre parler. Il a quarante ans, il sait donc. La science que nul enseignement ne peut donner, le secret que nulle méthode ne peut prématurément confier, l'enseignement que nulle école ne peut distribuer, il sait... D'abord, il sait qui il est... Mais enfin surtout, il sait qu'il sait. Car il sait le grand secret de toute créature, le secret le plus universellement connu et qui pourtant n'a jamais filtré. Le secret le plus universellement divulgué et qui, des hommes de quarante ans, n'est jamais passé par-dessus les trente-sept ans, par-dessus les trente-cinq ans, par-dessus les trente-trois ans, n'est jamais descendu aux hommes d'en dessous. Il sait que l'on n'est pas heureux [4].

N'entendons pas en ces mots l'écho d'un pessimisme bsolu. Nous savons assez que Péguy est le chantre de l'espérance, ne le prenons pas pour un désenchanté de la vie. C'est ien plutôt l'affirmation d'une loi de la croissance humaine t l'entrée de ce passage étroit qui est le porche du mystère le la deuxième vertu.

Les psychologues qui étudient les profondeurs de l'âme 'ont bien vu. Sur leur carte de l'évolution de l'affectivité, ls ont marqué pour tous non seulement la crise de l'adolescence, mais la transformation plus profonde encore de l'âge mûr. Voici l'homme au centre de sa vie. Jusqu'alors, outes les forces de son âme ont été tendues en avant vers un projet à réaliser. Cette tension soutient son effort et maintient l'équilibre dynamique de sa vie psychique. Effort de pensée et d'action pour obtenir une situation, développer

4. Péguy, *Clio* (N.R.F.), pp. 175-176.

son entreprise, acquérir une réputation ou une fortune. Élan du cœur pour trouver une compagne, fonder un foyer, développer sa famille, élever ses enfants.

Maintenant, voici que sa situation est faite, brillante ou médiocre, elle est acquise. Il ne peut plus entrevoir que des modifications de détail qui ne changent pas le contenu essentiel de sa vie.

Voici déjà que ses traits se fixent, et son succès ou son insuccès définitifs les marquent pour toujours. De lui, comme d'un mort, on sait ce qu'il a été. Voici que sa famille a atteint son développement plénier selon ses possibilités humaines et les circonstances mêmes. Ses enfants grandissent avec leurs richesses et leurs limites, et cela non plus ne peut plus être changé. Eux aussi, à leur manière, par leur présence même, ils rejettent les parents dans la génération précédente... dans le passé.

Ainsi parvenu en son centre, voici qu'il faut sentir tout la vie qui bascule soudain et devant soi la pente qui mène à la mort.

Du haut de cet instant qui domine le passé et l'avenir, le regard mesure ce qu'elle a été. Et il faut bien s'apercevoir que, si elle a été tout cela, elle n'aura été que cela : irrémédiablement que cela[5]. Alors la disproportion éclate parfois entre les projets de l'adolescence, entre ces rêves longtemps caressés, ardemment pousuivis et cette réalité aux contours définitivement fixés. Et comme les forces humaines sont impuissantes à changer cela, à refaire du neuf, il n'y a plus rien désormais qui polarise les forces de vie, il n'y a plus d'avenir, de projet en avant, qui soutienne la tension de l'effort.

L'âme ne peut plus regarder son destin en face. Elle se cache à elle-même cette désillusion fondamentale par de

5. Cf. Péguy : « Quarante ans est un âge implacable, il ne se laisse plus tromper. Il ne nous en conte plus... Il ne cache rien... Tout se dévoile, tout se révèle... Tout se trahit... Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes » (Victor-Marie, comte Hugo, *Cahiers de la Quinzaine* du 23 octobre 1910).

ractions qui ne peuvent la satisfaire. On risque cela... si
efois cette retombée des entreprises humaines et ce reflux
temps n'amènent pas à un dépassement de vie spirituelle.
l est impossible de dénombrer et de décrire toute les formes
e peut prendre cette intuition centrale et douloureuse. Il
n a autant que d'individus. C'est la célibataire de qua-
nte ans qui sait maintenant qu'elle ne se mariera pas et
'il lui manquera pour toujours l'appui et l'affection de
poux, la couronne des enfants dont elle rêve encore. C'est
jeune veuve de quarante ans qui sait que sa vie est défi-
tivement traversée et humainement brisée par une sépara-
n qui lui enlève un soutien, une tendresse dont elle avait
soin. C'est le ménage qui sait qu'il n'aura point d'enfants
qu'une immense tendresse, faite pour se donner, restera
ur toujours inemployée. C'est le malade, après cette der-
ière rechute qui ne laisse plus d'espoir, qui sait que jamais
ne pourra ni se marier, ni travailler comme tout le monde,
réaliser enfin ces rêves qu'il porte en lui depuis tant
'années et vers lesquels il a tendu tant d'efforts et de pas
hancelants. C'est le secret de tant de cœurs que cette science
mère de l'échec des rêves. Chacun porte sa blessure. Ce
nt des choses qu'on ne peut pas dire. Et il faut réfléchir
ngtemps avant de se les dire à soi-même, car qui sait si
on saura porter la terrible nouvelle ?

Ceci qui est vrai pour tant d'autres va se retrouver, d'une
anière nouvelle et pour ainsi dire aggravée, dans la vie
postolique. Cette crise, l'homme engagé dans l'action
éprouvera spécialement comme apôtre.

C'est ici, en effet, qu'apparaît surtout cette disproportion
ouloureuse entre l'idéal entrevu et les réalisations obtenues.
arfois cette révélation vient tout d'un coup, comme un
hoc atroce, plus souvent elle se fait lentement, à la faveur
e toute une série d'expériences, qui varient avec chacun
mme la vie même, et aboutissent à la même épreuve pour
us.

Épreuve de vie personnelle d'abord. Souvent, dans l'élan
e la générosité première et d'une grâce plus sensible qui
claire et porte les débuts de la vie spirituelle, la sainteté

apparaît proche et presque facile. Les difficultés sont bi
envisagées, mais représentées plutôt que vécues. Les réform
morales sont résolues, mais prévues plutôt que réalisée
L'atmosphère même du milieu de formation et une psych
logie de jeune qui portent à l'enthousiasme rendent l'ill
sion plus aisée.

Il faut lentement se découvrir soi-même; apprendre
mesurer la ténacité des résistances intérieures, la subtilité
les replis du péché. Voici les résolutions cent fois reprises
cent fois à reprendre. Voici que le péché n'est plus seul
ment quelque chose comme une tache qu'on nettoie, mai
hélas ! une imprégnation si profonde qu'il semble fai
corps avec nous-mêmes et ne pouvoir disparaître qu'avec
mort.

Nous pouvons changer de milieu, de cadre et d'occup
tions, notre péché est là contre nous. Il se retrouve, il
transforme, il s'adapte. Nous avons pu rêver d'offrir un jou
une vie parfaite et voici que nous ne pouvons donner qu'u
pécheur qui mesure chaque jour davantage combien il
besoin d'être sauvé.

Cependant, l'home adulte est si fortement engagé dar
son action que si le succès de son apostolat était parfait, c
échec de réussite personnelle serait facilement masqué. Ma
le plus souvent, c'est dans le domaine de l'action que nou
attendent les désillusions les plus amères. Si nous nous réf
rons, non pas à un idéal apostolique déjà amputé par la vi
et rétréci par l'expérience, mais à notre ambition initia
de rayonnement, de conversion, de transformation des âme
des milieux et des institutions, quel déchet ! L'action nous
forcé d'en rabattre ! Qui de nous n'a saisi le regard attris
de l'homme mûr quand il entend les jeunes discuter d
réformes à entreprendre, des œuvres à créer ? Nous auss
nous avions pensé faire de grandes choses... voici déjà d
années que nous sommes au travail et nous sommes loin d
compte.

Voici que nous avons fait l'expérience de la résistance d
milieu. On ne sait pas cela quand on n'a pas agi. On fa
des plans et on croit qu'il suffit de vouloir pour qu'ils

réalisent. On imagine des réformes et on pense qu'il suffit de parler pour qu'elles entrent dans les mœurs, on confond le plan avec l'édifice. Entre les deux, il y a un monde à remuer, à soulever, à ordonner. Il est lourd; parfois, il est accablant. Il résiste.

A cette résistance qui vient de l'homme, s'ajoute souvent celle qui vient des choses. On se heurte à des conditions économiques, à des misères physiques, à des événements politiques qui ne dépendent pas de nous et dont dépend le succès de notre apostolat. On se sent pris, étreint, accablé par un monde énorme et complexe de conditionnements matériels trop lourd pour que nous puissions le soulever.

Peut-être enfin, ce sont les aides que nous pouvions le plus légitimement escompter, le soutien des amis et des chefs qui vient à manquer. Nous n'avons pas trouvé la compréhension humaine et les rapports surnaturels que nous espérions. Là où nous attendions un appui, nous trouvons un obstacle. Nos projets incompris croupissent et finissent par pourrir avec une odeur de mort. Ainsi, celui qui était parti avec un si bel élan se retrouve parfois après quelques années déconcerté par les événements, déçu par les autres, désillusionné sur lui-même, étrangement pauvre et seul. Que dire si sur ce délaissement des hommes plane le silence de Dieu? Car voici que parfois Jésus même semble absent, il faut marcher dans cette obscurité, persévérer dans ce vide... mais où aller?

Faut-il donc installer, dira-t-on, une loi de pessimisme et une nécessité d'échec au cœur de tout apostolat? Non, sans doute, et nous pensons au contraire qu'une action bien réfléchie et courageusement entreprise doit donner de bons résultats. S'il en était autrement, il faudrait sérieusement s'interroger. Mais s'il faut formuler une loi, c'est que, plus la vie de l'apôtre se déroule, plus les réalisations apparaissent dans leurs contours précis, et, quel que soit le succès, toujours limité, tandis que le désir de sauver devient de plus en plus vif et illimité. Dès lors, un contraste douloureux apparaît de plus en plus entre le projet initial, l'intention de toute la vie, le germe du désir, l'amour qui s'étend à tous

et l'action, la réalisation, la vie qui n'a fait que si peu de bien et pour si peu de gens. S'il faut une loi, voici la loi : c'est que ce que l'homme réalise n'est pas à la mesure de ce qu'il désire. On ne fait pas ce qu'on aurait voulu faire. Le cœur d'un apôtre est toujours plus large que son action, et Vincent de Paul mourant sent bien qu'il n'a rien fait.

Le vieillard.

Que dire si nous poursuivons l'expérience jusqu'à la vieillesse. Parlons d'une belle vieillesse, celle qui couronne une vie bien remplie. Voici que les activités échappent l'une après l'autre, qu'il faut réduire son rayon d'action, résigner ses fonctions, se faire remplacer par de plus jeunes... voir ses idées, ses méthodes dépassées par de nouvelles formules. Faut-il renoncer à être apôtre? Se sentir progressivement diminué et inutile? Humainement, il semblerait que oui.

Mais peut-être n'est-ce là qu'une vision humaine des choses, et nous faut-il, au contraire, découvrir un centre de perspective surnaturel où la vie de l'apôtre, à travers le déploiement de son action, s'élève progressivement vers un mode nouveau de communication des biens divins. Son rayonnement, loin d'atteindre une apogée pour tendre ensuite à son déclin, ne serait qu'une aurore dont la lumière irait grandissante à travers toute la vie jusqu'au jour de l'éternité. Perspective nouvelle qui nous permettrait de dépasser cette impasse, dans laquelle nous avons vu l'action s'engager et de sortir victorieusement de cette crise spirituelle de l'âge adulte, non par le consentement à une diminution, mais par l'acceptation d'une purification.

II. — LE PROGRÈS SPIRITUEL

Nous avons essayé d'esquisser les attitudes psychologiques qui sont normalement celles de l'adolescent, du jeune homme, de l'adulte et du vieillard en face de l'action. On serait tenté de découvrir une sorte de rythme psychologique

qui s'empare de notre évolution intérieure et nous entraîne comme malgré nous. Il n'en est rien. Si une certaine évolution de mentalité s'impose à l'ensemble des hommes, à la faveur de cette évolution même, l'âme est invitée à des options de plus en plus profondes et parfaitement libres. La vie spirituelle reste un grand drame où, à travers le déploiement des lois psychologiques, jouent incessamment la grâce et la liberté.

Cette évolution est une épreuve. Il se peut que cette maturation psychologique de la vie d'action et spécialement de la vie apostolique suscite un progrès spirituel. Il se peut aussi que l'âme, restant au-dessous de l'effort qui lui est demandé, n'osant s'engager sur le plan qui lui est proposé, se dérobe aux dernières étapes et aux ultimes purifications. Par là même elle peut manquer sa pleine évolution spirituelle et la plénitude de son rayonnement apostolique. Saint Jean de la Croix le dessinait au frontispice de la *Montée du Carmel* : il y a des chemins faciles qui serpentent à mi-hauteur sur le flanc de la montagne, mais qui n'abordent pas les pentes abruptes et dénudées qui seules conduisent au sommet de la contemplation. Il en est de même pour le progrès apostolique. Sur ce versant de la montagne aussi, la voie est étroite, qui conduit à la plénitude de vie et de rayonnement.

Les mauvaises réactions.

Quels sont donc ces sentiers plus faciles par lesquels on peut se dérober à la rigueur d'un climat purement surnaturel ?

Devant les épreuves que la vie fait subir aux rêves de la jeunesse, l'adulte peut réagir de diverses manières.

Certains d'abord esquivent la crise que nous avons décrite. Ce contraste entre l'idéal entrevu et la réalité obtenue, ils le résolvent aux dépens de l'idéal. Cette tension douloureuse entre les désirs de l'âme et ses possibilités, ils la guérissent stoïquement en réduisant le désir à la mesure de la réalité. D'un mot, *ils se résignent*. Ils traitent de rêveries les

projets de la jeunesse. Ils ont perdu leurs illusions. Ils s'amusent de celles des plus jeunes. Aucun rêve ne se réalise. Cela n'arrivera pas. Eux, ils ont compris leurs limites. Peut-être les ont-ils durement senties au début, maintenant, ils les ont acceptées, ils s'y cantonnent résolument, ils en font une loi de vie. Ils n'acceptent plus de nouveauté, ils ne cherchent plus de dépassement.

Les résignés.

Pour les pessimistes ou ceux que la vie a malmenés, cette résignation se fera dans la tristesse : résignés amers. Nous avions rêvé, nous aussi, nous avions espéré transformer le monde, mais voici déjà le meilleur de notre vie passé, et notre action va vers son déclin, rien n'apparaît encore. Apôtres désenchantés, qui continuent à travailler avec conscience, mais sans que leur action soit traversée par la foi vivante au succès. Une sorte de ressentiment les pousse à dénigrer et à détruire tout enthousiasme de jeunesse. Toute initiative les trouve sceptiques. Ils attendent comme une victoire personnelle l'insuccès des novateurs. Combien ils sont décourageants pour ceux qui travaillent avec eux ! Vies désormais sans élan qui cherchent parfois à se dissimuler leur vide dans des diversions plus ou moins nobles qui vont des études profanes au simple bricolage et sont autant de parasites pour le travail apostolique.

Pour d'autres, plus optimistes, ou auxquels la vie aura réservé quelques résultats applaudis ou quelque promotion personnelle, cette résignation se fera dans l'euphorie du succès. Ce sont des satisfaits. Satisfaits de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils ont été. Une certaine optique grossissante, une certaine perspective où les résultats obtenus dissimulent l'immensité de ce qu'il aurait fallu faire, un certain gonflement de leurs activités leur permettent de penser sans trop d'inquiétude au monde et à eux-mêmes. Ceux-là aussi à leur manière ont sacrifié l'idéal à la réalité. Et parce qu'il est terriblement laborieux de faire croire aux autres et de se

faire croire à soi-même qu'on a réussi, ils croient qu'ils travaillent. Hélas ! ils ont sacrifié la réalité même. Mais, pour combler cette distance qui la sépare du désir, ils préfèrent vivre dans l'illusion.

Les désespérés.

D'autres enfin, et parmi les meilleurs, se refusent à ces solutions faciles. Ils ne se résignent pas. Leur immense désir apostolique est trop profondément enraciné dans leur âme pour qu'ils puissent y renoncer sans se renier eux-mêmes. Ils n'ont accepté de rien retrancher des élans de leur jeunesse. C'est toujours le même désir de sauver sans limites, qui les anime. Eux aussi, ils ont dû constater les limites de leur action, la résistance du milieu, la défection des secours attendus, les déficiences de leurs forces personnelles, mais ils n'ont pas accepté la défaite. La tension reste intacte et vibrante entre l'intention largement catholique et les réalisations si étroitement limitées. Alors, ils souffrent. Ils souffrent terriblement. Ils se posent à eux-mêmes d'étranges questions : Faut-il, comme d'autres l'on fait, renoncer à l'idéal de perfection ? aux vastes projets si chèrement nourris autrefois ? Faut-il dire : c'était un rêve de jeunesse, une folie ? Ou bien, faut-il, pour les réaliser enfin, s'évader de l'impossible voie d'une action qui n'aboutit pas, fuir vers la Trappe ? La vie semble un échec d'autant plus douloureux que l'âme cherche moins à se voiler cette disproportion flagrante entre la réalité et l'idéal.

Alors rôde autour d'elle la tentation du ressentiment : ressentiment contre des supérieurs qui n'ont pas su utiliser ses possibilités, ressentiment contre les autres qui n'ont pas écouté et pour lesquels on devient sévère et parfois dur, ressentiment contre soi-même, contre la vie, contre le monde, contre l'Église, contre Dieu même qui n'exauce pas la prière et ne répond pas à ce qu'on attendait de lui. Atmosphère funeste pour la vie intérieure qui manque de paix et de confiance. Atmosphère dangereuse pour l'action qui risque

de manquer d'élan, d'initiative, de joie, parce que tendu désespérément vers un but qu'elle sait n'obtenir jamais.

Que faut-il donc faire pour sortir de cette crise ? S'il n faut ni renier l'élan initial pour se contenter de la réalité ni gonfler la réalité des résultats pour y voir la réalisatio de l'idéal, ni non plus vivre douloureusement et désespéré ment dans cette tension irréductible entre le projet et l réel ? Ne sommes-nous pas dans une impasse ?

Ici, il n'y a plus de chemin. Pour avancer, il faut monte de façon abrupte sur un plan nouveau. Il faut accepter un façon nouvelle de concevoir son action. Il faut consentir être purifié.

La bonne réaction : être purifié.

Être purifié, qu'est-ce à dire ? Il faut d'abord consentir la lumière. Il faut reconnaître qu'on a besoin d'être purifié L'œuvre du Saint Esprit dans une âme, qui consent à so action, consiste d'abord à la convaincre de son péché. Il fau accepter de voir que ces désirs apostoliques, qui nous poi tent à l'action, s'ils viennent de Dieu, viennent aussi d nous et portent dans leurs flots agités le meilleur de nous mêmes et le moins bon. Ce flot puissant est encore impu Comme le note finement saint Grégoire dans son *Pastora* on se trompe facilement soi-même sur ce point : « Bien sou vent, en effet, l'âme se ment à elle-même en ce qui la cor cerne. Elle s'imagine ne rien rechercher de la gloire d monde dans ses bonnes œuvres, alors qu'elle l'aime en core[6]. » Il en est ainsi de nos projets les meilleurs, l'amou de Dieu, l'amour des autres et l'amour propre s'y trouver étrangement mêlés. Selon une méthode qui nous est hab tuelle quand il s'agit de nous-mêmes, nous sommes enclin à appeler le mélange du nom de sa composante la plu noble : désir d'apostolat.

---

6. Saint Grégoire, *Le Pastoral* (éd. Maredsous, p. 25).

Voici que la lumière de Dieu nous décèle ces traces de l'amour-propre dans l'action. Tel désir passionné de réussir, de faire bien, de faire mieux que les autres, n'a pas pour seul ressort le souci de sauver, mais aussi celui de susciter l'admiration. On le reconnaît au soin exagéré de faire savoir le bien accompli, de l'étaler, surtout devant ses chefs. Tel dépit devant un insuccès, telle sévérité devant une défection ou une erreur d'un co-équipier n'a pas pour seule raison l'inquiétude des âmes, mais la crainte de l'échec personnel. Qu'il est difficile, quand on se donne totalement à une œuvre, que ce soit un mouvement, une maison d'éducation, un groupement de piété ou une paroisse, en la poussant en avant, de ne pas se pousser secrètement soi-même ! L'ambition personnelle, le désir d'être chef, l'animateur admiré se confond avec le juste souci du groupe qu'on dirige et se dissimule à ses propres yeux sous cet alibi social.

Cependant, ce levain d'amour-propre dans les intentions profondes risque de fausser nos rapports avec Dieu comme nos relations avec les hommes.

Si nous n'avons plus le regard simple, l'unique intention de plaire à Dieu, tout l'organisme de nos activités se trouble. Un projet humain d'avancement personnel obstrue à nos yeux les grandes perspectives surnaturelles et empêche l'accommodation du regard intérieur sur l'infini de la pure volonté de Dieu. L'âme perd son temps à poursuivre en vain une vaine réussite, elle n'est plus dans l'attitude aimante et confiante de l'enfant qui ne cherche qu'à plaire à son Père. Elle n'est plus simple. Elle joue sur deux plans et perd des deux côtés.

Une visée trop personnelle est comme un écran entre nous et Dieu... nous ne pourrons le trouver pleinement que quand nous aurons laissé cela totalement. Mais elle est également un écran entre nous et les autres. Tout apôtre qui est accaparé par un projet personnel à réaliser devient incapable de s'ouvrir véritablement à *l'autre* et de l'accueillir. Il n'est pas disponible... il est toujours distrait. S'il écoute un autre, c'est pour le faire entrer dans ses desseins, s'il s'occupe de

lui, c'est pour le faire concourir à son projet, s'il le dirige, c'est en partie pour l'accaparer[7].

On ne saurait dire toutes les déviations pratiques qu'entraînent de telles attitudes. Pour gonfler une statistique, obtenir un résultat florissant on ne sait plus accepter la lenteur du travail de la grâce et des réponses de l'homme. On risque de ne plus assez respecter la liberté des âmes, l'orientation propre de leur vocation. On pousse, on force, parfois on violente pour obtenir la réalisation de son projet. Ce qui suscite des réactions, des reculs, des divisions, des luttes. Parfois, au contraire, on flatte, on dissimule, on entre dans une sorte de politique qui cherche l'approbation de tous au prix d'une diminution de la vérité et d'un affadissement de l'Évangile.

Que de fois, enfin, ce sont ces visées d'ambition secrète qui provoquent entre les ouvriers apostoliques, entre les mouvements, voire entre Congrégations religieuses des rivalités, des jalousies, des critiques qui blessent les âmes et ruinent les œuvres. Tout cela procède de la même source : une intention insuffisamment purifiée.

L'action de Dieu : purification des imperfections.

C'est pourquoi Dieu se met à l'œuvre. Comme un vigneron méticuleux, il se penche sur sa vigne. C'est bien à l'ouvrier apostolique que s'applique la parole de saint Jean : *Tout sarment qui porte du fruit, le Père l'émonde et le purifie, afin qu'il en porte davantage*[8]. Voici que les rameaux de nos vains désirs tombent les uns après les autres. Ils semblaient pleins de sève, ils n'étaient que des parasites. L'ac-

---

7. Cf. Boulard, *Essor ou déclin du clergé français*, p. 283. Parmi les qualités réclamées du prêtre par les laïcs : « Le désintéressement : on se sent parfois utilisé par lui, au lieu qu'il nous aide à remplir notre mission. »

8. Jn, 15, 2, 3.

on de la Providence, impitoyablement, les retranche. omme elle sait bien là où il faut frapper ! Elle semble tout évaster; en réalité, elle purifie pour une récolte plus abondante.

Mais cette action de Dieu, qui se sert des circonstances mêmes de la vie et de l'intervention des hommes, nous ccule à un choix nouveau. Il ne s'agit plus, comme aux ours de notre jeunesse, de choisir le bien et de s'engager ans l'action, il faut consentir au dépouillement.

C'est ici que s'ouvre la voie étroite qui nous permet de épasser ces perspectives trop naturelles sur l'action apostolique, qui conduisaient à une impasse. Il faut purifier son ntention. Il faut voir que tout ce qui tombe, ce sont nos plans personnels, ce sont nos ambitions, c'est notre égoïsme. Mais ce qui demeure, et plus vivace que jamais, c'est l'adhésion à la volonté de Dieu sur nous avec la certitude que c'est une volonté de salut. D'un mot, il faut renoncer à ses rêves, pour garder intact l'idéal. Il faut laisser là tout projet personnel pour se livrer tout entier au projet de Dieu. Seule une confiance totale animée par un amour plus pur nous permet ce dépassement de tous nos intérêts si longtemps et avidement poursuivis. Ici, on peut adapter à l'ouvrier apostolique ce que saint Jean de la Croix écrit du contemplatif : « Dans le cellier secret, j'ai bu de mon bien-aimé, à ma sortie de toute la plaine, je ne connaissais plus rien, j'en perdis le troupeau que je suivais encore[9]... »

Cette purification de l'intention suppose une manière de voir nouvelle et plus surnaturelle sur l'efficacité de l'action. Au moment où nous disons ce « oui » total à la volonté du Père qui nous dépouille de tant de projets, il nous faut penser que cette divine volonté peut faire aboutir notre désir de salut d'un manière qui nous dépasse. Ainsi, en acceptant de voir parfois échouer notre manière de sauver, nous ne brisons pas la racine de notre désir de salut, mais nous l'insé-

9. Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, trad. Dom Chevalier, p. 38 (Desclée de Brouwer).

rons dans le dessein de Dieu. Voici que nous étions un peu juifs encore et que nous avions apporté chacun notre plan de messianisme triomphant. Il faut le voir se briser et comme les apôtres, découvrir le plan de Dieu, accepter le Mystère de la Croix. Dans cette lumière, tout s'éclaire, et nous devinons enfin que la Rédemption du monde ne s'opère pas surtout par notre succès, mais par notre Passion unie à celle du Christ.

Dieu purifie le bien.

Cependant, il faut l'avouer, la suppression des visées égoïstes et des ambitions personnelles dans l'action ne suffit pas à rendre compte de la conduite de Dieu. Il faut aller plus loin et plus profond encore. Ce n'est pas seulement le plomb et la rouille qui vont être passés au creuset, mais l'or lui-même pour être sept fois purifié. Ce ne sont pas seulement nos rêves et nos plans personnels qui vont être mis en question, mais bien l'élan foncier, le désir primitif, la volonté même de sauver. Et non seulement les désirs imparfaits, mais les bons et les meilleurs.

Ce n'est pas en effet un enfant du péché que Dieu demande à Abraham, mais le fils même de la Promesse. Et cela n'est qu'image et anticipation de ce qui se passe dans le Christ et dans son Église. La Passion, c'est l'échec apparent, non seulement du plan d'un homme, mais du plan même de Dieu : c'est la mort du Messie. La Vierge au pied de la Croix, fille d'Abraham, offre son Fils à ce dessein de Dieu, qui anéantit en quelque sorte en lui ses promesses. Mais, comme Abraham, elle *croit* Dieu assez puissant pour continuer son dessein par delà l'échec et par cet échec même; et pour susciter la vie par delà la mort et dans cette épreuve même[10]. Ainsi, de l'Église et de l'apôtre. Tou

10. Daniélou, *Mysterium futuri*, p. 104. Hebr., 2, 17, 19. « Fide obtuli Abraham Isaac... qui susceperat repromissiones : arbitrans quia et a mortui suscitare potens est Deus : unde eum et in parabolam accepit. »

me qui subit l'action de Dieu jusqu'au bout est appelé nouveler le sacrifice d'Abraham et à s'unir à la Vierge rédemptrice au pied de la Croix. Il lui faut sacrifier non lement ce qu'il y a de mauvais en lui... mais ce qu'il de meilleur. Ce qu'il a conçu de Dieu, ce qu'il a formé n la grâce, ce qu'il a fait, non pour lui, mais pour Dieu. la même que Dieu lui a promis et pour quoi il a tout sacri-. Il faut le soumettre et le sacrifier encore. Pourquoi ces gences de Dieu ? Afin qu'il soit bien clair et de nouveau irmé que ce qui est aimé, ce ne sont pas les dons de Dieu, is Dieu même qui les donne et que ce qui fait notre assu-nce, ce n'est pas une réussite déjà obtenue, mais la pure nfiance en la force de Dieu. Par delà la chute de tous ses sirs, et sur l'échec apparent des desseins de Dieu, et sur ruine de son œuvre, l'apôtre fait confiance encore. Il est suré que, pour finir, le dernier mot restera à la fidélité vine. La promesse sera accomplie. La racine de son désir rtera ses fruits. Après cet hiver, viendra une merveilleuse raison, et, par delà la mort, Dieu suscitera une vie nou-lle. C'est cette confiance imperturbable en la fidélité de ieu *qui obtient*, pour finir, l'accomplissement surabondant ses desseins. Et c'est pourquoi c'est cette confiance, enfin, ue Dieu travaille, qu'il purifie, qu'il approfondit pour avoir joie de la combler. Car il faut bien s'apercevoir, pour nir, que le dernier mot de l'activité humaine, c'est de pro-oquer l'action de Dieu par l'intensité de son espérance. lors, dans un dépouillement total, l'apôtre trouve son panouissement dernier et son mode d'action parfait, car immensité de ce qu'il obtient répond à la catholicité de on désir initial.

III. — LES CONSÉQUENCES PRATIQUES

Lumière sur la vie apostolique.

Il faut reconnaître que toutes les attitudes imparfaites que ous avons décrites procèdent radicalement du même refus

d'entrer dans cette visée purement surnaturelle sur la vale
de l'action, comme appel à l'intervention de Dieu, et
même recul devant le Mystère. Qu'on se satisfasse de s
résultats apparents ou qu'on se désespère de leur médiocrit
on reste dans une manière purement naturelle de considér
l'action et le mode de son efficacité. On a peur de dépass
ce point de vue humain. Cela n'est-il pas dû à une sorte
rationalisme latent qui nous pousse à refuser ce qui no
dépasse, et à nous tenir à ce qui est à notre mesure en rej
tant les petitesses et les splendeurs surhumaines du plan
Dieu ? On a peur de croire, parce qu'on a peur de faire co
fiance, on a peur d'avoir l'air naïf. Il n'y a que les petits
les humbles qui peuvent entrer.

Mais si le consentement à tout ce qu'il y a de déconcerta
et de surhumain dans le dessein divin de salut n'est p
donné, on s'enfonce dans l'obscurité. On ne comprend pl
la conduite de Dieu. On ne va plus dans le sens de Die
Les difficultés et les échecs semblent le signe d'un délaiss
ment de la Providence du Père, alors qu'ils sont au co
traire les indications multipliées par lesquelles il presse
monter plus près de lui. Incompréhension redoutable d
vues de Dieu, qui ajoute aux souffrances de la vie une sou
france plus cruelle encore qui est de n'en plus saisir le sen

Bien au contraire, si on consent, tout s'éclaire. C'e
même en consentant à ces dépouillements qu'on en saisit
sens et qu'on découvre l'intention de cette interventio
purifiante de Dieu. En toutes ces épreuves, l'âme saisit da
une lumière surnaturelle l'action de Dieu en elle. Si elle e
dépouillée de toutes ses ambitions personnelles, elle sait qu
c'est pour avoir accès à un plus grand amour et à un pl
grand rayonnement par la voie d'une confiance plus total
Et de même que le mystique trouve dans cette obscuri
même et cette sorte d'absence par lesquelles Dieu le dégag
de toute idée imparfaite, une nouvelle et mystérieuse Pr
sence, ainsi, dans ces délaissements mêmes, l'homme d'a
tion découvre la protection vigilante du Père et saisit pl
fortement la main que Dieu lui tend. Il s'appuie moins s
lui-même et davantage sur Dieu. Il monte dans l'espéranc

Tel est bien, en effet, le sens dernier de cette purification postolique : c'est une purification de l'espérance. En grandissant, l'espérance théologale dégage de plus en plus purement ce que les théologiens appellent son motif formel. est-à-dire que l'on s'appuie de moins en moins sur ses ojets, sur ses ressources propres, ou même sur les résultats jà obtenus, sur ses mérites et ses efforts, sur les grâces déjà ues... mais uniquement et simplement, comme le dit nt Thomas, sur la toute-puissance et l'infinie miséricorde Père des Cieux[11]. C'est pourquoi le sentiment de notre digence et de notre impuissance n'empêche aucunement s plus larges ambitions apostoliques. C'est en notre petisse que Dieu réalise de grandes choses. C'est notre paureté qu'il se plaît à combler, et ce sont des filets vides qu'il mplit par la pêche miraculeuse.

Cette espérance sera apostolique. Ce ne sera pas l'attente un salut personnel, d'un triomphe pour soi. Mais une pérance d'apôtre, une attente qui concerne indissolublement le pasteur et son troupeau. Est-il possible d'espérer nsi pour les autres ? Là encore, saint Thomas, avec la tranuille audace qui lui est coutumière, nous donne la formule cette espérance apostolique. « Si on présuppose, dit-il, ne union d'amour avec les autres, alors, on peut désirer et pérer un bien pour eux comme pour soi-même[12]. » Combien cela est vrai de l'ouvrier apostolique et de ceux pour squels il a donné son cœur et sa vie ! Vraiment, devant ieu, il ne fait plus qu'un avec eux, et c'est pourquoi il spère de Dieu pour soi et pour eux. Il n'y a qu'une espérance et elle est apostolique. Pour finir, c'est l'attente du our du Christ et de son retour triomphant et sauveur.

Cette espérance est efficace. Elle obtient de Dieu ce qu'elle ttend de lui. Bien plus, Dieu la met au cœur de l'homme

---

11. IIª IIæ, q. 18, art. 4, ad 2m : « Spes non innititur principaliter gratiae m habitae, sed divinae omnipotentiae et misericordiae... »

12. IIª IIæ, q. 17, a. 3 : « Praesupposita unione amoris ad alterum, jam iquis potest desiderare et sperare aliquid alteri sicut sibi. »

pour avoir la joie de la combler. Et il n'éprouve sa confian
dans la nuit que parce qu'il voit déjà le jour où elle se
récompensée. Le désir des saints ne saurait être vain [13].
désir du salut de l'humanité que la grâce fait monter en le
cœur est déjà le signe que nous sommes dans un mon
sauvé.

C'est pourquoi l'apôtre ne s'étonne plus de tant de di
cultés, de résistances, de persécutions qui le provoquent
une confiance plus pure en Dieu seul. Il sait que cela mèn
est le sommet de son action apostolique.

Tous ces échecs ne le découragent plus, car il voit main
nant se réaliser par eux le plan divin du salut. Chaq
rameau de ses désirs humains qui tombe, c'est autant
sève qui monte dans l'Arbre de la Rédemption. Alors,
épreuves apparaissent transformées. Elles ne sont plus
limites auxquelles se heurte la réalisation de nos plus ch
désirs, elles seront le moyen de réaliser notre idéal, l'inst
ment de cette œuvre entre toutes désirée : le salut
hommes. Elles seront toutes et toujours pour nous la cr
sur laquelle l'apôtre rencontre Jésus-Christ dans l'acte
son sacerdoce et sauve avec lui le monde.

Alors, la crise que nous avons décrite se trouve en
dénouée, sans qu'il faille sacrifier ni la réalité ni l'idé
L'adulte sera un réaliste et saura voir les choses comme el
sont dans la nudité de leur pauvreté, mais il garde int
son désir de sauver et il reste un enthousiaste, car il cr
plus que jamais à la victoire finale et au salut du mon

C'est aussi sur ce plan surnaturel et seulement dans ce
pure lumière qui vient de la Croix qu'on peut résoudre t
de cas douloureux dont nous avons parlé et découvrir le se
non seulement de toute action apostolique, mais sans do
de toute vie humaine... et certainement de toute mort h
maine.

Vies manquées où le besoin d'aimer n'a pas trouvé à

---

13. Cf. III^a, q. 78, a. 1 : « Perfectum desiderium sanctorum non potest
vanum. »

tisfaire, où le désir de se donner n'a pu s'épanouir, où les ens d'affection ont été prématurément rompus, où le pro- et d'action a été arrêté par les circonstances ou la défaillance physique... ou de cent et mille manières le désir foncier de l'âme, et ce qui paraît sa première vocation semble avoir échoué. Que faut-il en penser ? Sont-elles les déchets d'un monde trop dur où elles n'ont été mises que pour permettre à d'autres de s'épanouir ? Non point. Elles sont les témoins douloureux et saignants de la loi de la Croix. Le tout pour elles est d'en découvrir le sens. Il faut que le Christ les fasse entrer dans son mystère pascal et leur apprenne enfin que ce dépouillement total dans lequel elles semblent être étalées devant le monde et suspendues par l'arrachement même de leurs plaies est une voie étroite qui mène à la vie... Par ce dépouillement même, s'il est offert avec confiance, *tout* ce qu'elles portent en elles d'affection et d'amour, de désir de fécondité et de don trouvera son épanouissement au delà de toute attente. Vocations étranges, dépouillées, effrayantes. C'est pour elles qu'il est écrit : *celui qui perd sa vie la sauve.*

Non, c'est pour tout le monde que cela est écrit. Car pour tout homme il vient des années et des jours où ses forces déclinent, où les deuils dénouent un à un tous les liens de ses affections terrestres, où la faiblesse arrête une à une toutes ses activités terrestres... où il tombe épuisé, fini. Est-ce un déchu ? Humainement, c'est la mort. Chrétiennement, c'est la Croix. Et à cette heure même où tout s'écroule peut-être de ce qu'il a essayé de bâtir, s'il consent au dessein de Dieu, s'il affirme son indéfectible confiance en sa fidélité, voici qu'il entre en des liens de grâce nouveaux avec ceux qu'il aime, voici qu'il opère le salut de ceux pour qui il est immolé, voici qu'il voit s'accomplir d'une façon déconcertante, mais infiniment plus belle que tout ce qu'il a rêvé, ses plus chers espoirs. A cette heure, où il quitte la terre et ces ébauches qu'il y laisse de ses projets abandonnés, il entre dans l'éternel et découvre lentement le grand projet de Dieu en qui tout ses désirs s'apaisent. Voici que son dernier échec est sa plus belle réussite, et cette ultime pas-

sion la plus riche de toutes ses actions, celle qui compense l'infirmité de toutes les autres, et cette mort enfin source de vie, et cette nuit l'aurore d'un jour nouveau.

Lumière sur l'action apostolique.

On pourrait cependant craindre qu'une telle purification du désir naturel d'agir, une telle remise de tout l'être au dessein de Dieu n'aboutisse à une retombée de l'activité apostolique, à une démission devant les initiatives à prendre, à un fatalisme qui prend trop facilement parti des échecs en y voyant l'action de Dieu et, pour finir, à une sorte de pieuse apathie.

Il n'en est rien. Il serait aussi faux de confondre la paresse de celui qui ne veut rien entreprendre avec l'abandon de l'âme purifiée à la Providence, que d'identifier le sommeil naturel de celui qui se laisse aller au rêve dans la prière avec l'oraison de quiétude. De part et d'autre, il y a une certaine démission du mode naturel d'agir... mais pour une transformation sur un plan nouveau. De part et d'autre, il y a danger de confusion en une démission paresseuse qui tombe en dessous de l'activité naturelle, et une démission surnaturelle qui élève en dessus. L'homme loyal ne s'y trompe pas.

La règle d'une purification authentique, c'est qu'elle ne se situe pas dans le sens des tendances d'un naturel paresseux pour le satisfaire, elle se greffe sur une activité vigoureuse et sur une action déjà généreusement donnée pour les purifier. Elle ne favorise pas le laisser-aller, elle contrarie, elle resserre pour la faire monter une puissante vitalité : c'est la Croix.

C'est pourquoi, loin d'exiger un scepticisme désenchanté devant l'action, la vie apostolique réclame un engagement total. Loin de prêcher la méfiance pour l'activité apostolique, il faut demander le courage pour s'y donner. Mais cette action même est une voie qui monte et qui conduit à la

rfection. Cette action normalement se transforme. Et si
a accepte de se livrer à son rythme surnaturel, elle amène
dégager de plus en plus son sens de soumission à Dieu,
e remise à son influence, de Passion entre ses mains.

Y a-t-il donc une sorte de contradiction au sein de l'action
postolique puisque, d'une part, elle doit toujours chercher
ar tous les moyens humains le succès de son entreprise
'évangélisation et que, d'autre part, elle sait qu'elle n'arri-
era jamais et que c'est sur son impuissance même que se
anifestera la puissance de Dieu ? Non pas contradiction,
ais mystère. C'est le mystère même de la grâce.

L'action de Dieu ne détruit pas l'action de l'homme, mais
lle l'accomplit en la dépassant. Il nous faut inscrire dans le
monde la trace de nos désirs et l'ébauche de nos plans...
mais il dépend de Dieu de les accomplir. Le dernier effort
le toute entreprise humaine, lorsqu'elle a marqué par son
fficience où tend son élan, est de s'ouvrir aux interventions
le Dieu. La nature s'ouvre à la grâce, l'action s'achève en
assion. L'homme se remet à son Créateur. Il semble tout
erdre et il a tout gagné. Non, son action n'est pas indiffé-
ente au résultat final... Tout vient de lui et tout vient de
Dieu. Tout vient de lui comme livré à Dieu. Tout vient de
ui comme préparation, tout vient de Dieu comme consom-
nation. Tout vient de lui comme vide et comme appel et
out vient de Dieu comme réponse et plénitude. Mais c'est
e vide même consenti et exposé qui appelle le don de Dieu.
Et c'est pourquoi tout le travail de Dieu en l'homme apos-
olique est, non pas de supprimer son œuvre, mais de lui
en faire sentir de plus en plus les aspirations catholiques
en même temps que l'insuffisance radicale, afin qu'elle dé-
bouche enfin dans une remise totale d'elle-même qui pré-
pare son accomplissement triomphal [14]. L'amour de l'huma-

14. Caussade a bien décrit cette efficacité de l'âme livrée à l'action de la Providence : « Elle ne sait que s'abandonner et se remettre entre les mains de Dieu pour le servir en la manière qu'il connaît. Souvent elle ignore à quoi elle sert, mais Dieu le sait bien. Les hommes la croient inutile... Cependant

nité devient une souffrance intolérable au cœur qui ne transforme pas en espérance chrétienne.

Ce ne peut être que dans cette pure lumière surnaturel et dans le consentement à ce grand mystère d'exigence et d gratuité que l'apôtre trouve son équilibre.

Alors, il reste tendu vers le but à atteindre, vers le succ apostolique à obtenir, car il sait que Dieu veut cette man festation dans le monde de son amour rédempteur et qu'el concourt à l'œuvre du salut. Mais il n'est pas désespéré c ne pas arriver tout de suite, car il sait que son action s'offr à l'action de Dieu pour recevoir d'elle son accomplissemen Aussi, il agit avec force, mais dans la paix. Il reste réalis et sait voir les déficiences de ses résultats, mais il porte travers tout une confiance dans le succès final, une joie, ur sécurité dont la contagion le rend capable des plus grand entreprises. Connaissant sa faiblesse, il n'a peur de rie parce qu'il s'appuie sur Dieu. Son action se meut dans u climat d'offrande, de confiance et d'abandon qui en fo une intimité habituelle avec Dieu. Son détachement d succès immédiats lui permet de n'être plus tant occupé faire entrer les autres dans ses plans qu'à les aimer tous d l'amour même du Père qui fait luire son soleil sur les juste et sur les injustes. Et cette pure charité est le plus pressan de tous les appels. Il n'est pas optimiste, car il sait mainte nant ce qu'il y a dans l'homme et en lui-même et que nou pouvons bien peu de choses, mais il n'est pas pessimiste, ca il sait que Dieu peut tout et est infiniment bon. Il porte e lui le pressentiment de ces merveilles que Dieu tient e réserve pour ceux qu'il aime et il sait que, par la faibless même de notre action et les abaissements de nos souffrance

---

il n'en est pas moins vrai que par de secrètes ressources et des canaux inco nus elle répand une infinité de grâces sur des personnes qui souvent n pensent pas et auxquelles elle ne pense point. Tout est efficace, tout prêch tout est apostolique dans ces âmes abandonnées » (*L'abandon à la Providen divine*, I, p. 56).

et la ruine même de la mort, Dieu se prépare à réaliser l'immensité de nos désirs.

D'un mot, il a dépassé les attitudes humaines. Celle du satisfait qui croit obtenir le résultat par ses propres forces, celle de l'aigri qui désespère d'obtenir le succès parce que ses forces sont insuffisantes. Il est entré dans la seule attitude d'une âme vraiment filiale, qui est celle de l'espérance.

Louis Lochet.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La Vie Spirituelle, dans son numéro de novembre 1948 (cf. spécialement les pp. 426-434), a déjà signalé le besoin que nous avons d'une étude systématique des « purifications » et des « nuits » de la vie apostolique — qui ne sont pas exactement les mêmes que celles de la vie contemplative. On avait alors noté quelques passages d'ouvrages récents où ce sujet est abordé. Nous les signalons à nouveau : Michonneau, *Paroisse, communauté missionnaire* (pp. 393-396); Ch. Thils, *Nature et spiritualité du clergé diocésain* (pp. 270-275); Duméry, *Les trois tentations de l'apostolat moderne* (pp. 104-113 et *passim*); J. de Puybaudet, *La charité fraternelle est-elle théologale?* (dans *Revue d'ascétique et de mystique*, avril-juin 1948, pp. 132-134).

A ces études et à celles qui sont données en référence dans l'article qui précède, on peut ajouter : L. Lochet, *L'apôtre dans le mystère de l'Église* (dans *La Vie Spirituelle*, août-septembre 1949); Ch.-J. Leclercq, *La vie du Christ dans son Église* (chapitre sur l'Église militante, pp. 141-160); L.-J. Lebret, *Action, marche vers Dieu* (ch. iv : Purifications, pp. 109-136); Y. de Montcheuil, *Problèmes de vie spirituelle*; R. Garrigou-Lagrange, *Les trois âges de la vie intérieure* (Les purifications de l'espérance, pp. 540-544; L'espérance héroïque et l'abandon, pp. 602-611); L. de Grandmaison, *Écrits spirituels* (La purification de l'apôtre, t. I, pp. 200-273); H. Mahieu, *Probatio charitatis, seu manuductio in vitam spiritualem* (Bruges, 1949, 5e édition, De zelo sacerdotali, pp. 115-191); A. Angel, *Les degrés de la vie spirituelle d'après le P. Chevrier* (dans *La Vie Spirituelle*, octobre 1935).

On trouvera les descriptions des « nuits » mystiques dans de nombreux ouvrages classiques. Le dernier paru est celui du T. R. P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, dont les deux tomes portent les titres : *Je veux voir Dieu*, pour le premier, et *Je suis fille de l'Église*, pour le second (Éd. du Carmel, 1950-1951); on trouvera dans la dernière partie du second tome des pages intéressantes sur l'apostolat (pp. 525-570).

N.D.L.R.

Le Chrétien doit porter du fruit

La Bible considère Dieu comme éminemment libéral et bienfaisant. Il possède la plénitude de toute vie et de tout bien. Créateur et providentiel, il aime donner et il prend l'initiative de combler ses créatures. Il les enrichit gratuitement de ses propres richesses. Dès lors, l'attitude de l'homme vis-à-vis de son perpétuel et quasi unique Bienfaiteur est celle de l'accueil, de la réceptivité. Il n'est demandé à l'obligé, pour ainsi dire, qu'une seule chose : apprécier le don divin, sa gratuité et sa valeur; estimation qui est celle de la foi. *Si scires donum Dei!*

Toutefois, la morale du Nouveau Testament ajoute à cette perception spirituelle une autre exigence, celle de la mise en œuvre des richesses divines. Celles-ci sont assimilables à une semence qui doit germer et produire une moisson, ou à un capital qui doit fructifier et produire des revenus. Le chrétien, qui puise vitalité et énergie en Dieu, est comme un arbre, un champ, un trésor dont la loi essentielle est celle de la fécondité; il doit « porter du fruit ». C'est la fina-

lité même du baptême (Rom., 7, 4), le critère d'une vie digne du Seigneur (Col., 1, 10), discernable aux yeux de tous[1].

Effectivement, la parole de Dieu est de soi féconde (Mt., 12, 22; Col., 1, 6); elle est source de lumière et de vie. Reçue par la foi, elle ne présente pas seulement à l'esprit un nouvel objet de connaissance, mais elle oriente dans un nouveau sens la vie morale et se déploie en bonnes œuvres, produisant cent pour un (Lc, 8, 5-15). Ce n'est pas que l'enfant de Dieu, une fois *engendré par la parole de vérité* (Jac., 1, 18), soit laissé à ses propres forces pour mener une vie digne de sa haute noblesse et servir les intérêts de son Seigneur. D'une part, la grâce initiale de l'engendrement à la vie divine a en elle-même un dynamisme qui pousse le chrétien à grandir et à atteindre sa stature parfaite (Éph., 4, 13); d'autre part, cette première grâce est comme l'amorce des grâces successives, progressives et coordonnées qui, sans cesse, lui seront accordées pour que le premier enracinement dans le Christ aboutisse à une croissance et à des fruits. C'est en ce sens que le Christ — unique médiateur du don de Dieu — est tout ensemble *l'initiateur et le consommateur de la foi* (Hébr., 12, 2), que nous recevrons de sa plénitude *grâce après grâce* (Jn, 1, 16), et que l'abondance des vertus dans l'âme croyante n'est pas sans fruit pour l'intime connaissance du Sauveur (2 Petr., 1, 8).

En d'autres termes, selon le Nouveau Testament, le don de Dieu est essentiellement ordonné à un développement, à un nouvel acquis, à une production, si bien que celle-ci est la garantie d'authenticité de la réception de celui-là. Dans cet esprit, saint Jean-Baptiste exhortait ses convertis à faire de dignes fruits de pénitence (Mt., 3, 8), signes évidents de

---

1. Cf. Tit., 3, 14. Inversement, les hérétiques sont stériles, *arbres de fin d'automne, sans fruits, deux fois morts, déracinés* (Jude, 12) qui ne tiennent pas ce qu'ils promettent.

sincérité du retour à Dieu : *C'est à leurs fruits que vous reconnaîtrez. Cueille-t-on du raisin sur les épines ou des ues sur les ronces? Ainsi tout bon arbre porte de bons uits, et tout arbre mauvais de mauvais fruits. Un arbre n ne peut porter de mauvais fruits, ni un arbre mauvais rter de bons fruits... C'est à leurs fruits que vous les re-nnaîtrez* (Mt., 7, 16-20). Les fruits ne sont pas seulement ne manifestation de la qualité intérieure et invisible de âme, mais ils sont la mesure même de sa valeur. Des pra-ques extérieures, par exemple, des gestes, une bonne appa-nce pourraient être comme un vain feuillage qui décon-erte le propriétaire de l'arbre. *Il leur dit cette parabole : uelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint y hercher des fruits et il n'en trouva point. Alors il dit au ignéron : Voilà trois ans que je viens chercher des fruits ur ce figuier et je n'en trouve point. Coupe-le. Pourquoi ussi rend-il la terre improductive? Celui-ci répondit : Maître, laisse-le encore cette année, jusqu'à ce que j'aie reusé tout autour et mis du fumier. Et s'il donnait des ruits à la saison prochaine... Sinon tu le couperas* (Lc, 13, -9) ... Produire ou être supprimé! Dans la mesure où l'on eut identifier les traits paraboliques, on admirera l'insis-ance mise par le Christ sur les soins que Dieu — assimilé un cultivateur — donne à son arbre ou à son champ. Qu'il agisse de la qualité des semences, de la fumure du sol, de a pluie versée, il ne néglige rien de ce qui est en son pou-oir pour obtenir une belle récolte. Les âmes se divisent pré-isément selon leur réceptivité de cette profusion des dons livins. Ainsi, selon l'Épître aux Hébreux : *Lorsqu'une erre est abreuvée de pluies fréquentes et produit une végé-ation de bonne qualité — utile à ceux pour qui on la cul-ive —, elle reçoit la bénédiction de Dieu. Mais celle qui porte des épines et des ronces est réprouvée et bien proche d'être maudite. Elle finira par être brûlée* (6, 7-8). La sté-rilité est le péché mortel contre l'amour généreux de Dieu. Le rejet d'Israël n'eut pas d'autre motif (Mt., 21, 43); et voilà pourquoi Dieu lui-même condamne les âmes à la sté-rilité comme châtiment de leur résistance à la lumière et

aux prévenances de sa grâce [2] : *Voyant un figuier sur le ch min, Jésus s'en approcha, mais il n'y trouva que des feui les, et il lui dit : Que jamais plus aucun fruit ne naisse c toi ! Et sur-le-champ le figuier se dessécha* (Mt., 21, 19).

La métaphore de l'arbre ou du champ est la plus normal pour exprimer l'idée de fructification et de récolte, mais l Seigneur emploie aussi des comparaisons commerciales e bancaires, telles que les paraboles des talents (Mt., 25, 14-3c et des mines (Lc, 19, 11-27). Un grand personnage, mo narque ou homme très riche, remet à trois fonctionnaire royaux ou hauts dignitaires respectivement cinq, deux e un seul talent, *à chacun selon sa capacité*; c'est dire que l plus doué au point de vue affaires reçoit la plus gross somme. Non seulement chaque « serviteur » a la pleine dis position de cet argent, mais il en est devenu le véritabl propriétaire et il est le seul responsable de sa fécondité. I ne s'agit pas, en effet, d'un prêt gratuit ou à intérêt, ni d'u dépôt irrégulier ou d'une association financière quelcon que, mais d'une institution du droit commercial suméro akkadien encore en usage au I^er^ siècle et que l'on peut dé nommer : « Le contrat pour vendre, acheter et fructifier [3]. Ce dernier mot est le plus important, puisque « faire fruc tifier » est le but de la conclusion du contrat, et c'est préci sément le terme sur lequel insiste la parabole évangélique L'argent est donné pour que les serviteurs le fassent valoi ou fructifier, ceux-ci ont gagné d'autres talents, la mine rapporté ou produit... On doit donc supposer que les nou veaux propriétaires se sont « livrés à des opérations com

---

2. Ce châtiment est à rapprocher de celui de l'enseignement voilé, en para boles, conséquence du refus volontaire de la foi, Mt., 13, 14 ss.

3. Ceci vient d'être mis en lumière par J. Dauvillier, *La Parabole d mines ou des talents et le § 99 du Code de Hammurabi*, dans *Mélanges dédi à J. Magnol*, Paris, 1948, pp. 153-165. L'article du code babylonien est ain libellé : « Si un homme d'affaires a *donné* à un commis de l'argent pou vendre et acheter, et qu'il ait mis en voyage, le commis en voyage fera fru tifier l'argent qu'on lui a... »

rciales qui consistaient à acheter des marchandises, du , du vin, de la laine, des dattes, pour les revendre. Ils pu commercer sur place, mais plus vraisemblablement ont organisé des caravanes et fait le commerce à l'étranr, ce qui était beaucoup plus fructueux[4] ».

Or il est bien remarquable que les deux premiers serviurs venant rendre compte de leurs profits soient simpleent félicités de leur fidélité; c'est qu'ils ont observé strictment les clauses du contrat, mais aussi qu'ils se sont ontrés dignes de la confiance de leur maître. Quant au auvais serviteur qui remet intact le talent qui lui fut nfié, il est qualifié de paresseux, l'épithète la plus ignole de la Bible[5]. Il n'accepte pas la loi de productivité que ieu impose à tous ses disciples. Il s'indigne que le maître colte ce qu'il n'a pas personnellement semé, qu'il reueille ce qu'il n'a pas répandu. Il a donc enfermé l'argent ns un mouchoir — comme cela se pratique encore de os jours en Palestine — ou l'a enfoui en terre, et il le met tel quel à l'expiration du contrat. Supposé même u'il n'ait aucune aptitude au commerce et qu'il n'ait eu ucune chance de réaliser personnellement des opérations ructueuses, il aurait dû prendre loyalement conscience des xigences de son Maître et de sa volonté de fécondité qu'il ui imposait. Il ne se serait pas alors exposé à ressembler cet homme qui, commençant à construire une tour, ne eut l'achever. Il y avait un moyen très simple et à sa porée de faire face à ses obligations; la parabole le lui sugère : placer son argent à la banque, pour qu'il rapporte les intérêts. Ce serviteur, en conséquence, est considéré comme « inutile » et sera puni — encore qu'il ait remboursé ntact le capital — uniquement pour ne pas l'avoir fait

4. J. Dauvillier, *loc. cit.*, p. 157.

5. *Sir.*, 22, 1-2 : *Le paresseux est semblable à une pierre souillée et tous iffient sur son infamie* (en quelque sorte se bouchent le nez devant cette uanteur). *Le paresseux est semblable à une boule d'excréments et tous ceux ui la soulèvent secouent la main.*

fructifier[6]. Son châtiment est le plus rigoureux qui soit
Il est jeté dans les ténèbres extérieures, là où il y a d
pleurs et des grincements de dents. En d'autres terme
Dieu se compare à ces riches propriétaires de l'antiquité s
mitique qui confiaient leurs fonds à des commerçants ou
des caravaniers entreprenants, pour les faire valoir. Les di
ciples sont comme des serviteurs actifs, manquant de re
sources personnelles, qui doivent mettre en valeur les do
divins devenus leur propriété et leur faire porter du frui

Cet enseignement du Seigneur est si net, si grave, si in
sistant que les apôtres n'ont pas pu ne pas en être profond
ment imprégnés ni omettre d'en faire l'un des articles fond
mentaux de leur morale. Saint Paul, par exemple, se justifia
à ses yeux par la conscience que la grâce qu'il avait reçue d
Dieu n'avait pas été vaine (1 Cor., 15, 10), et il se réjouissa
de faire la même constatation chez ses disciples (1 Thess
2, 1; 2 Cor., 6, 1). Il ne redoutait rien tant qu'un mini
tère stérile[7]. S'il déprécie le charisme si séduisant du parl
en langues, c'est que l'intelligence n'en retire aucun fru
(1 Cor., 14, 14). Bien plus, il n'y a qu'un seul fruit val
ble, digne de ce beau nom, c'est celui du salut, à telle e
seigne que même les « œuvres mauvaises » sont caract
risées comme stériles (Éph., 5, 11).

Mais dès lors se pose la question de savoir comment
chrétien pourra réaliser cette exploitation fructueuse du d
de Dieu; comment fera-t-il face à cette responsabilité? Est-

6. « Si le commis n'a obtenu aucun bénéfice, il est considéré comme fa
tif, tellement l'argent est considéré comme une source infaillible de pro
Il est alors tenu de remettre au capitaliste le double de la somme confiée po
la faire fructifier (§ 101). La responsabilité est donc bien plus étendue q
celle que l'on rencontre dans un contrat de société. Et le capitaliste a u
garantie de bénéfice fixe. Or cette proportion du double — le minimum
bénéfice que le commis est tenu de réaliser — est celle que l'on retrou
dans saint Matthieu » (J. Dauvillier, *op. cit.*, p. 161).

7. 1 Thess., 3, 5; Gal., 2, 2; 1 Cor., 15, 14, 58; Philip., 2, 16.

e à gérer un si grand bien ? D'où lui viendra l'aptitude, capacité[8] à exécuter l'ordre du Seigneur ?

Pour saint Paul, c'est Dieu (1 Cor., 3, 6) ou le Saint prit qui fait croître le chrétien et lui donne de porter du uit (Gal., 5, 22; Éph., 5, 9); c'est donc pratiquement la âce elle-même qui communique à l'homme la vertu de ondité. Selon saint Jean, c'est l'union vitale au Christ qui la source immédiate de la fructification : *Je suis la vigne ritable et mon Père est le Vigneron. Tout sarment en moi ui ne porte pas de fruit, il l'ôte, et tout sarment qui porte fruit il le nettoie, afin qu'il porte du fruit davantage... meurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne ut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure dans la gne, ainsi vous ne le pouvez pas non plus si vous ne de- curez en moi. Je suis la Vigne, vous les sarments. Celui ui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup fruit, parce que, en dehors de moi, vous ne pouvez rien ire... Ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez aucoup de fruit, et ainsi vous serez mes disciples* (Jn., 15, 7).

Le sarment n'a ni existence ni vie indépendante. Il est ttaché au tronc du cep et il y puise sa sève. A cette union ganique par laquelle la vie du tronc devient celle même s branches, est comparée l'union des chrétiens au Christ n tant que celui-ci est source de la vie spirituelle de ceux- . Dès lors, la seule exigence de vie, la seule loi pour un rment est de rester uni au cep; toutes les conditions de condité sont comprises dans celle-là. D'où l'exhortation mpérative — puisqu'il s'agit d'une alternative de vie ou mort — de se soumettre à l'emprise du Christ et à sa otion efficace. C'est de cette union volontaire et permanente ue dépend toute fécondité spirituelle. Comme l'exprime igoureusement saint Thomas : « *Inhaesio ad Christum est ccessaria ad fructificandum... Mansio in Christo est ratio*

8. Le mot est de l'Apôtre, 2 Cor., 2, 16; 3, 5-6.

fructificationis. » Même la bonne branche ne peut d'elle même porter du fruit, mais seulement dans la mesure où elle reçoit et assimile la vie du cep et s'en nourrit[9]. Que cette fécondité du disciple soit bien une loi de nature, l'exigence interne du don de Dieu, c'est ce que définit presque en propres termes la finale : *Ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez du fruit, et ainsi vous sercz mes disciples* (Jn., 15, 8). On conçoit, en effet, que rien n'honore et situe tout ne manifeste le vigneron comme la fertilité du cep qu'il a soigné avec prédilection. Davantage encore, si personne ne vient au Christ qu'attiré par le Père (Jn, 6, 44), celui-ci n'incorpore un apôtre au Christ qu'en vue de sa fécondité. De même donc que les œuvres de Jésus, faites en dépendance du Père, étaient toutes orientées à la gloire de Dieu (Jn, 11, 40), ainsi les disciples, riches en fruits, continuant son œuvre et ses « signes », glorifient Dieu et révèlent leur authentique appartenance au Sauveur. On devient de plus en plus disciples du Christ, à mesure que l'on porte davantage de fruit, car cela suppose qu'on lui est plus uni.

Réception et mise en œuvre de la grâce, docilité au Saint Esprit, communion avec le Christ par la foi, la charité et l'eucharistie, ne sont cependant que des principes encore généraux de fécondité. Il y a une condition plus immédiate

---

9. Saint Augustin a bien vu que ces versets posaient en termes très simples tout le problème de la grâce et répondaient par prolepse à Pélage : « Que personne ne pense que le pampre de lui-même puisse donner si peu de fruit que ce soit... Qu'on en donne peu, qu'on en donne beaucoup, on ne peut rien faire loin de celui sans qui rien ne peut être fait... Celui qui peut porter du fruit de son propre fonds n'est pas dans la vigne, celui qui n'est pas dans la vigne n'est pas dans le Christ, celui qui n'est pas dans le Christ n'est pas chrétien... Les sarments de vigne sont aussi méprisables s'ils ne demeurent pas sur le cep, qu'ils sont précieux s'ils y demeurent. Comme le Seigneur l'a dit par la bouche du prophète Ézéchiel (15, 5), une fois coupés ils ne peuvent plus être utilisés par le vigneron; ils ne servent plus à aucun usage. Une seule place convient au sarment : le cep ou le feu — *aut vitis aut ignis.* S'il n'est plus sur le cep, il ira au feu; pour n'aller point au feu qu'il reste donc sur le cep » (*In Jo.*, P. L., XXXV, 1841-1842).

néluctable : passer par l'épreuve, porter sa croix, mou- à soi-même. Notre Seigneur, en effet, a précisé : *Tout ment qui porte du fruit, mon Père l'émonde afin qu'il rte davantage de fruit* (Jn, 15, 2). Grâce à cette purifi- tion des « gourmands », des jets inutiles sur la bonne anche, la sève se concentre sur la grappe qui se forme les fruits gagnent en abondance et en qualité. C'est dire finalité des « retranchements » providentiels, imposés aux ais disciples; ce que ceux-ci gardent d'imparfait ou su- rflu sera éliminé en vue d'une plus grande productivité, *'ils portent davantage de fruit.*

Comment pourrait-il en être autrement, puisque la vie même du Christ — qui anime l'âme croyante — ne fut fé- onde qu'au prix de sa propre mort? Jésus s'est comparé, effet, au grain de blé qui doit périr s'il veut produire une oisson : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de lé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il eurt, il porte beaucoup de fruit* (Jn, 12, 24). Or le disci- le n'est pas au-dessus du maître. Si le Fils de Dieu incarné e peut communiquer sa vie au monde qu'à la condition e la sacrifier préalablement, à plus forte raison les bénéfi- iaires de cette immolation ne pourront-ils la transmettre à eur tour que s'ils consentent d'abord à la perdre. Là seu- ement s'acquiert la puissance de la reproduire, l'aptitude la communiquer. Les beaux fruits ne mûrissent que si le arment est attaché à la Croix.

Qui a compris cet enseignement fondamental du christia- isme ne s'étonnera pas qu'il soit appliqué par la pédagogie ivine à l'égard de chaque chrétien pour lui faire produire es fruits de vertu : *Toute correction, sur le moment, pa- aît un sujet de tristesse et non de joie; mais elle produit lus tard, pour ceux qui sont ainsi exercés, un fruit de paix t de justice* (Hébr., 12, 11). Toutefois, c'est surtout en ue de la fécondité apostolique que la participation à la roix du Christ est requise, *sans effusion du sang, il n'y a as de rémission des péchés* (Hébr., 9, 22). Tout apôtre mé- itera ce mystère et y adhérera de cœur, car si chaque chré-

tien est tenu de porter du fruit — soit dans la sainteté de
vie (Rom., 6, 22) et sa générosité envers le prochain (Ron
15, 28; Philip., 4, 17), soit dans la louange de Dieu (Héb
13, 15) —, c'est d'abord aux apôtres que s'impose la l
évangélique de fécondité. Non seulement le Seigneur cor
pare explicitement ceux-ci à des semeurs et à des moisso
neurs (Jn, 4, 35-38), mais il définit leur vocation en c
termes : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est m
qui vous ai choisis; et je vous ai institués pour que vo
alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit d
meure* (Jn, 15, 16). Ce que Jésus veut, ce sont des su
cès missionnaires nombreux et durables.

Ici encore, le Maître a donné l'exemple. Il est celui qu
le Père a sanctifié — consacré (Jn, 10, 36), et lui-même
consacre, se sanctifie pour les siens, mettant en œuvre to
les dons reçus de son Père en vue de sa mission et préci
ment pour la remplir efficacement (Jn, 17, 19). Il est d
lors fondé à demander à son Père de sanctifier ses apôtr
dans la vérité (Jn, 17, 6), c'est-à-dire de les destiner et
les réserver exclusivement à leur ministère de salut, ma
aussi de les y préparer et adapter[10]. La consécration apost
lique est d'abord une sanctification, mais aussi une dép
tation exclusive à l'œuvre de Dieu, un don de soi qui pour
aller jusqu'au sacrifice suprême.

Grâce à Dieu, cette spiritualité de l'apostolat est plus co

---

10. Que l'engagement total à une fonction sainte soit sanctifiant, préci
ment parce que purifiant, l'expérience quotidienne l'atteste à l'évidence.
est même plus efficace en ce sens que toute « ascèse » (terme ignoré du No
veau Testament) plus ou moins artificielle ou adventice. C'est une sanctifi
tion « en vérité », ou « dans la fidélité » intégrale. Aussi bien, si le marty
puis la virginité ont été des critères successifs de la sainteté dans l'Égli
celui de la fonction religieuse parfaitement accomplie a une valeur indis
table, encore qu'il n'implique pas « un fini » de perfection morale si appré
des modernes. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous enchante, mais sa
Jérôme serait-il canonisé au XX^e siècle ? On sait que pour saint Augustin,
apôtres ont autant de charité que les contemplatifs, et sont aussi purs
propres... *nisi pedes* !

ente et vécue aujourd'hui que jamais. Les prêtres de notre nération se compareraient volontiers, comme saint Paul, un cultivateur qui peine sur un champ pour lui faire pro-uire du fruit (1 Cor., 9, 7; 2 Tim., 2, 6) et ils décriraient s résultats de leur ministère comme une cueillette de uits (Rom., 1, 13; Philip., 1, 22; cf. Jac., 3, 18).

Il y a toutefois un élément capital de la théologie bibli-ue de l'apostolat qui n'a pas été assez compris, c'est que prière est le moyen privilégié d'obtenir la fécondité re-uise. Par deux fois, en effet, dans l'allégorie de la vigne, ù le Seigneur enseigne à ses sarments vivants la loi de ructification, il est précisé que la prière de l'âme — vitale-ent unie au Christ — obtient tout du Père : *Si vous de-eurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, emandez ce que vous voudrez et vous l'aurez... Je vous ai nstitués pour que vous portiez du fruit et que votre fruit emeure, pour que, ce que vous demanderez à mon Père en non nom, il vous le donne* (Jn, 15, 7, 16). Sans le Christ, 'apôtre ne peut rien. Pour agir efficacement, il doit non eulement être uni en permanence au Christ, mais deman-ler expressément à Dieu la capacité de porter du fruit. Il ait que sa prière sera efficace et il obtiendra donc ce pou-voir. En vérité, c'est le Christ qui prie en lui et avec lui, le Christ qui est infailliblement exaucé (Jn, 14, 13; 16, 23). La prière est donc la première « méthode d'apostolat », le ecret révélé d'un ministère fécond, un des principaux « mystères » du sacerdoce.

C. Spicq, O. P.

Mercure de silence

Il écrit comme il vous parlerait si vous pouviez aller le trouv
et lui dire : « Père, apprenez-moi à prier. » Son style direct
dépouillé est vraiment celui d'un homme qui a décanté les par
les dans le silence. Voyez plutôt [2] :

La prière et l'amour s'apprennent à l'heure où la prière e
devenue impossible et où votre cœur est devenu de pierre.
vous n'avez jamais eu de distractions, vous ne savez pas prie
Car le secret de la prière est une faim de Dieu et de la vision
Dieu, une faim qui est cachée bien au-dessous du niveau du la
gage ou de l'affection. Un homme dont l'imagination et
mémoire sont envahies par une foule d'images oiseuses ou fra
chement mauvaises est parfois obligé de prier beaucoup mieu
dans le fond de son cœur meurtri, que celui dont la pens
abonde en idées claires, en bons propos et en actes d'amour fac
les. C'est pourquoi il est inutile de vous troubler quand vous n
parvenez pas à secouer les distractions : il vous faut comprend
que le plus souvent elles sont inévitables dans une vie de prièr
L'obligation de rester à genoux et de souffrir un raz-de-mar
d'images aberrantes est l'une des épreuves les plus communes
la vie contemplative. Si, pour les chasser, vous croyez de vot
devoir de prendre un livre et de vous cramponner aux phras
comme un naufragé se cramponne à un brin de paille, libre
vous de le faire; mais si vous laissez dégénérer votre prière en u
simple lecture spirituelle, vous en perdrez le fruit. Il vous sera
beaucoup plus profitable de résister patiemment aux distractio
et de mesurer votre propre incapacité. Si votre livre vous se
d'anesthésique, loin de soutenir votre méditation, il l'au
détruite.

L'une des causes de vos distractions est celle-ci : la pensée,
mémoire et l'imagination s'activent dans la méditation dans
seul but d'amener votre volonté à se tenir dans la présence
Dieu. Lorsque vous avez pratiqué la méditation pendant plusieu
années, la volonté se met tout spontanément à aimer Dieu e
silence, dès que vous vous mettez en prière. Par conséquent,
mémoire et l'imagination n'ont rien à faire. La volonté est activ
elles sont sans emploi. Alors, après un moment, la porte de vot
subconscient s'ouvre toute grande, et toute espèce d'étranges pe
sonnages se mettent à valser sur la scène. Si vous êtes sage, vo

2. Je cite d'après la seconde édition anglaise de 1950.

n'y prêterez aucune attention et resterez simplement attentif à Dieu, gardant votre volonté péniblement orientée vers lui, tandis qu'à l'autre bout de la salle dansent les silhouettes de ce film agaçant. Dans la mesure où vous vous en apercevez, vous vous rendez compte que vous les refusez (pp. 135 et 136).

Dans tout cela, l'essentiel de la prière, c'est la volonté de prier. Seul importe le désir de trouver Dieu, de le voir et de l'aimer. Dès que vous avez ce désir, vous avez accompli ce que Dieu attend de vous. Il vaut beaucoup mieux désirer Dieu sans être capable de penser clairement à lui que d'avoir sur lui des pensées merveilleuses sans désirer entrer en union avec lui (p. 138).

Voilà comment Merton nous parle. Il nous met si bien en confiance que nous voudrions l'interroger sur ce qu'un moine contemplatif connaît mieux qu'un autre : la prière contemplative. Merton a deviné notre désir, il a écrit son livre pour nous l'apprendre. La contemplation, nous dit-il, n'est pas le privilège des moines, mais la raison même pour laquelle Dieu nous a créés. Ne craignez pas de la désirer. Au ciel, nous serons tous contemplatifs. C'est une fausse humilité que de prendre ce désir pour de l'orgueil. Car, si jamais il y avait une chose importante à comprendre, c'est ceci : que la contemplation est un don de Dieu, absolument gratuit, et que ni désir, ni effort, ni héroïsme ne sont capables de l'obtenir. Et n'hésitez pas à interroger le contemplatif : il ne ressent aucune gêne à vous parler de contemplation, vu qu'il ne s'en attribue pas le mérite. L'idée même lui semble absurde :

Comment un homme pourrait-il s'enorgueillir de quoi que ce soit, quand il n'est plus capable de penser à lui-même, d'être conscient de lui-même, de se connaître lui-même ? Moralement, il est anéanti parce que c'est Dieu qui est la source, l'agent et le terme de tous ses actes. Sa joie est essentiellement la joie de Dieu... Croire qu'un homme pourrait s'enorgueillir de cette joie... serait aussi étrange que de dire : cet homme est fier de ce que l'air est libre ou de ce que les montagnes sont hautes, la neige des sommets immaculée et que le vent, en soufflant dessus, orne les cimes d'un panache (p. 195).

Prenez un homme mort et enterré et oublié et disparu du milieu des vivants qui rampent dans le temps... comment pourriez-vous dire qu'il est fier de ce que le soleil brille au-dessus du

pays qui l'a vu naître et mourir, au temps lointain où il existait ? Ainsi en est-il de celui qui a disparu en Dieu par la contemplation. Dieu reste seul. C'est Dieu qui agit, Dieu qui aime, Dieu qui connaît et se réjouit en lui (p. 196).

Pareille union à Dieu pourrait-elle jamais être l'objet d'un désir désordonné ? Non pas si vous comprenez de quoi il s'agit. Il ne peut y avoir de désordre dans votre désir que Dieu soit Dieu, que sa volonté soit faite à cause de lui-même. C'est par ce désir que nous sommes vidés en lui et transformés en sa joie. C'est par ce désir que nous ne pouvons pas pécher. C'est dans l'élan de ce pur amour que nous accomplissons le premier commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Voilà ce que tout homme qui désire plaire à Dieu doit désirer... Venez, entrons ensemble dans cette lumière. Vivons dans la pureté de ce chant. Rejetons, comme un vêtement, les morceaux de ce monde et entrons nus dans la sagesse. Car c'est cela que tous les cœurs demandent en criant : que ton règne arrive ! (p. 198).

C'est sur cette invitation que le livre s'achève. Délivrés de toute crainte, de tout scrupule, de toute hésitation, revenons en arrière et écoutons le P. Louis nous dire ce qu'il a appris dans le silence :

Le chemin qui conduit à la contemplation passe par un désert sans arbres, sans eau et sans beauté. L'esprit entre dans un pays sauvage et avance sans y voir, s'engageant dans des directions qui semblent l'éloigner de la vision, l'éloigner de Dieu, l'éloigner de tout épanouissement et de toute joie. Il ne peut croire que ce chemin puisse aboutir ailleurs, sinon à une région désolée couverte d'ossements desséchés où gisent, détruits, tous nos espoirs et nos bonnes intentions (p. 148).

Au premier contact de la lumière infuse, l'homme éprouve non pas un épanouissement, mais une défaite... (p. 149).

Lorsque Dieu se révèle dans la contemplation, nous devons l'accueillir tel qu'il vient à nous, enveloppé de sa ténèbre et de son silence; nous ne devons pas l'interrompre par des discours, des paroles, des concepts ou des activités qui appartiennent au niveau de notre mesquine existence (p. 145).

L'homme qui ne se laisse pas abattre par l'aridité et les difficultés, mais laisse Dieu le conduire doucement dans le désert,

sans autre appui que la foi et la confiance en Dieu, arrivera à une profonde et paisible union avec lui (p. 151).

De même que la lumière de la foi est ténèbre pour l'intelligence, l'activité surnaturelle de la volonté dans la contemplation et l'amour infus semblent être inaction (p. 152).

(Mais) l'absence d'activité dans la prière contemplative est seulement apparente. Sous la surface, la pensée et la volonté sont entraînées dans une activité intense et surnaturelle qui englobe tout notre être et produit beaucoup de fruit. Il n'existe pas de prière où vous ne feriez absolument rien : si vous ne faites rien, vous ne priez pas. D'autre part, si Dieu domine votre activité intérieure, dont il devient le principe immédiat, en vertu des dons du Saint-Esprit, le travail de vos facultés peut se trouver entièrement au delà de votre appréciation consciente; vous êtes alors incapable d'en évaluer les effets. La prière contemplative est une activité spirituelle profonde et simple par laquelle l'intelligence et la volonté se reposent, fixées qu'elles sont sur Dieu, attentives à lui, absorbées dans sa lumière, ramassées en un simple regard d'adoration, qui dit à Dieu en silence que nous avons tout abandonné pour lui et ne désirons plus que nous abandonner nous-mêmes, car lui seul compte pour nous, lui seul est notre désir et notre vie, et rien hors de lui ne peut nous donner de la joie (p. 156).

On le voit, l'enseignement du P. Louis est classique dans ce sens qu'il est strictement fidèle à la tradition. Les contemplatifs disent tous la même chose, comme les pèlerins de l'Année Sainte disent la même chose sur Rome, sur Saint-Pierre et sur le pape. Cependant, pour faire d'un écrivain un auteur classique, il faut quelque chose de plus que l'authenticité du témoignage, il faut résumer son époque et en apporter une synthèse personnelle. Pour Merton, je la vois dans sa préoccupation au sujet de ce qu'il appelle l' « identité ».

Il existe au moins un point où je peux rencontrer Dieu, où je peux entrer réellement en contact expérimental avec son infinie actualité : c'est le point où mon être contingent dépend de son amour. Il y a en moi, métaphoriquement parlant, un sommet par où mon être est suspendu à son Créateur. Dieu me prononce comme une parole par laquelle, partiellement, Dieu s'exprime. Nous savons qu'une parole ne saurait renfermer en elle entière-

ment la voix qui la prononce. Mais si je suis fidèle à l'idée que Dieu exprime en moi, si je suis fidèle à cette sienne pensée qui, en moi, prend corps, son actualité me remplira et c'est lui que je retrouverai partout en moi, tandis que je ne me trouverai nulle part : je serai perdu en lui. Qui d'entre vous peut entrer en soi-même et trouver Dieu qui le prononce ? Si, comme les mystiques de l'Orient, vous réussissez à vider votre pensée de toute image et de tout désir, vous pourrez il est vrai rentrer dans le centre de vous-même et recueillir toutes vos forces sur le point imaginaire où votre vie surgit de Dieu. Mais aucun expédient naturel ne peut vous amener à un contact vital avec lui. A moins qu'il ne se prononce lui-même en vous, qu'il ne dise son propre nom dans le centre de votre âme, vous ne le connaîtrez pas plus que la pierre ne connaît le sol sur lequel, inerte, elle repose (p. 22).

Dire que je suis fait à l'image de Dieu, c'est dire que l'amour est ma raison d'être : parce que Dieu est Amour. L'amour est mon identité. Être dépouillé de moi-même, c'est être fidèle à moi-même. Amour est mon nom. Si, dès lors, je fais, je pense, je dis, je sais, je désire quoi que ce soit en dehors du pur amour de Dieu, je ne puis trouver ni paix, ni repos, ni plénitude, ni joie (p. 37).

Moi qui suis sans amour, je ne puis devenir amour que si l'Amour m'identifie à lui. Mais s'il se donne lui-même à moi, pour agir et aimer en moi, et en tout ce que je fais, alors je serai transformé, je découvrirai qui je suis, et je posséderai ma véritable identité en me perdant en lui (p. 37).

L'un des paradoxes de la vie mystique est celui-ci : que l'homme ne peut entrer dans le centre profond de lui-même et passer de ce centre en Dieu à moins de sortir hors de lui-même, de se vider de lui-même et se donner aux autres dans la pureté de l'amour (p. 38).

Plus je serai identifié à Dieu et plus je serai identifié avec tous les autres qui sont identifiés à lui. Son amour vivra en nous tous (p. 38).

J'aurai plus de joie au ciel et dans la contemplation de Dieu si vous êtes là aussi pour la partager avec moi; et plus nous serons nombreux à la partager, plus notre joie sera grande. Car la contemplation n'est parfaite que si elle est partagée (p. 39).

L'amour vient de Dieu et nous attire vers Dieu afin de revenir à Dieu par nous et de nous ramener à lui sur les vagues de sa propre miséricorde (p. 41).

Qu'attendons-nous pour vivre dans cet amour et dans ce bon

heur ? Vous et moi, et nous tous. Pour vivre dans l'amour du Christ et dans la contemplation ? C'est là seulement que chacun se trouve lui-même et que nous nous trouvons mutuellement, tels que réellement nous sommes. C'est dans cet amour que nous devenons finalement réels (p. 42).

Voilà en quoi Merton est un classique de notre temps : il a partagé l'angoisse de l'homme d'aujourd'hui qui, ayant perdu Dieu, a perdu son identité; avec l'homme d'aujourd'hui, il s'était cherché en vain tant que son être multiple n'avait pas retrouvé en Dieu son principe de cohésion. C'est pourquoi, devenu Father Louis, par la grâce de Dieu, identique à l'image que Dieu avait formée en lui et fidèle au talent qu'il avait reçu, Merton parle à l'homme d'aujourd'hui dans un langage familier et le saisit au cœur en lui racontant sa propre histoire. Il lui raconte ses errements, sa recherche, sa conversion et, après cela, il lui parle de la vie des moines et de l'œuvre de Dieu dans les âmes. *Miserecordias Domini in aeternum cantabo.* Il voudrait entraîner tout le monde à sa suite, non pas à la Trappe, bien entendu, mais à l'amour du Christ et à la prière contemplative. Il donne à cet effet des conseils inspirés par l'expérience :

> Faites tout votre possible pour éviter les amusements, le bruit et les affaires des hommes. Autant que faire se peut, restez à l'écart des lieux où ils s'assemblent pour s'injurier mutuellement, pour s'exploiter mutuellement, pour se moquer l'un de l'autre avec de faux airs d'amitié. Ne lisez pas leurs journaux, à moins que vous n'y soyez vraiment obligé pour être au courant de ce qui se passe. Les journaux sont une pénitence, non pas une distraction. Soyez heureux si vous pouvez rester hors d'atteinte de leur radio. Ne vous occupez pas de leurs horribles chansons ni de leurs intolérables soucis au sujet de leur corps. Ne fumez pas leurs cigarettes, ne buvez pas ce qu'ils boivent, ne partagez pas leurs préoccupations pour ce qu'ils mangent. Ne compliquez pas votre vie en regardant les illustrations de leurs magazines. Gardez vos yeux, pour qu'ils soient purs, et vos oreilles pour qu'elles soient calmes, et votre pensée pour qu'elle soit sereine. Respirez l'air de Dieu. Travaillez si vous le pouvez sous le ciel de Dieu. Mais si vous êtes obligé de vivre dans une ville et de travailler au milieu de machines et de voyager en métro, et de prendre vos

repas au son assourdissant de la radio, et que la nourriture empo
sonne votre vie tandis que les sentiments de vos convives empo
sonnent votre cœur, n'en soyez pas troublé, mais acceptez tou
comme venant de l'amour de Dieu, comme une semence de sol
tude plantée dans votre âme, et soyez heureux de cette souffranc
car elle vous tiendra en alerte pour saisir la moindre occasion d
tout fuir pour vous tenir seul dans l'apaisant silence du recueill
ment et demeurer tranquille dans la présence de Dieu (p. 52).

Étrange paradoxe : tandis qu'en Europe la préoccupation ma
jeure des catholiques est l'adaptation au monde d'aujourd'hu
que beaucoup, se targuant d'être larges, s'empressent d'emboîte
le pas derrière le premier venu pourvu qu'il se trouve à l'avan
garde de l'actualité; tandis que beaucoup cherchent des forme
nouvelles de vie religieuse et de prière communautaire, que d'au
cuns se lancent dans la technique de la propagande moderne, un
voix puissante retentit en Amérique pour nous rappeler la valeu
éternellement actuelle des formes traditionnelles de vie et d
prière : monachisme, travail de la terre, silence, contemplatio
et chant du psautier.

Si chaque œuvre de Merton surprend et dilate la conscience d
lecteur, il me semble que la plus étonnante de toutes est un
étude intitulée *Psaumes et contemplation*. Vingt pages en tout
mais d'une densité exceptionnelle. Elle a paru dans *Orate fratres*[3]

Après avoir brièvement rappelé que l'abandon de la prière litur
gique, à la fin du Moyen-Age, a fatalement abouti aux erreur
du quiétisme, Merton attaque son sujet, qui est de montrer l'in
time corrélation entre la contemplation et la récitation choral
du psautier. Le nœud du raisonnement est celui-ci : l'Église étan
le Corps du Christ mystique, la prière liturgique est la voix d
Christ. En chantant l'office, le moine prie, souffre, triomphe ave
le Christ; il s'identifie au Christ, puisque c'est le Christ qu
chante dans le psautier.

La contemplation est essentiellement l'expérience de notre filia
tion divine. C'est une connaissance expérimentale, un « goût »

3. Publié à Collegeville, Minnesota, U.S.A., vol. XXIV, juillet-août-septem
bre 1950.

un éveil intérieur, une appréciation intime et personnelle de la vérité que Dieu nous aime, non seulement en tant que Créateur, mais en tant que Père, qu'il est actuellement présent à nous comme Père, c'est-à-dire comme source de notre vie surnaturelle, de notre charité (p. 433).

Comment la contemplation se développe-t-elle dans une âme, et comment les psaumes la produisent-ils ? D'une façon générale, la connaissance expérimentale de Dieu chez le contemplatif a lieu sur deux plans différents. Lorsque Jésus-Christ rencontra les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs le soir de Pâques, *leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître; cependant leur cœur était brûlant au dedans d'eux tandis qu'il leur parlait et leur dévoilait les Écritures.* Mais, lorsqu'ils furent arrivés au village et que Jésus, pressé par leur amour ardent, s'assit pour rompre le pain avec eux, *leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent; et il disparut de leur vue*[4]. La première manière de le reconnaître représente l'expérience commune de ce qu'on appelle « foi vivante »; la seconde manière peut servir d'analogie pour la contemplation mystique proprement dite (p. 434).

Lorsque la « foi vivante » devient habituelle, elle transforme l'office qui, de routine, devient une joie constante. La foi vive fait de la psalmodie une contemplation (p. 435).

Il est parfois donné à une âme d'entrer profondément dans le mystère de la Passion du Christ tel qu'il est présenté par le Saint-Esprit dans les psaumes, par une expérience absolument terrible. A ce moment, on expérimente quelque chose de ce que saint Paul décrit dans un texte qui donne le ton à toute la liturgie de la Semaine sainte... *Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus; bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave... il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom*[5]... *Hoc enim sentite in vobis.* Peut-être l'expression « ayez les mêmes sentiments » ne traduit-elle pas tout à fait la pensée de saint Paul. Il s'agit pour nous de faire la même expérience que le Christ a faite. La même chose doit nous arriver qu'au Christ. Nous devons

4. Lc.
5. Phil., 2, 5-10.

passer par le même chemin. Ou, plutôt, le Christ qui vit en no
doit revivre cela en nous. Et qu'est-ce qu'il doit revivre ? Se vid
s'écouler, se vider de soi jusqu'à pouvoir s'écrier *consummat*
est ! *Autour de moi sont de nombreux taureaux, les forts de Bas*
m'environnent. Ils ouvrent contre moi la gueule, comme un li
qui déchire et rugit. Je suis comme de l'eau qui s'écoule, et to
mes os sont disjoints; mon cœur est comme de la cire, il se fo
au milieu de mes entrailles, ma langue s'attache à mon pala
tu me couches dans la poussière de la mort[6]. Il peut arriver p
fois que nous aussi nous soyons couchés dans la poussière de
mort. Alors, nous savons quelque chose de ce que le Christ sa
nous savons ce que c'est que de s'écouler comme de l'eau. C'
la terrible expérience de se voir retourné à l'envers, de connaît
le goût horrible d'une humilité qui n'est pas vertu, mais agon
et vérité. Ce triste épuisement, cet évidage inexorable de not
effroyable néant a lieu dans la lumière éclatante de la lumiè
révélée, la lumière de la vérité.

Mais il y a plus terrible encore : nous sommes comme éviscér
sous le regard de la miséricorde. Voilà ce qu'éprouve un homm
qui, autrefois, croyait avoir de la vertu, qui pensait être arri
à un certain « degré de prière », qui avait cru aimer Dieu et
croyait son ami. Le voilà maintenant traduit en jugement po
être purifié de tout ce qui était trop humain dans son rêve. I
voilà coincé et accusé, transpercé et vidé par la honte de se so
venir qui il est en réalité. Dieu semble détourner de lui son visag
Dieu semble retirer l'appui de sa main, et tout ce que l'homm
aimait, à part Dieu, s'est évanoui comme une ombre dès qu'il
retiré sa présence. Ce vide, ce sens d'anéantissement spirituel qu
nous avons mérité, nous, hommes nés et vieillis dans le péché,
Christ l'a pris sur lui sans l'avoir mérité; il s'est vidé lui-mêm
de sa puissance et de sa gloire, afin de descendre dans l'abîm
glacial où nous rampions, aveugles, affolés de désespoir. Mais
Christ étant venu dans ce désert du péché afin de nous ramene
dans son royaume, nous pouvons maintenant découvrir le Die
vivant dans la ténèbre même de ce qui semble être son absenc
Et, qui plus est, nous l'y redécouvrons plus réellement qu'a
temps où nous pensions le voir dans notre propre lumièr
(pp. 437, 438).

Il nous faut encore expliquer quelque chose... Pourquoi cett

6. Ps. 21.

emphase au sujet de la souffrance ? La souffrance n'est pas l'unique thème du psautier.

Nous mettons dans le psautier la substance de notre vie et l'offrons au Christ pour qu'il la transforme. Elle devient tout entière matière à sacrifice. Et puisque la vie sur terre est ce qu'elle est, nous avons tous beaucoup de tristesses, de souffrances, de misères. Nous avons nos joies aussi, sans doute, et nous ne devons pas oublier de les offrir au Christ pour qu'il les unisse à ses joies. Mais j'insiste sur l'importance qu'il y a à lui apporter nos souffrances, car c'est elles, précisément, qu'il désire transformer en ses plus pures joies.

... Il est normal que le thème de la souffrance, dans les psaumes, se prête à l'union contemplative parce que c'est *par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume des cieux* [7].

La croix et la contemplation sont intimement liées. Ce thème revient plusieurs fois dans la liturgie de la semaine de la Passion. Le Christ l'a dit : *Si le grain ne meurt, il demeure seul.*

La liturgie sur terre n'est que le prélude de la liturgie du ciel. Nous devons y penser en chantant les psaumes. Un jour, si Dieu le veut, nous continuerons à les chanter au ciel (p. 440).

Il semble incroyable que cinq années aient suffi pour transformer un G. I. incroyant en un maître de la vie spirituelle. Ce miracle de la grâce eût-il été possible sans le silence monastique ? Le silence est le climat favorable aux œuvres de Dieu. Tout homme en a besoin, et de nos jours plus que jamais.

Père Louis, si parfois vous lisez ce qu'on écrit au sujet de vos œuvres, vous devez vous réjouir du bien qu'ils font. Si donc ces lignes vous tombent sous les yeux, qu'elles vous soient une joie et un remerciement. Et puisqu'il vous est donné de boire aux sources des eaux vives qui coulent silencieusement, en priant pour nous, vos lecteurs écartelés par le bruit, obtenez-nous, avec vos frères silencieux, obtenez-nous la grâce du silence.

HÉLÈNE LUBIENSKA DE LENVAL.

---

7. Act., 14, 21.

Pratique d'une spiritualité à vif

Hier, c'était encore le moyen âge en Russie. Il est probable que le peuple russe, malgré les doctrines allemandes qui ont pris pour tâche de le transformer au nom d'une révolution à laquelle il n'a pas dû comprendre grand-chose, est resté ce qu'il était avant la guerre de 1914. Le matérialisme dialectique n'a pas dû atteindre les masses dans leur épaisseur. Tout juste quelques égratignures à la surface de l'intelligence, ce qui donne des formules athées, généralement stupides, mais n'entame pas l'être religieux qui était — et doit demeurer — si fort dans l'âme russe. Je me rappelle cette anecdote trouvée dans un journal slave. Un jeune paysan passe l'examen d'athéisme devant un jury de « sans-Dieu »; ma foi, très brillamment. On le félicite. « *Slava Bogou !* (Dieu soit loué !) », dit-il en faisant un grand signe de croix.

---

* *Mes Missions en Sibérie*. Souvenirs d'un moine orthodoxe russe, par l'archimandrite Spiridon. Introduction et traduction de Pierre Pascal, Éd. du Cerf, Paris, 1950, 160 pp., 280 fr.

Le camarade des camarades, ... seph Staline, mettait à pied, i... a quelques années, son minis... des « sans-Dieu » et supprim... tous ses services pour « cause d'... compétence ». Lui-même, « no... soleil », a trouvé plus sage po... finir et plus classique de ren... son prestige, sinon son autori... à une Église dont l'existence ... l'histoire l'a prouvé — n'est p... sans utilité quand le régime, ... son pouvoir, est établi.

La pratique a peut-être, et c... tainement, beaucoup baissé s... le territoire de l'U.R.S.S. On... détourné de la foi plusieurs gé... rations d'ouvriers, au moins da... les villes. Mais c'est comme da... le film *Dieu a besoin des homm*... il y a tout lieu de supposer q... Dieu s'arrange pour garder ... contact avec le peuple russe. ... l'homme a de l'imagination, Di... en a plus encore. Il a toujours ... installer où l'on s'y attend ... moins son « cheval de Troie », ... comment en serait-il autreme... dans un pays où, vers 1906 ... qui n'est pas tellement vieux), ... missionnaire tel que l'archima... drite Spiridon pouvait nous ... conter des histoires vécues au... énormes que mirifiques, tel...

lles se déroulent tranquille-
t dans le livre, traduit par
re Pascal, que les éditions du
viennent de publier (collec-
« Russie et Chrétienté ») ? Il
it des *Souvenirs d'un moine*
odoxe russe, qui parurent
ord dans la revue russe de
Exemplianski, la *Pensée chré-*
ne, en 1917. Pierre Pascal,
demeurait à l'époque en Rus-
avait été très séduit par la
alité de ce texte.
'archimandrite Spiridon nous
connaître sa propre vie, qui
celle d'un enfant mystique,
erveillé par les grandeurs de
nature et sensible à la pré-
ce du Créateur, initié par des
rtsi qu'il rencontre dans sa
rsuite de Dieu et au cours de
pèlerinages, puis celle d'un
être qui est envoyé, suivant
désir, dans les camps de Sibé-
pour y être aumônier des dé-
us. La seconde partie de l'ou-
ge est remplie de portraits de
sonniers éminemment pitto-
ques et de leurs confidences
le sont plus encore. Le livre
pas été écrit par Spiridon,
is par l'éditeur de la *Pensée*
rétienne, qui a pris ces souve-
s au fur et à mesure que l'ar-
imandrite voulait bien les rap-
rter. On devine qu'il l'a fait
c une soigneuse exactitude et
ns une langue plus réaliste
ns doute que celle dont aurait
é le saint prêtre si, au lieu de
rler, il avait tenu une plume à
main. Devant certains détails,
i sait si la pudeur ne l'aurait
s fait hésiter ? Tandis que nous
ons là des récits de crimes qui
raient laissé perplexe le mar-
is de Sade.

Mais des crimes toujours suivis de repentir, et c'est ici que le tempérament russe nous apparaît dans toute son ambivalence, qui est pour des Occidentaux quelque chose de confondant. Non pas que les crimes relevés par Spiridon soient inconnus dans nos pays : il suffit de se laisser aller à la bête pour qu'elle se montre insatiable. Mais ce qui nous est peu familier, c'est le passage de l'habitude du crime le plus sanglant, le plus noir, à un amour de Dieu où toutes les puissances du mal fondent comme cire, ou mieux fondent en pleurs — dans ces pleurs de joie qui ravissent au troisième ciel... La brusquerie de cette « pâque » n'a rien de contraire à la foi de la grâce, puisque la miséricorde est infinie. Mais, répétée si souvent, elle a de quoi surprendre.

Oui, c'est bien là la « note » russe, telle que nous l'avons admirée chez Dostoïewski, dans les contes de Léon Tolstoï, et qu'elle a fait les délices, chez nous, des écrivains anticonformistes, un Léon Bloy, un Marcel Schwob, un Charles-Louis Philippe. A la façon dont Spiridon, qui est cependant sévère pour la femme (« l'âme de la femme est loin d'être aussi profonde que celle de l'homme », écrit-il), plaint et même exalte la prostituée, on reconnaît bien ce genre de pitié qui marqua l'époque en question.

Un séminariste qui a haché la tête de sa jeune femme jusqu'à en faire « une horrible boue sanglante », après avoir égorgé et mutilé son amant, parle de celle qui l'avait trompé et dont il s'est

vengé avec une si « folle joie » comme d'une « vraie colombe d'innocence ». Quand il se retourne, après son carnage, il voit sa femme, qu'il vient de traiter ainsi, à genoux près de lui et dans l'attitude de la prière. Un « vieux-croyant » qui a tué huit personnes et qui a commis tous les crimes possibles sans en manquer un seul (et sa confidence en fournit l'énumération) s'entend appeler par le P. Spiridon : « fils de Dieu ».

« — Dites-vous bien la vérité, mon Père ?

« — Oui, mon ami, c'est la pure vérité, ce que je dis là.

« — O mon Dieu ! Je suis un prisonnier, un homme perdu de colère, j'ai été jusqu'à injurier Dieu..., et voilà que vous me dites, mon Père, que je suis le fils de Dieu ! »

Les meurtres, les incestes, les viols, les sacrilèges dans les églises, la bestialité, ce n'est peut-être pas aussi grave pour ce « vieux-croyant » que d'avoir poussé la prévarication jusqu'à injurier Dieu !

Ceci est très important pour le Russe, Dieu est une réalité infinie et indiciblement sacrée. L'orthodoxe n'a pas autant que nous le culte des saintes Espèces, bien qu'on lui apprenne, comme à nous, que Jésus Dieu est dans le pain eucharistique. Dieu, il lui suffit de l'entendre nommer avec amour, comme le faisait Spiridon, pour que son âme se révèle à son Image qui est Jésus. Toutes ses conversions, il semble que Spiridon les ait obtenues ainsi. Il pleure sur ses enfants comme Jésus sur Jérusalem, il est débordant de miséricorde, il ouvre [illegible] oreilles à des revendicati[illegible] comme celles-ci, très fréquer[illegible] dans la bouche des criminel[illegible]

« — Mon Père, les passions f[illegible] de nous les bêtes fauves que v[illegible] voyez. Mais ce qui les nourrit[illegible] les exaspère, c'est le monde et[illegible] milieu où nous sommes nés, [illegible] nous avons grandi et vécu. [illegible] nous voyions, nous les crimine[illegible] et si nous sentions que les g[illegible] nous traitent non pas comme [illegible] bêtes féroces, mais comme le[illegible] semblables, alors, croyez-m[illegible] mon Père, on ne verrait pas [illegible] déchaîner en nous des fauves [illegible] sanguinaires. »

Mais les camps de Sibérie, D[illegible] toïewski nous l'avait appris dé[illegible] ne comptent pas que des cou[illegible] bles parmi les condamnés. Il [illegible] est qui se sont accusés faus[illegible] ment pour sauver leur procha[illegible] Comment la sainteté ne les [illegible] préhenderait-elle pas ? C'est ai[illegible] que l'archimandrite a vu des [illegible] gures étrangement lumineu[illegible] comme celle de ce tolstoïen q[illegible] à Moscou, était riche et mar[illegible] Un jour, il trouve sa femme p[illegible] gnardée par un homme qui [illegible] courtisait. Frappé d'horreur, [illegible] pense d'abord à tuer l'assass[illegible] Mais celui-ci se jette à ses genc[illegible] pour implorer son pardon. No[illegible] tolstoïen : « Mais je me souv[illegible] du Christ et lui dis : « Va [illegible] n'agis plus ainsi. » Ensuite, j'a[illegible] à la police déclarer que j'av[illegible] tué ma femme. »

Voilà. C'est extraordinaire, pe[illegible] être insensé, mais le christianis[illegible] en Russie peut prendre ce vis[illegible] de compassion surnaturelle, t[illegible] les Russes ont, pour ainsi dire[illegible] dogme de la communion

ts dans la chair. Je dis bien urnaturelle », car ce schisma- ne de la secte des « sans prê- s » demandera à se confesser, ecevoir, pour la première fois sa vie, la communion. Spiri- n ajoutera le sacrement de nfirmation. Au moment de ourir, les cieux s'ouvrent pour nnocent. « La Mère de Dieu scend sur moi, dit-il. Et avec le une grande multitude de ints. Voyez-vous, mon Père ? — on, mon enfant. — Et voilà le rist, le Roi de Gloire, qui pa- it sur les nuages et descend rs nous... »

La sainteté de l'archimandrite piridon ne devrait pas faire de uestion. Il semble si bon, si ésintéressé, si spirituel, si ten- re. Mais, touché par la grâce dès on enfance, et répondant avec n prodigieux enthousiasme à la râce qui devint très vite celle de a vocation, il y a en lui un élé- ient inattendu qui pourrait dé- oncerter. Dès le début de son ivre, quand Spiridon fait le récit e sa vie, il nous apparaît comme ne âme privilégiée. Il est saisi ar Dieu avec une puissance ex- raordinaire. A quatorze ans, après voir été troublé par l'amour 'une jeune fille auquel il re- once, Spiridon part avec un omme de Dieu, Siméon Samso- ovitch, pour Kiew, en pèleri- age. Il dit à cet homme de ixante ans : « Tu sais, grand- ère Siméon, je ne demande rien Dieu, je ne demande même pas 'être un saint pour resplendir mme le soleil. Mais je voudrais e tout mon être l'aimer de telle rte que personne ne puisse l'ai- mer plus que moi. Je voudrais tout, tout oublier, oublier mes parents, oublier ma maison, ou- blier tout le monde, m'oublier moi-même aussi et me changer tout entier en amour pour lui. Que je n'hérite pas le royaume de Dieu, que je ne voie jamais Notre- Seigneur dans l'autre monde, mais je voudrais n'être plus un homme, mais être tout amour pour lui. Siméon Samsonovitch, un jour dans le pré, je priais, et de cette prière, j'ai failli mourir. Mon cœur se brisait, la sueur me cou- lait, je m'affaissais sur la terre, et à ce moment je n'étais plus moi, je n'étais plus qu'amour ardent comme le feu. Voilà, c'est cet amour que je voudrais être. »

Spiridon a une âme tout illu- minée. Les œuvres de Dieu dans la nature le transportent d'affec- tion pour le Créateur. Il n'a plus qu'une idée, se rendre (à pied, croit-il), au mont Athos, où il espère rencontrer des saints. Il arrive, par bateau, à Constantino- ple. Déception au mont Athos dans un couvent où la sainteté ne règne pas comme il l'enten- dait. Il préfère Constantinople, où Sainte-Sophie l'émeut. Il reste quelque temps sur l'Athos, puis rentre en Russie. Il est envoyé à Pétrograd, puis à Tomsk. C'est le commencement de ses missions. Trois années, il reste à Tomsk, et les évêques lui ont donné « des pouvoirs pour prêcher en tous lieux ». Tout le monde veut l'écou- ter, des prêtres, des hérétiques. Et c'est la troisième année qu'il lui arrive ceci : dans un grand village, il doit loger dans la mai- son d'un marchand « qui avait une fille belle comme un ange »,

dit-il, et il avoue : « Le diable me fit tomber à ses pieds. Je commis le péché avec cette jeune fille. Je ne sais comment cela arriva. Elle pleura beaucoup son innocence, et moi je faillis mourir. » Il ne l'épousa pas, car elle prit froid et mourut d'une fluxion de poitrine. Le jeune prêtre perd ses dons de prêcheur; il les retrouvera plus tard, après un pèlerinage en Terre sainte et des « nuits », très différentes de celles qu'a décrites saint Jean de la Croix, puisqu'elles l'amenèrent à une tentation de suicide...

Il est vrai que Spiridon se ressaisit et que sa foi va s'éclairer au contact des grands pécheurs, loin des premières effusions sensibles où s'épanouissait l'âme d'un adolescent présomptueux. L'oncle Maxime, son premier instructeur, au village, lui avait dit : « Le disciple du Christ doit vivre uniquement par le Christ. Quand il aimera à ce point le Christ, il aimera forcément aussi toutes les créatures du bon Dieu. Moi aussi j'ai fait comme cela, mais cela ne sert à rien. Quand, au contraire, j'ai commencé d'aimer Dieu avant tout, dans cet amour de Dieu j'ai trouvé mon prochain, et, dans ce même amour de Dieu, mes ennemis aussi sont devenus mes amis et des créatures divines. »

Un tel enseignement est la sagesse même. Il est fort probable que, dans le cas de l'oncle Maxime, qui n'était pas un illuminé, mais une sorte de paysan visionnaire, c'était bien la vraie mystique, celle qui résulte d'une générosité absolue et d'une vie d'oraison ininterrompue que ce saint homme exprimait par ses sanglots, ses transes, sa joie tou pascale. « Depuis longtemps, puis la résurrection du Chri disait-il, toute la terre est de nue le trône du Dieu sauveur Quand je prononce le nom Christ ressuscité, je devie comme ivre de joie. Alors, me semble voir le Christ, n pas tant dans le ciel que viva parmi nous sur la terre, vérit ble Roi de Gloire reposant da nos cœurs. »

Tel est le style, en effet, toute la spiritualité russe. J'alla dire son *leitmotiv*. Elle est ax sur Pâques, qui ouvre l'ère de transfiguration chrétienne monde. Sous l'impulsion de idées exaltantes, il ne faut p s'étonner que puisse entrer da la mystique russe une part d'e thousiasme que nos théologie sont toujours tentés de mett au compte de la nature, plut que de l'attribuer au pur surn turel. Et, justement, la notion surnaturel, au sens où l'ente la théologie de saint Thomas avec lui l'Église romaine, est ass étrangère à la religiosité russ Le Russe ne sait pas faire ce distinction essentielle entre l'o dre naturel et l'ordre surnatur Ce n'est pas le surnaturel en p pre qu'il met en face de la n ture; c'est le « spirituel », « pneumatique ». D'où les con sions qui peuvent se produ entre un sentiment presque pa théiste (ne donnons point à mot le sens nécessairement hé tique qu'il prend, n'y voyons p une diffusion de la divinité da le cosmos, mais bien plutôt u immanence de la déité qui ten chasser, comme par le souffle

Esprit-Saint, de la place réservée au Roi de Gloire, tout être qui l'occupe provisoirement sur le trône de soi-même) et l'expérience pratique de l'inhabitation divine dans l'âme qui s'unit à son Dieu à travers les purifications progressives des sens, de l'esprit, de la volonté.

L'âme russe est impatiente et elle est toujours prête à franchir d'un seul coup, sans transition, par un acte d'amour pur, l'état du péché habituel pour passer à l'état de grâce déifiante. C'est ce qui explique les conversions si soudaines et si démesurées dont nous avons parlé. Nous ne nions pas leur authenticité, mais leur violence et leur automatisme nous déconcertent. Pourtant, ils sont à l'image du climat russe. La nature russe ressemble à celle de la Russie. On y passe du plus rude hiver a un été cuisant; je ne dis pas sans transition, car le printemps, avec la brusque fonte des neiges, y est plus expressif que dans nos climats tempérés. Mais en Russie, le printemps, c'est cela qui est comme la grâce; il arrive avec une promptitude qui gonfle le cœur et fait éclater sous le ciel les merveilles de la nature ivre de générosité.

Si les âmes ne sont pas fixées, comme elles le supposent, par la permanence de la rédemption et l'acquis pascal, si elles peuvent retomber dans le péché, elles ne s'en prennent pas à leur foi. Elles considèrent qu'injurier Dieu est la suprême apostasie, mais elles disent : « Le diable m'a eu. » Il est possible qu'il les ait facilement, que le recours à la raison leur inspire trop de répugnance, que l'armature morale leur fasse trop défaut, mais il n'en reste pas moins vrai que leur capacité de repentir et de pénitence est proportionnée à cette faiblesse. Il n'est que chez les prêtres et les religieux que Spiridon n'ait pas souvent rencontré ce repentir. Et, dans les personnages que met en scène l'archimandrite, nous reconnaissons nos chrétiens du moyen âge, sur qui n'avait pas pesé un certain esprit d'orgueil trop lié à la « pureté » des réformes protestante ou janséniste.

Ce qu'ils avaient, ces Russes, et qu'on ne leur fera peut-être pas perdre, car Dieu n'abandonne pas un peuple qui a eu des répondants tels que ceux qui apparaissent dans les pages des *Récits d'un pèlerin*, traduits par Jean Gauvain, ou *Mes missions en Sibérie*, de l'archimandrite Spiridon, c'est l'humilité, le sens de l'*humus*, d'où le type « humain », suivant la Genèse, a été tiré. Cette humilité-là, qui est aussi celle de Boris Godounov, de Zosima ou de Mitia Karamazov, du « maître devant son serviteur », chez Tolstoï prototypes du même peuple, c'est du néant *senti*, reconnu, à travers cette boue première que modèle Dieu, l'Être par soi-même subsistant. S'il nous lâche, nous retombons à cette boue.

Le Russe ne pensait pas, il y a trente ans, qu'on se relève sans le Christ. Aujourd'hui, dans ses ténèbres organisées, si le Russe existe encore, le Christ n'a pas cessé de ressusciter pour lui. *Christos voskresse.*

Je dois signaler dans la même

collection, pour ceux que ces questions intéressent, — et il est à souhaiter qu'ils deviennent de plus en plus nombreux, — les beaux ouvrages suivants : *Prière et sainteté dans l'Église russe*, par l'orthodoxe E. Behr-Sigel, qui est un riche exposé de la spiritualité russe avec toute la description nécessaire des « types essentiels » de la sainteté russe; *Rome et la Russie avant l'invasion des Tatars* (IX^e^-XIII^e^ siècles), par Michel de Taube : le baron de Taube poursuit avec un zèle inlassable son action en faveur du rapprochement des orthodoxes russes et des catholiques romains, au nom de cet amour de la vérité qui réclam[e] que nous acceptions de faire u[n] effort pour mieux connaître l'hi[s]toire du « schisme », de la déch[i]rure qui s'est produite ent[re] l'Église d'Occident et l'Égli[se] d'Orient au IX^e^ siècle et dont [la] Russie, isolée de l'Occident, s'e[st] trouvée être la victime. Enfin, *L[a] Sainte Moscou*, par Nicolas Ars[e]niev, « tableau russe de la v[ie] religieuse et intellectuelle russ[e] au XIX^e^ siècle », où les amis d[e] Russes retrouveront bien des fig[u]res connues.

STANISLAS FUMET.

Les Missionnaires des malades

L'Institut séculier des « Missionnaires des malades », né en Italie, a pour but la sanctification de ses membres et la conversion ou sanctification des malades, là surtout où l'assistance religieuse fait défaut.

La première idée remonte à 1936. Les premiers membres se préparèrent en 1937, sous la direction du P. Ange Carazzo, religieux camillien. En 1938, se forma le premier groupe. Il fut présenté en 1941 à l'archevêque de Cremone et en 1946 au Saint-Père, qui le confia au Rme P. Larraona, l'actuel secrétaire de la Sacrée Congrégation des religieux.

En 1948, il fut approuvé comme Institut séculier de droit diocésain et il est maintenant à la veille d'être reconnu de droit pontifical.

L'Institut compte actuellement près de cent cinquante membres (dont la moitié de malades), dans quatorze diocèses d'Italie. En France, il compte une dizaine de postulantes et aspirantes, et plusieurs groupes en formation envisagent de se joindre à lui. Il commence également à prendre pied en Belgique, en Allemagne et en Espagne.

Les « Missionnaires des Malades » ne portent pas d'habit religieux et restent dans le monde (sauf celles qui vivraient ensemble pour les besoins de l'Institut ou pour l'aide à des infirmes groupées; alors, ce serait la « vie de famille »). Cependant, elles reçoivent une formation spirituelle, morale, sociale... aussi complète que possible selon la tâche que chacune devra remplir.

L'âge d'admission est de vingt ans pour le postulat, qui dure un an, de vingt et un ans pour le noviciat de deux ans (et peut-être bientôt trois ans). L'engagement est pris trois fois de suite pour un an, puis deux fois pour trois ans. Soit en tout douze ans de préparation à l'engagement définitif.

Les postulantes ont un « petit statut préparatoire ». Dès le noviciat, on suit les Constitutions avec un règlement de vie adapté par la supérieure.

Le but de l'Institut étant d'atteindre les malades qui sont loin

de Dieu, on avait pensé tout d'abord s'adresser à celles que leur profession mettait en contact constant avec les malades : médecins, infirmières, personnel hospitalier...

Puis on a généralisé à quiconque avait le souci des malades et voulait, d'une manière ou d'une autre, se consacrer à leur bien.

Enfin, on s'est aperçu que les malades elles-mêmes étaient souvent les plus qualifiées — non seulement par l'offrande de leur propre souffrance, mais aussi par les contacts qu'occasionne la maladie, surtout à l'hôpital ou en sana — pour atteindre les malades éloignés de Dieu.

A l'expérience, il s'est avéré malencontreux de concevoir deux règles différentes : une pour les malades d'une part, une autre pour les bien-portantes en faveur des malades d'autre part. Les deux groupes du début, bien-portantes et malades, ont alors fusionné.

L'engagement comporte, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, chasteté, obéissance, un quatrième vœu : le vœu de charité envers les malades. L'approbation de ce quatrième vœu a été obtenue, bien qu'en général Rome ne soit pas favorable à cette idée d'un quatrième vœu.

La *vertu* de charité a une portée infinie, mais le *vœu* de charité, ainsi émis après trois ans, est nécessairement restreint à l'assistance spirituelle et corporelle des malades. Chacune doit avoir une idée très claire de l'étendue de son vœu et la détermine elle-même sous le contrôle de la supérieure. Tout ne peut être prévu. Il faut que la substance du vœu reste intacte sans exiger de dispense. Le reste relèvera de la vertu.

La formation est la même pour toutes, mais les applications en sont individuelles, et les Constitutions sont adaptées par un « Règlement de vie personnel » à chaque cas particulier. Il faut que chacune se forme en vue de ce que Dieu veut d'elle, mais dans l'esprit commun voué aux malades. La sincérité d'âme et la simplicité sont les conditions essentielles d'une telle vie consacrée authentiquement vécue dans le monde.

On insiste sur une vie de prière intense, avec des points communs pour toutes mais beaucoup de liberté. On s'attache à former la personnalité, l'esprit d'initiative, la liberté, mais non dans l'indépendance.

Chaque semaine, une étude est prévue, soit sur des problèmes religieux, soit sur des problèmes moraux et professionnels (psychologiques, législatifs, syndicaux sociaux, etc.). Les livres risquant de n'être pas adaptés à la vocation séculière, on a adopté un système plus large et plus personnel.

Pratiquement, pour la formation, l'aspirante se met en rapport avec un centre. On va la voir, on se renseigne, elle remplit un questionnaire, et la responsable s'informe. Aucune présence aux réunions n'est requise en cas d'impossibilité.

Chaque mois, postulantes, novices et professes reçoivent une circulaire; de plus, une circulaire mensuelle de formation spécial

' adressée aux supérieures délé-
.iées ou à celles qui se préparent
le devenir. Enfin, il y a une
orrespondance individuelle sui-
ie, mais de rythme variable. Et,
our celles qui peuvent y aller, il
a aussi des réunions locales,
égionales et générales.

Certaines personnes mariées
ourront mieux aborder certains
nalades et résoudre certains pro-
lèmes : elles ne pourront se con-
acrer, mais elles se donneront au
Christ et aux malades sans rien
'etirer aux devoirs d'état. D'où
n recrutement élargi.

En somme, les deux mots *ma-
'ades* et *séculier* résument bien à
la fois la physionomie et la spi-
ritualité de l'Institut.

Séculier : car il s'agit de vivre
dans le monde, de se former dans
le monde, de rester en plein mi-
lieu du monde, là surtout où il
est difficile d'ordinaire aux « reli-
gieux » de pénétrer.

Malades : car tout ce qui inté-
resse le malade directement ou
indirectement intéresse l'Institut.
Ainsi, on y admet volontiers des
femmes-médecins, des infirmiè-
res, des malades; on y oriente
vers des diplômes médicaux ou
sociaux... On prépare, dans une
grande ville, la fondation d'un
Foyer d'infirmières, on voudrait
créer un journal de malades vrai-
ment adapté, etc.

Mais pour les membres de l'Ins-
titut ces deux mots, ces deux
orientations deviendraient vides
de sens s'ils ne percevaient der-
rière eux, à travers eux, l'appel
du Christ au don de soi, l'appel
de Dieu à la perfection de l'amour.

Pour tout renseignement com-
plémentaire, on pourrait s'adresser
au R. P. Robert [Prieuré Saint-Jean,
à Champrosay, par Draveil (Seine-et-
Oise)], chargé de réunir les informa-
tions concernant « les malades et les
états de perfection ».

L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ ET LES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

Depuis plusieurs années déjà, le Saint-Siège encourage les Instituts de Frères et de religieuses à entrer dans l'Union missionnaire du clergé. Cette association, fondée en Italie durant la guerre de 1914-1918, a connu un très rapide développement, grâce à la protection déclarée de Benoît XV et de Pie XI. Elle est devenue la clé de voûte de l'organisation générale des œuvres d'aide aux missions que ces deux papes ont mis leur autorité à établir sur le privilège des trois œuvres dites pontificales, et qui sont dans l'ordre de la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance et Saint Pierre Apôtre. Leur caractéristique est d'être patronnées et garanties directement par le Saint-Siège pour organiser à travers le monde entier des collectes dont le produit est remis par elles à la Sacrée Congrégation de la Propagande; celle-ci les distribue souverainement aux diverses missions suivant les besoins qu'elle estime les plus urgents. De tous les diocèses du monde à toutes les missions du monde, tel est leur principe, — ou mieux pour reprendre l'expression récente de S. S. Pie XII, *tous les fidèles pour tous les infidèles.*

Cette universalité dans la générosité missionnaire n'est point aussi spontanée qu'on l'imaginerait. Au contraire, quoi de plus naturel que de donner de préférence, voire exclusivement, aux missions auxquelles chacun s'estime lié plus étroitement, le Français aux missionnaires français, les membres d'un tiers ordre aux missions de leur famille spirituelle? En réalité, l'extension des œuvres missionnaires pontificales (d'origine française) ne se faisait pas sans lenteur, sans hésitation. Pour y remédier le Saint-Siège donna son appui le plus entier à une « pieuse union

erdotale, dont le fondateur vou- éveiller, dans le clergé de nivers, la conscience éclairée n devoir missionnaire parti- lier à son sacerdoce et à sa arge pastorale. Comment les ètes répondront-ils à l'appel s œuvres pontificales, si le rgé qui les gouverne n'a pas le uci de les alerter et de les con- incre ?

L'Union missionnaire du clergé est donc pas une « œuvre », ais ce que nous appelons en rance un mouvement. Elle se fend de recueillir des dons pour s missions. Son rôle est de sti- uler le clergé à introduire et ire prospérer les œuvres pon- ficales missionnaires parmi les èles dont il a la charge, en veloppant dans leurs âmes le ns missionnaire que tous les rétiens reçoivent au baptême.

Si donc l'Union missionnaire u clergé s'est donné pour but d'embraser l'âme de *tous* les rêtres du désir de la conversion es païens », c'est très précisé- ent, selon la lettre de ses sta- uts, « afin que, par leur entre- ise, *le peuple chrétien tout ntier* soit également enflammé de èle pour les missions, et qu'ainsi Église universelle travaille à tendre le règne du Christ dans monde entier ».

Il était inévitable que, dans ce ôle d'animation de l'éducation issionnaire, l'Union mission- aire du clergé en vienne à sou- aiter de s'étendre au delà du lergé paroissial ou du clergé œuvres, jusqu'à ses auxiliaires ans la charge pastorale que sont es Instituts de Frères et de reli- gieuses. L'idée fut émise dans une nation au dynamisme puis- sant, où les œuvres pontificales déploraient quelque incompré- hension à leur égard dans les éco- les et les collèges catholiques. (Mais dans quel pays du globe l'esprit missionnaire pontifical ne se trouve-t-il pas contredit, au moins dans les débuts, par la tradition, interprète, en ce cas, d'un légitime intérêt, car n'est-il pas prudent et honnête que cha- rité bien ordonnée commence par soi-même ?)

Rome ne tarda pas à écouter des doléances qui savaient se doubler de la suggestion d'un remède particulièrement hardi : admet- tre frères et religieuses au béné- fice de la formation que l'Union missionnaire du clergé faisait triompher chez les prêtres. Un décret était préparé, qui fut approuvé en février 1939, mais resta sans effet en raison des événements. Dix années après, le cardinal préfet de la Propagande reprenait l'effort là où il avait été suspendu. Le décret du 14 juillet 1949 établissait au sein de l'Union missionnaire du clergé un statut particulier pour les Instituts de Frères et de religieuses, dont les dispositions frappent par leur discrétion.

A lire ce document, l'Union missionnaire du clergé souhaite atteindre les Frères coadjuteurs, ou auxiliaires des ordres et con- grégations de prêtres, les instituts de Frères, les religieuses de tout Ordre ou congrégation. Elle ne veut pas créer d'œuvre nouvelle, mais seulement étendre à leur profit en les adaptant ses moyens d'action : publications, congrès,

conférences. Leur adhésion pourra être personnelle ou collective, sans donner lieu à cotisation (sauf pour le service de la revue ou des publications éditées par l'Union missionnaire du clergé). Religieux et religieuses auront part aux indulgences accordées aux membres de l'Union missionnaire du clergé.

Quant au programme d'action missionnaire que la Sacrée Congrégation de la Propagande assigne à ces nouveaux membres de l'Union missionnaire, il convient de le lire dans le texte même.

> Article VII. — Le programme d'action missionnaire assigné aux religieux sera animé avant tout d'esprit catholique. C'est l'apostolat universel, c'est-à-dire l'œuvre d'évangélisation considérée dans sa totalité telle qu'elle s'impose à l'Église, qui doit être aidé par leur prière et leur générosité, surtout par l'appui qu'ils apporteront aux œuvres pontificales missionnaires. Cet appui donné aux œuvres que l'Église a faites siennes ne saurait nuire le moins du monde à l'aide que congrégations ou instituts ont le devoir de fournir aux établissements dont la charge leur incombe dans les missions. Mais il aura ce premier avantage d'affirmer l'esprit de catholicité qui doit faire comprendre à chacun que tout ce qui est fait pour l'apostolat universel revient à l'avantage des missions particulières.
>
> Dans ce programme, l'oraison et la prière tiendront la première place.
>
> Religieux et religieuses devront participer spécialement à l'octave de prière pour l'Unité, du 18 au 25 janvier; à la célébration du dimanche des missions, l'avant-dernier dimanche d'octobre; à la journée missionnaire des malades, en la fête de la Pentecôte.
>
> Ils auront souci de la diffusi de la presse missionnaire dans tc les établissements et œuvres où exercent leur zèle. Souci égalem des vocations missionnaires.
>
> Leurs communautés seront in tées à s'inscrire, au moins collec vement, aux œuvres pontifica missionnaires.
>
> Leurs collèges et leurs écoles signaleront par leur participati active à l'organisation spécialis établie dans chaque nation par l œuvres missionnaires pontificales

L'intention romaine est si clai qu'aucune méprise n'est possibl Il ne s'agit pas d'une sor d'Union des sociétés missionnair de religieuses, comme il y a pa exemple une Union des religie ses enseignantes; ce sont tout les religieuses qui sont engagé à servir les missions suivant leu vocation particulière, au sein l'Union missionnaire du clerg Il ne s'agit pas de demander u surcroît d'activité apostolique i tensive dans les milieux déchri tianisés de la France, pays mission. L'Union missionnaire pour but exclusif d'aider les mi sionnaires à planter l'Église e pays infidèle partout où elle n l'est pas encore suffisammen afin d'étendre par elle le royaum du Christ aux dimensions géogr phiques du monde.

Ce serait calomnier les religie ses de France que de suppos qu'elles pourraient y être moi sensibles. Pour elles toute qu'elles soient contemplatives actives, enseignantes ou hospit lières, le programme que le proposait S. Exc. Mgr Chappouli évêque d'Angers, avant de quitt la direction de l'Union missio naire du clergé, est le même

ieux connaître les missions, ur mieux les faire connaître; ieux aimer les missions, pour ieux les faire aimer; mieux aider s missions, pour mieux les faire ler.

L'Union missionnaire du clergé pour président national en France S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris. On est prié de s'adresser, pour toute demande de renseignements, à ses directions nationales : Paris-VII[e], 5, rue Monsieur, et Lyon, 12, rue Sala.

JEAN BLANC.

A travers les revues

TECHNIQUE ET FOI CHRÉTIENNE

Sous ce titre, La Croix du 19 avril 1951 a publié en supplément le rapport du T. R. P. Ducattillon à la dernière journée sacerdotale de la direction des Œuvres de Paris.

Après avoir marqué fortement l'importance sociologique de la civilisation technicienne qui se forme sous nos yeux, le P. Ducattillon en envisage les conséquences religieuses. Il signale d'abord combien et comment la révolution technique apporte sa contribution aux progrès de l'irréligion :

> L'on sait que ce danger d'aliénation est, avec le danger d'extermination, celui que dénoncent le plus couramment ceux qu'inquiètent les développements actuels de la technique. L'ouvrier, — du fait des conditions du travail industriel, du fait aussi des conséquences économiques et sociales de l'organisation de la production et des échanges dont la principale est sa réduction à l'état de prolétaire; — tous les autres hommes eux-mêmes, — du fait de l'organisation technocratique toujours plus accentuée de la vie collective, — sont menacés, non seulement dan leur liberté extérieure, mais ju que dans leur liberté intérieure. I ne sont plus libres, et ils en vien nent même à n'être plus capable de l'être. Ils sont victimes jusqu dans leurs ressorts psychologique profonds des déterminismes de typ mécanique et technique dans le quels leur vie est de plus en plu tout entière engagée, sans qu'i puissent, sous peine d'être écrasé tenter de quelque manière que c soit d'y échapper. Les hommes e sont réduits à n'être plus que d pièces d'une immense machine. Alors, la loi de la technique, qu est celle de la transformation d la matière, celle des réalités phy sico-chimiques, devient la loi d l'homme.

Cette aliénation de l'homm par la technique s'aggrave d'un absorption qui étouffe toute vi intérieure :

> C'est par des réalités extérieure à lui-même que l'homme en pro aux techniques est ainsi tir happé. Il s'objective dans un pr cessus extérieur et en vue de bu extérieurs. De là cette quasi-impo

bilité moderne de toute vie intérieure. L'homme est littéralement spiré par le dehors. Il est pour utant distrait de cette conscience ivante de Dieu qui n'est possible u'en même temps qu'une certaine conscience de nous-mêmes : e *noverim Te, noverim me* peut ussi s'entendre en renversant les ermes : *noverim me, noverim Te.* La conscience humaine, alors réduite aux dimensions qui sont celles de la technique, est de la sorte littéralement vidée de Dieu.

Il s'ajoute à cela un phénomène intérieur de polarisation. Dans la mesure où la technique tend, comme nous l'avons dit, à devenir indispensable pour l'accomplissement de toutes nos activités et à être considérée comme le grand moyen efficace de tous les accomplissements, la vie humaine est, par là même, toujours plus centrée sur cette technique qui devient pratiquement le recours universel pour des êtres dont la conscience est complètement technifiée.

C'est ainsi que Dieu se trouve ratiquement éliminé de la mentalité moderne :

Avec la science, l'homme détient le pouvoir d'expliquer beaucoup de choses qui lui paraissaient jusque-là incompréhensibles et dont il était persuadé que Dieu seul détenait le secret. Par les progrès de la technique, ensuite des progrès de sa science, il détient le pouvoir pour assurer sa vie de triompher de quantité d'obstacles devant lesquels il était jusqu'alors demeuré impuissant et dont il avait cru que seule une intervention directe de Dieu pouvait lui permettre de les surmonter. Il s'est aperçu ainsi qu'il pouvait arriver par lui-même à des réalisations toujours plus nombreuses et toujours plus merveilleuses qu'il n'estimait jusqu'alors possibles qu'à Dieu seul. Il s'est même aperçu qu'il obtenait ainsi des résultats bien meilleurs que ceux auxquels jamais les hommes étaient parvenus par le recours à la divinité. Et cela non seulement sur le plan purement matériel, mais encore en ce qui concerne, par exemple, l'organisation sociale et même l'équilibre psychologique et moral de la vie. Bref, il s'est aperçu que, sur une quantité de points, et ceux précisément qui, de par l'engouement même exercé sur lui par la technique, lui paraissaient les plus importants, Dieu ne lui était plus utile. De là à penser que pour réaliser les vœux de la vie il pouvait se passer de Dieu et qu'il était même bien meilleur de s'en passer, il n'y a qu'un pas. Beaucoup l'ont franchi. Il est sûr que c'est là une des explications psychologiques fondamentales des développements de l'athéisme moderne. Ce n'est plus de Dieu et de la religion que beaucoup d'hommes attendent ce qui est nécessaire à leur vie et ce qui améliorera leur sort. Il y a même parfois chez eux, à ce sujet, une sorte de ressentiment à l'égard de Dieu et de la religion qu'ils considèrent comme un obstacle majeur à l'épanouissement de la vie et au bonheur... L'on remarquera qu'alors cet athéisme n'a rien de doctrinal. Il n'est pas la conséquence d'une démonstration, d'une théorie, d'un système. Il est le fait d'un état d'esprit, d'une mentalité, d'un comportement. Il est le fait d'êtres qui n'éprouvent plus aucun besoin de Dieu, non seulement pour jouir de la vie, mais pour réaliser un idéal de vie, et même, au contraire, pour qui, en cela, Dieu est une gêne. Dieu, pour eux, ne sert plus à rien, ils ne voient pas à quoi il répond.

Et l'on est arrivé à voir des auteurs comme Julian Huxley (cf. son ouvrage *L'homme, cet être*

unique) souhaiter l'apparition de religions athées :

> L'homme estime n'avoir plus besoin d'aide transcendante, et c'est pourquoi il n'a plus besoin de Dieu. Mais il y a d'autres fonctions de la religion que celle-là : celle d'unité et de communion, en particulier. Ce besoin qu'éprouvent les hommes de former une communauté fraternelle où la vie et le bonheur d'un chacun puissent contribuer au fonctionnement et au bonheur de tous et où chacun puisse ainsi bénéficier comme du sien propre du bien commun à tous.

Faut-il pour autant déclarer les techniques radicalement mauvaises, ainsi que l'affirme Friedrich Georg Juenger dans un article de *Integrity* (mai 1951), sous le titre « The self-frustration of social security » ? Ce serait manquer de discernement. Le P. Ducattillon montre tout ce que la technique peut attendre des chrétiens. Et les chrétiens de la technique : son humanisation et sa christianisation :

> La tâche chrétienne doit consister tout d'abord, sans doute, à sauver la vraie hiérarchie des valeurs, à maintenir l'activité technique à son rang par rapport à l'activité morale et à la prière. Le travail ne peut pas être, pour nous, l'activité première, le moyen essentiel des décisifs accomplissements humains. L'objet propre de l'opération technique n'est pas la perfection morale ni l'union à Dieu, mais la transformation de la matière. Au terme du progrès technique, il y a la maîtrise de l'homme sur le cosmos. L'union à Dieu n'est pas l'effet propre du travail, mais de la prière.
>
> Contribuer à empêcher le travail de se substituer à l'activ proprement éthique et religieu le maintenir à sa place et dans s ordre véritable, est certainement premier moyen de le christianis Le travail ne peut obtenir vale chrétienne, contribuer à l'union Dieu, que dans la mesure où contribue à la prière, en est p nétré : ce qui suppose qu'indépe damment du travail, l'on prie.

A quoi il faut ajouter une in tégration du travail dans la v chrétienne, non seulement d point de vue de l'ascèse, ma en tant que « l'opération techn que achève la création et réalis ainsi un véritable service divin »

Enfin, le P. Ducattillon sou haite que cette promotion de l technique purifie notre foi quan au point précis où se situe notr dépendance de Dieu, base d l'attitude religieuse :

> Il semble bien que cette dépe dance dans laquelle nous somm par rapport à Dieu n'a pas to jours été entendue, au moins p la masse des hommes et des chr tiens, en toute justesse. C'est, d'ai leurs, ce qui explique pourquoi fait de s'apercevoir qu'il était d venu possible par la science et p l'activité technique de réaliser qu'on n'avait cru jusqu'alors po sible qu'à Dieu seul, fut po beaucoup dans le développeme moderne de l'incrédulité. Il e sûr qu'une meilleure notion de qui est la part propre et exclusi de Dieu et de celle qui restait champ des découvertes et des co quêtes de l'homme eût évité bi des méprises et bien des catastr phes spirituelles. Les progrès de science et de la technique no permettent aujourd'hui, ils no forcent même, sinon toujours s le plan des principes, au moins s celui des applications concrètes,

ieux faire ce départ. Il y a là ncore l'occasion d'un grand avan- age et d'un authentique progrès.

)ans le prolongement de ces flexions, il nous revient à la émoire le rapport de M. l'abbé uis Poutrain, au congrès de nion des Œuvres de 1950, ublié par les Cahiers du Clergé RAL (février 1951). Curé de ontagne, l'abbé Poutrain, en efforçant de communier profon- ment aux aspirations humaines chrétiennes de sa paroisse, dé- uvre que :

la bataille d'aujourd'hui — et c'est une bataille religieuse — se livre autour des techniques.

Ce mot : « techniques », est un gros mot; je ne l'aime pas pour ce qu'il cache. Mais il situe admirablement le champ où se livre aujourd'hui la bataille contre Dieu.

Pour d'aucuns, le brassage de l'homme intelligent avec la matière, par le moyen des techniques, doit faire surgir une nouvelle humanité où la notion de Dieu ne se posera même plus à la conscience humaine...

Le grand service à rendre à l'humanité, c'est d'aider l'homme à garder la maîtrise sur les techniques, à conserver la domination et le contrôle de ses outils de travail.

Et puisque l'outil a changé de volume — de bêche qu'il était, il est devenu tracteur; de rabot, il est devenu toupie — l'homme, pour garder la maîtrise, doit volontairement changer la manière.

Il le doit. Ou maître, ou esclave : pas de milieu.

Quand je rentrerai dans ma paroisse, finies les dévotionnettes, finies les discussions casuistiques. J'irai aux hommes et je leur dirai : « Convertissez-vous, changez votre comportement ! Cessez, paysans, de vous jalouser ; acquérez une manière nouvelle, imposée par l'outil. Votre foi vous a armés pour cette bataille.

« Des outils nouveaux (faucheuse, botteleuse, trayeuse mécanique, défricheuse à tracteur) qui dépassent vos possibilités personnelles ? Tant mieux !

« Parlez-en entre vous. Acceptez librement, par amour, entre vous, une interdépendance à la taille de l'outil.

« Mettez-y davantage de renoncement à vous-même et d'esprit de charité. »

Si je réalise mes ateliers, me disais-je, je révélerai cela aux jeunes dans les faits.

De son côté, l'état monastique se sent de plus en plus intéressé par ce problème humain et chrétien des techniques et du travail manuel. Est-il utile de rappeler ici que la Constitution apostolique *Sponsa Christi* (21 novembre 1950) fait du travail une obligation de conscience aux moniales. Les lecteurs du Supplément de La Vie Spirituelle (novembre 1949 et février 1950) ont eu connaissance de certaines tendances qui se manifestent actuellement à ce sujet dans le monachisme bénédictin. Voici que les États-Unis d'Amérique manifestent eux aussi, l'intérêt de cette question : dans l'American Benedictine Review (décembre 1950), Michael Ducey, en conclusion d'un article solidement appuyé sur des textes du Nouveau Testament et des Pères de l'Église, écrit :

> Le profond exemple chrétien et monastique donné dans le passé par le travail manuel, et avec lui le désaveu manifeste de la recherche du profit, est une pure et positive affirmation de la charité chrétienne

Ne pouvons-nous pas canaliser quelque chose de l'intérêt et de l'effort de nos communautés dans cette direction Le choix d'un travail extérieur doit-il exclusivement se borner à l'éducation, sous une forme ou un autre, spécialement ici aux États-Unis, où la tradition autochtone n'est pas encore devenue assez forte pour supplanter les diverses attitudes sociales et culturelles que nous avons héritées de l'étranger. Dans notre grand et merveilleux pays, il y a sûrement, en quelque endroit, la possibilité, les moyens et la bonne v lonté pour développer un eff monastique, corporatif directeme et exactement aménagé pour p ter le défi à la crise sociale tuelle.

Au plan de la paroisse comm de la vie religieuse, le trava manuel et la promotion des tec niques posent à l'Église une que tion qui ne peut nous laisser i différents.

LES AGES DE LA FOI

Encore qu'il vise spécialement le monde ouvrier, le R. P. de Lestapis, dans un article de MASSES OUVRIÈRES (avril 1951), nous donne de suggestives notations sur les dimensions adultes de la foi, suggestions qui méritent d'autant plus d'être relevées qu'elles apportent un heureux prolongement à l'article de M. l'abbé Lochet, publié dans ce numéro.

Après avoir rappelé les étapes progressives de la foi des apôtres, le R. P. de Lestapis distingue trois âges de la foi :

> La vie de foi de l'*enfance*, caractérisée par l'adhésion authentique à la croyance communautaire de son entourage, la vie de foi de l'*adolescence*, marquée par le seuil d'une option personnelle, réfléchie, délibérée à l'égard du Christ, Homme-Dieu et Libérateur; enfin la vie de foi de l'*adulte*, plus spécialement marquée par les deux autres options : celle de la croix et celle de l'action militante.
>
> Redisons qu'il n'y a pas et ne doit pas y avoir de différence *essentielle* entre la vie de foi à ces trc âges. A y regarder de près, c trouve en germe chez l'enfant que la foi de l'adulte manifes de soi normalement. On se dema derait même souvent si ce ne s rait pas à l'adulte d'imiter la f de l'enfant, tant celle-ci appara directe, simple, aimante, etc. *vous ne devenez comme des peti enfants...*
>
> Aussi bien soulignons que, s' doit y avoir progrès dans les m nifestations de cette vie de foi, u tel progrès ne peut être qu'un intégration. Le passé doit se su vivre dans le présent, la plupa du temps, il est vrai, transfigur décanté, simplifié. En tout cas, c croit au Christ et à l'Église, à qu rante ans, aussi dur qu'à quin ou à l'âge de la communion pr vée, et cependant on a l'impre sion d'y croire mieux.

L'adulte est un homme qui une « situation » :

> L'adulte est par excellence l'êt qui doit se reconnaître et libr ment s'accepter « situé », « co

'tionné », « subordonné ». A quoi sert en effet de faire le main ? La liberté de l'adulte, du travailleur surtout, est moins de caprice et d'arbitraire que de subordination dominée, spiritualisée, vaincue par la conscience du devoir et par l'amour.

Dans ce contexte, la foi de l'adulte a nécessairement un caractère d'acceptation : acceptation d'une totale dépendance de Dieu, du péché du monde et de son propre péché, du scandale de la Croix et de l'échec apparent du travail apostolique :

La Sagesse divine étant folie aux yeux des hommes, la foi adulte doit être en mesure de *surmonter le scandale du mal — le scandale de l'échec* surtout ! C'est encore pour elle qu'a été prononcée la parole du Christ : « Le Règne de Dieu vient sans pouvoir être observé, sans rien de spectaculaire. » La foi adulte doit *avoir dépassé l'illusion et la désillusion.* Elle doit s'être stabilisée dans l'économie de la Croix. « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? » Il était permis à la foi adolescente de conserver quelque chose d'encore un peu « millénariste ». La foi adulte doit avoir compris la béatitude des persécutions, le centuple promis « avec les persécutions » (Mc, 10, 29-30).

Foi qui saisit et soupèse davantage l'effrayant *mystère du péché*, sa prolifération inquiétante dans le monde et sa seule rédemption possible par le jeûne, la prière, le sacrifice très pur d'une charité toujours mobilisée.

Arrivée à ce degré de dépouillement, la foi adulte, apparemment bien passive, se révèle en fait étonnamment *libre, alerte, missionnaire, efficiente.* Ne s'appuyant plus sur soi et sur les apparences trompeuses de sa suffisance, elle prend littéralement les trois Personnes divines pour appui. Ce n'est plus Mammon qui représente l'ultime ressource, c'est, au contraire, la pauvreté et le dénuement à la Léon Bloy. C'est elle seule en effet qui confère la pureté de la prière dont le Christ dit : *Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez obtenu, et cela vous arrivera... En vérité, je vous le dis, celui qui dirait alors à cette montagne : lève-toi et jette-toi dans la mer, et qui n'hésiterait pas dans son cœur, mais croirait que ce qu'il dit arrive, cela lui arrivera* (Mc, 11, 2-24).

Qui ne voit que pareille foi *sourd de l'épreuve, de l'humiliation consciente de sa condition de pécheur,* de la confusion et de la componction éprouvées en face de sa misère insondable ?

C'est cette condition de pécheurs que le prêtre, tout spécialement, doit reconnaître, non seulement pour les âmes dont il a la charge, mais pour la sienne propre. Dans un numéro spécial consacré au « prêtre et le peuple » : LIFE OF THE SPIRIT (avril 1951) publie à ce propos quelques pages magnifiques du P. Bede Jarrett :

Puissé-je avoir solidement la conviction que je suis un pécheur : à tout le moins je ne serais pas découragé par mes fautes, et cela ne serait pas une mince réussite. Car les prêtres sont les gens les plus facilement découragés du monde.

Nous serons toujours des pécheurs : donc nous ne devons pas perdre cœur au spectacle de nos péchés. Mais pourquoi le péché est-il permis dans ce monde ?... Nous ne le savons pas, et sans doute ne le saurons-nous jamais qu'à la fin des temps, alors que la réponse ne nous intéressera plus. Mais ce que nous savons, c'est que Dieu le permet. S'il ne le permettait pas,

on ne trouverait pas de péché ici-bas. Nous savons aussi que Dieu ne le veut pas, puisque, s'il le voulait, il ne serait pas la sainteté parfaite. Quoique le péché soit contraire à la volonté directe de Dieu, il n'est pas contraire à sa volonté permissive. Dieu le permet : il a donc une bonne raison de le permettre, car Dieu ne peut avoir que des motifs qui sont bons...

Puisque Dieu me laisse pécher et puisque, en ce faisant, son motif ne peut être que bon, et puisque ce seul motif est l'amour, s'il m'est permis de tomber dans le péché, c'est parce que Dieu m'aime. Si déconcertante que soit cette pensée, elle est sans aucun doute précieuse, puisqu'elle me fait comprendre que quelque chose peut être fait avec mon péché qui puisse m'être utile.

Qu'est-ce que le péché ? C'est un acte, ou une pensée, ou une parole, ou une omission contraire à la loi de Dieu. C'est entendu. Mais contraires aussi à l'amour. Le péché n'est pas seulement un acte de désobéissance, mais aussi de méchanceté. C'est pourquoi Dieu attend de nous en retour, par manière de compensation, que nous ne soyons pas seulement obéissants, mais que nous aimions. C'est précisément de l'amour que nous devons avoir dans notre acte de contrition. Ou ce n'est plus de la contrition. L'amour nous tourne vers Dieu. Se tourner vers Dieu, cela signifie qu'il est dans nos pensées comme un désir de le voir nous aider à trouver en nous une plus profonde et plus forte résolution de faire mieux que nous avons fait dans le passé. Le péché commis dans le passé peut ainsi être utilisé pour affirmer les droits de Dieu sur nous. Cela ne justifie pas le péché, mais cela peut être le chemin par lequel le péché lui aussi peut être dans la main de Dieu.

Le P. Bede Jarrett développe alors les richesses spirituelles de la contrition :

> La contrition, pour être surnaturelle, doit conduire à Dieu et cela veut dire que dans mon acte de contrition je pense plus à Dieu qu'à moi-même, que je dois donner plus de temps à la considération de Dieu qu'à ma personne. C'est pourquoi Notre-Seigneur, quand il rencontre saint Pierre après la Passion, ne lui demande pas : « Regrettes-tu ? » mais : « M'aimes-tu ? »... Il y a tout un monde entre ces deux questions. Pierre, naturellement, avait du regret. Judas aussi, sans quoi il ne se serait pas pendu. Mais le regret de Judas est purement humain et jaillit d'une vanité blessée...
>
> Ainsi, le souvenir des fautes passées peut provenir soit de l'émotion déprimante d'une attention à soi-même, soit de l'émotion d'une attention à un autre que soi (à Dieu), inspirant un nouvel effort. Ce qui différencie ces deux émotions, c'est tout l'enseignement du Christ.

S'étant reconnu serviteur inutile et pécheur, le prêtre n'est vraiment adulte que s'il trouve dans cette vérité la source d'une action « étonnamment alerte, missionnaire, efficiente », pour reprendre ici les expressions du R. P. de Lestapis.

Le prêtre, alors, se découvre «Père avec Dieu », ainsi qu'en témoigne M. l'abbé Jean Vinatier, dans les Cahiers du Clergé rural (avril 1951) :

> Il se passe pour le jeune prêtre ce qui se passe pour le jeune mari. Au début, celui-ci n'est préoccupé que de la découverte de sa vie nouvelle, de la joie de son épouse, alors que celle-ci pense déjà à la maternité. Il faut que le papa porte

bébé dans ses bras malhabiles, our entrevoir qu'il « est » *père.* uelles pensées bouleversantes, uand le prêtre se découvre père ec Dieu ! Quelle responsabilité ! uelle joie de participer à la pa- rnité du Père des cieux !

Quelle souffrance aussi : parce ue l' « épouse », l' « Église » qui u'a été confiée, ne paraît pas ici belle, pure, sans rides, sans ta- hes », telle que je la rêvais; parce ue les enfants qui sont les miens ont difficiles, et quelquefois déna- urés. Je pense que l'on n'est prê- re, pourtant, que si l'on se ent indissolublement lié à cette « épouse », à ces enfants; et que si on les aime de l'amour même dont ls ont besoin d'être aimés pour tre sauvés.

Il n'y a pas d'amour chez les marxistes. Et c'est ce qui crée ce déchirement entre nous et eux.

Je voudrais tant, moi du moins — avec les autres prêtres et les chrétiens résolus — pouvoir redire en vérité : « J'ai cru à l'Amour. »

C'est un heureux signe des temps que se multiplient de tels témoignages et de telles analyses, par quoi se précise peu à peu une « théologie ascétique et mystique » du progrès dans la foi et des purifications de la vie apostolique.

A. P.

Les Livres

SPIRITUALITÉ

RICHARD DE SAINT-VICTOR : *Sermons et opuscules spirituels inédits*, t. I : *L'édit d'Alexandre ou les trois processions*. Texte latin, introduction et notes de Jean CHATILLON et William-Joseph TULLOCH. Trad. française de Joseph BARTHÉLEMY (Bibl. de spiritualité médiévale). Desclée de Brouwer, Bruges, 1951; XC-127 pp.

Le zèle et la compétence hors de pair de M. l'abbé Chatillon font sortir l'un des plus grands auteurs occidentaux, Richard de Saint-Victor, de l'oubli profond où il dormait. Des écrits ricardiens, demeurés jusqu'alors entièrement inédits, sont mis au jour. Voici déjà un traité fort curieux qui prétend dès l'abord commenter l'édit d'Alexandre, quelque décret sans doute du pape Alexandre III tendant à rétablir la discipline régulière, alors fort troublée, de l'abbaye Saint-Victor. Ce document demande qu'on se fasse successivement juif, hébreu et galiléen. Aux juifs est réservée la célébration de la fête de la Purification, aux hébreux celle de la fête des Rameaux ou Pâques fleuries, aux galiléens celle de l'Ascension. C'
l'occasion de beaux développemer
liturgiques et bibliques, relatifs
ces trois solennités et aux proc
sions propres à chacune d'elles, c'
surtout le prétexte d'écrire un abré
de théologie mystique, chacune d
processions figurant l'une des étap
de la vie spirituelle. La processi
de la Purification évoque la démarc
de l'âme débutante se convertissant
Dieu, se détournant d'elle-même po
n'être plus préoccupée que de Die
la procession des Pâques fleuries
le symbole du long passage qu'effe
tue l'âme en pratiquant les vertus
en y progressant; l'Ascension enf
nous parle des sommets de la vie sp
rituelle et des sublimités de la co
templation. Ce bref résumé tradu
mal toute la poésie et la finesse d'
beau texte auquel tous les historie
du mouvement spirituel prendro
intérêt. Mais ce texte déroutera
beaucoup d'esprits modernes p
habitués à voir utilisé le symbolis
biblique et liturgique comme moy
d'investigation intérieure, si l'exc
lente introduction de M. l'abbé Ch
tillon ne les faisait aimer en Richar

pas tant l'homme qui explique criture que « l'homme qui se sert l'Écriture ou de la liturgie, pour xpliquer à lui-même afin de se dé- sser ».

J.-A. R.

NICOLAU, S. J. : *Jerónimo Nadal, S. I. (1507-1580). Sus obras y doctrinas espirituales.* Madrid, Consejo superior de investigaciones cientifícas. Patronato Raimundo Lulio. Instituto Francisco Suarez, 1949; un vol. (255 × 180), XXXVI-567 pp., 15 planches.

Quiconque s'intéresse à l'histoire es doctrines spirituelles, non seu- ment en elles-mêmes, mais dans eur diffusion effective, ne saurait négliger un auteur comme Jérôme Nadal, dont la pensée ne fut peut- être pas très originale, mais dont l'influence fut assez considérable. Plu- ieurs générations de jeunes jésuites, en effet, aux débuts mêmes de la Compagnie, reçurent de lui des élé- ments importants de leur formation, un enseignement destiné à leur com- muniquer l'esprit du fondateur et de ses Constitutions. Signalant il y a deux ans (*La Vie Spirituelle, Supplément*, février 1949, pp. 457-459) cette importance du « second fondateur de la Compagnie », nous présentions di- verses études du P. Nicolaù, faisant connaître, grâce à la mise en œuvre de documents inédits, des aspects encore peu connus de la personna- lité et de la pensée du Jésuite mayorquin.

Le même auteur nous livre main- tenant un ouvrage plus complet et plus méthodique, avec peut-être quel- que excès dans l'effort pour présenter systématiquement une doctrine ne s'exprimant le plus habituellement que dans des causeries familières peu empreintes de rigueur scolastique. Fa- milier non seulement de saint Ignace, mais encore de son compatriote Ray- mond Lulle, des écrits bonaventuriens ou des mystiques dionysiens, Nadal apparaît ainsi sur bien des points en véritable continuité avec la spiritua- lité médiévale. Des thèmes comme ceux des cinq sens spirituels (pp. 240- 245), de la dévotion aux Cinq plaies du Christ (p. 364) ne sont évidemment pas nouveaux, voir même celui du Sacré-Cœur (pp. 365-376). Plus typi- ques assurément sont les développe- ments relatifs à la place de l'obéis- sance dans la Compagnie (pp. 400- 406), ou à la façon dont les fils de saint Ignace entendent imiter par- faitement la vie des apôtres (par exemple en rejetant complètement toute vie chorale, puisque « les apô- tres n'étaient pas occupés à chanter des psaumes et des hymnes » (p. 360).

De grands auteurs de la Compagnie ont subi l'influence de Nadal, ainsi Balthasar Alvarez, Alphonse Rodri- guez, François Suarez, Claude Aqua- viva, etc... Mais cette influence s'est également exercée au dehors, sur le public dévot, par les méditations composées par Nadal sur les évan- giles de l'année liturgique. L'origi- nalité de Nadal est ici d'avoir établi un lien systématique entre les mé- ditations et les illustrations qui les accompagnent. Ainsi apparaît un type nouveau de livre de piété que d'au- tres auteurs de la Compagnie adopte- ront, jusqu'en Chine. Le P. Nicolaù n'a pas omis de nous donner quel- ques reproductions de ces gravures, dont certaines intéressent aussi bien l'histoire de l'art que celle de la mé- ditation.

A. DUVAL.

JEAN MESNARD : *Pascal : l'homme et l'œuvre*. Coll. « Connaissance des Lettres ». Boivin, Paris, 1951; un vol. (17 × 11), 192 pp.

Il n'est point de trimestre qui ne voie naître un ouvrage sur Pascal, et souvent plusieurs. Rien n'est ce- pendant plus décevant, pour un lec- teur sérieux et exigeant, que cette

abondante littérature. Parmi ces livres, qui parfois se présentent avec la garantie de noms célèbres, beaucoup ne sont que des tentatives assez vaines, pour abriter sous la grande ombre de Pascal de personnelles et discutables élucubrations. D'autres, plus historiques en apparence, ne font que ressasser des banalités cent fois répétées. Pourtant, depuis quarante ans qu'ont paru les gros volumes de la monumentale édition Boutroux-Brunschvicg-Gazier, les études pascaliennes ont accompli de considérables progrès. Ces progrès, malheureusement, se sont réalisés en une foule de publications de détail que, pour la plupart, leur caractère érudit rend inaccessibles au commun des lecteurs : de plus en plus s'imposait la nécessité d'une synthèse où le public cultivé, mais non spécialisé, pourrait profiter de ces richesses. Telle est l'exigence à laquelle répond le livre de M. Jean Mesnard. Destiné d'abord aux étudiants, ce volume est d'un abord facile, d'une rédaction aisée et claire, dépouillée de tout apparat encombrant : à travers lui, on aborde de plain-pied Pascal et son époque, tout en s'initiant aux plus récentes trouvailles de l'érudition et de la critique. Il faut ajouter que M. Mesnard est lui-même un érudit, dont les trouvailles bouleversent, sur plusieurs points, la conception traditionnelle de l'histoire pascalienne. Aussi son ouvrage contient-il l'indication de multiples et précieux documents inédits. Voici donc enfin un livre qui, tant par les matériaux que par la synthèse, fait avancer les questions relatives à l'auteur des *Provinciales*.

A bien des égards, la biographie du grand penseur s'y éclaire d'un jour nouveau. L'itinéraire de Pascal s'y montre à la fois plus lisible, et en même temps plus complexe et plus humain qu'on ne l'imaginait. M. Mesnard fait justice de la légende qui voyait en lui un farouche solitaire de Port-Royal, enfermé dans une solitude inaccessible et définitive. Certes, Port-Royal est bien le milieu où se formera la piété de Pascal tout aussi bien que sa pensée religieuse. Pourtant, Pascal demeure toujours comme en marge de Port-Royal, et, à Port-Royal même, on lui vouera une admiration nuancée d'un peu de méfiance : jamais il ne sera vraiment « de Port-Royal » au sens où en seront un Nicole ou un Lancelot. Pièces en main, M. Mesnard nous montre que Pascal n'a jamais tout à fait quitté le monde, que toujours lui est demeuré quelque chose de sa susceptibilité de savant : ainsi nous entrevoyons mieux ce que dut être le drame intérieur de cette vie.

M. Mesnard nous indique aussi avec précision ce que les idées religieuses de Pascal doivent à ses prédécesseurs et à son entourage, comment les *Pensées* s'insèrent dans le milieu de Port-Royal, sans que pour autant diminue leur évidente originalité. Peut-être M. Mesnard est-il un peu trop indulgent pour les idées propres à Pascal sur les questions de la grâce : peu défendable aux yeux d'un théologien, elles montrent seulement combien Pascal avait tort de s'immiscer en un domaine qui n'était pas le sien. Sur la composition même des *Pensées*, M. Mesnard fournit de nombreux détails historiques très révélateurs, et qui montrent clairement que toutes ces notes furent écrites avant, et non pendant, la grande maladie de Pascal : encore une légende romantique qui disparaît ! Il sait aussi faire comprendre l'importance des anciennes copies des *Pensées* dont la première partie nous offre tout un ensemble de fragments disposés suivant un classement dû à Pascal lui-même : M. Mesnard s'efforce avec bonheur d'y retrouver le plan probable de l'*Apologie*. Tout n'est pas pleinement convaincant dans sa restitution, mais elle atteint certainement aux limites de ce qu'on peut savoir.

Ce petit volume n'est certes qu'une préface à des travaux plus importants

qualité nous assure qu'on peut endre beaucoup de son auteur. Me is-je permettre quelques menues serves ? J'aimerais plus de préci- ns sur l'œuvre scientifique de Pas- ? — et, pour ma part, je serais oins laudatif que M. Mesnard. J'au- is préféré aussi que sa bibliographie fît point figurer, à côté des re- arquables travaux de Jean Laporte de Jean Orcibal, les aimables fan- isies de François Mauriac ou de me d'Orliac. Mais cela a bien peu importance.

Louis Cognet.

ANIEL-ROPS : *Pascal et notre cœur*. Éd. F.-X. Le Roux et Cie, Strasbourg-Paris, 8e éd., 1950; 80 pp., 16 illustrations hors-texte; 375 fr.

On a appelé ce livre « les Confes- ions de Daniel-Rops »; il nous pporte en effet les confidences d'un omme dont toute la vie subit l'in- luence des *Pensées*. L'adolescent y découvrit un écho parfait « au bat- ement encore incertain de son œur »; plus tard l'homme mûr, dé- hiré par le sentiment de sa misère, e débattant au milieu de mille con- radictions, y puisa une invite à re- garder plus haut, à rejoindre le Dieu « sensible au cœur»non à la raison », trouver un consolateur dans le Christ vivant que l'on peut aimer omme un homme; et maintenant que la vieillesse avance c'est Pascal lui-même que l'auteur considère dans son effort pour aller à Dieu, Pascal poussant jusqu'à la limite du possible « le drame de l'engagement humain », l'oubli de soi et l'obla- tion. Rencontre spirituelle émouvante et profonde, narrée sous une forme impeccable, luxueusement illustrée par des photographies et des gravures d'époque choisies par l'auteur lui- même; tout concourt à faire de cette plaquette une réussite bienfaisante.

M.-L. T.

H. URS VON BALTHASAR : *Das Herz der Welt. Ein Christusbuch*. Die Arche, Zurich; 164 pp. in-8°.

Voilà déjà plusieurs années qu'a paru ce livre extraordinaire. Le P. von Balthasar n'est plus un in- connu pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle*, mais aucun de ses ouvra- ges n'est comparable à celui-ci. L'au- teur y concentre vraiment le meilleur de tous ses beaux talents de théolo- gien et de psychologue, de philoso- phe et d'historien, de contemplatif et de poète. *Le Cœur du monde*, on le devine, c'est le Cœur du Christ, c'est le Christ dans tout son être humano-divin. Dès la première page, von Balthasar nous saisit pour nous plonger en plein dans la contempla- tion de ce cœur qui est le centre de l'univers entier, le pivot de toute l'histoire, le foyer de la charité ré- demptrice en même temps que le creuset de la justice éternelle. Un premier grand chapitre est consacré au vaste univers et aux siècles dans lesquels l'amour de Dieu inscrit son règne en faisant du Christ le cœur de toutes choses, le pouls du temps et l'instrument de la miséricorde di- vine. D'admirables paraphrases du quatrième Évangile nous font sentir comment ce cœur bat tout proche du nôtre, au même rythme que le nô- tre, comment il est tragiquement exposé à toute la faiblesse d'un cœur humain et comment il inaugure ce- pendant le règne de Dieu par tout un mystère d'incarnation. Une deuxième partie nous élève à la con- templation de la Passion du Christ. C'est la lutte que Dieu lui-même mène pour sauver l'homme pécheur. La croix apparaît dans tout son réa- lisme. Le P. von Balthasar a toutes les audaces, et il sait exprimer le mystère jusqu'au seuil même de l'i- neffable. La troisième et dernière par- tie nous introduit dans le mystère de la gloire pascale du Seigneur. Elle nous révèle la fin même de toute cette prodigieuse économie du salut. C'est peut-être dans ce chapitre que

von Balthasar atteint ce qu'il y a de meilleur dans son livre. Il y ouvre les perspectives d'une ecclésiologie admirable dont les amorces se rencontrent chez les Pères de l'Église, mais que nul manuel scolaire n'effleure.

Trop de livres ont frelaté la dévotion envers le Sacré-Cœur pour que celui de von Balthasar ne constitue pas un événement providentiel, capable à la fois de redresser maintes indiscrétions pieuses et de ressourcer notre foi dans l'authentique mystère de cette dévotion. Car l'image du Christ que nous présente von Balthasar est de celles que l'on n'oublie pas parce qu'elles sont vraies. Cette image est d'autant plus vivante qu'elle apparaît dans l'immédiat du dialogue personnel. Et la langue de ce dialogue est d'une telle sincérité et d'une telle puissance que souvent elle nous laisse comme hors d'haleine. On l'a dit, cette langue rappelle des maîtres comme Hölderlin, Nietzsche et, plus proche de nous, Carl Sonnenschein.

J. Hild.

P. LIPPERT, S. J. : *Credo*. Herder, Fribourg, 1950; 444 pp.

Très heureuse idée que celle de rééditer en un volume les six opuscules que l'incomparable P. Lippert a consacrés aux données fondamentales du *Credo*. Tous les grands mystères de la foi nous y sont présentés d'une manière très vivante et très personnelle. A toutes les pages se manifeste le génie propre de Lippert, ce génie qui consiste, non pas à faire un exposé didactique, mais à saisir d'abord l'homme d'aujourd'hui et à partir ensuite avec lui à la recherche d'une intelligence humaine de la vérité divinement révélée. Ce livre est tellement proche de l'âme religieuse contemporaine qu'on le lit avec un réel bonheur, voire avec une tension semblable à celle qu'inspire un beau roman. Car à la pénétration théologique exceptionnellement sûre, Lippert joint un style toujours parfait, un langage élevé et pur, harmonieux et plein d'un charme irrésistible. La réédition de ce très beau livre prouve que Lippert reste profondément actuel comme penseur chrétien et comme maître de la langue allemande.

J. H.

A. COUVREUR : *Quand le jour baisse... (Journal d'un vieillard)*. Préface de Victor Giraud. Bonne Presse, Paris, 1950; 260 pp.

Ce livre, dans une première partie, relate le drame spirituel d'un homme auquel un accident de santé révèle subitement qu'il est vieux et que le temps de l'activité est révolu pour lui. Cette découverte l'humilie, lui présage la perte de sa liberté et de son indépendance, lui fait redouter les déchéances possibles et toutes au moins un interminable ennui. Va-t-il se laisser aller au désespoir?

Le héros, dont la vie a été honorable et prospère, est un de ces produits de la fin du XIX^e^ siècle que l'on rencontre moins souvent aujourd'hui, où l'on est plus volontiers tout l'un ou tout l'autre, pratiquant ou païen : mère très chrétienne, éducation religieuse sommaire arrêtée au catéchisme, tendance au rationalisme. Il n'avait pas perdu la foi, mais elle n'était plus qu'une conception vague sans influence sur sa vie.

Le loisir de la réflexion, la souffrance, quelques bons conseils — notamment ceux d'un médecin aussi habile à rédiger un sermon qu'une ordonnance —, la lecture de notes laissées par sa mère lui révèlent peu à peu le sens de la douleur, la valeur du renoncement, l'utilité et l'utilisation spirituelles de la vieillesse.

Quand le jour baisse, c'est le moment d'allumer les lampes. Dans l'obscurité qui tombe sur lui, il va voir s'allumer l'une après l'autre les lumières qui éclaireront sa route suivant le rite évocateur de cette Vigile pascale dont la résurrection si heureusement salué cette année celle du Sauveur.

ns doute parce qu'il a désormais
coup de temps pour lire, cet
ume, qui se donnait en matière
gieuse comme une manière de
naire n'ayant pas dépassé le cer-
at d'études, fait preuve mainte-
t d'une remarquable érudition.
lu et médité les Évangiles et les
tres, il cite les Psaumes et saint
mas. Et aussi Alexis Carrel, dont
considérations scientifiques sur
prière, émanant d'un savant incon-
é, ne pouvaient manquer de frap-
à juste titre ce quasi rationaliste.
On goûtera les nombreuses nota-
ns de détail, très justes et souvent
toresques, dont l'ouvrage est par-
né : ce bruit de l'ascenseur qui,
ur le vieillard inoccupé, repré-
nte l'espoir d'une visite alors
'auparavant il était redouté comme
nnonce d'un dérangement... ces
ceptions que les enfants se font
uvent des solennités religieuses,
mme le mercredi des Cendres...
La deuxième partie du livre, sous
uleur de méditer les notes mater-
lles, souligne d'une façon qui n'est
e trop vraie le contraste entre ce
e sont les grandes fêtes chrétien-
s dans l'esprit des masses et ce
'elles devraient être.
Ce livre ne peut que faire beau-
up de bien à tous les hommes sur
ur déclin. A tous les « hommes »...
r il est remarquable que, le plus
uvent, le drame de la vieillesse soit
visagé du seul point de vue mascu-
n. N'existe-t-il pas chez la femme,
moins au même degré ? Soit que,
ur elle, la vieillesse vienne trop
sensiblement pour qu'elle s'en
erçoive — ne parlons pas de celles
i sont résolues à ne pas s'en aper-
voir —, faute de cette coupure que
présente la retraite ? Soit que par
constitution ou son rôle propre
le soit mieux entraînée à la souf-
nce et au renoncement ? On sou-
iterait que l'auteur se laissât ten-
r par ce côté de la question.

A. MASSON.

A. DE PARVILLEZ, S. J. : *La Joie devant la Mort*. Rééd. Aubier, Paris, 1951; 256 pp.; 390 fr.

La joie et la mort sont deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. La justification de ce rapprochement ne peut qu'entrer difficilement dans la tête de beaucoup de nos contemporains, même chrétiens. Il faut donc enfoncer le clou à plusieurs reprises, et l'on doit saluer la réédition de ce livre, en souhaitant qu'il trouve un grand nombre de lecteurs nouveaux.

L'affirmation liminaire que « nous avons tous peur de la mort » est quelque peu démentie par les nombreux exemples, rapportés par l'auteur, de fins de vie pleines d'une magnifique sérénité. La question est d'ailleurs compliquée par le fait qu'il y a en réalité deux craintes de la mort, l'une physique et l'autre spirituelle. J'ai connu une demoiselle nonagénaire, profondément croyante, nullement tourmentée par des scrupules maladifs, pleine de vertus et ignorant à peu près le mal, qui avait une appréhension évidemment purement physiologique de la mort : chaque soir, elle demandait à Dieu que « ce ne soit pas encore pour cette nuit ». D'autre part, il peut exister, même chez les rationalistes, une crainte spirituelle inavouée de cet au-delà dont ils nient l'existence.

Le P. de Parvillez a beau jeu pour montrer les conséquences — et les inconséquences — de l'athéisme. L'attaque est menée avec brio.

La partie constructive et apologétique est plus délicate, surtout quand on arrive à la grande objection que le chrétien est un esprit mercenaire, puisqu'il est mû par l'espoir d'une récompense. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne récitait jamais le psaume 118, qui demande la grâce d'accomplir les volontés divines *propter retributionem*, sans ajouter mentalement qu'elle voulait les accomplir uniquement par amour pour Dieu et

non en vue d'une récompense. L'auteur, en termes soigneusement pesés et accessibles à tous — ce qui est un mérite en pareille matière —, montre qu'il ne faut rien pousser à l'extrême sous peine de nier la vertu théologale d'espérance, et il trace les limites du domaine laissé au « moi » en la matière.

Ce livre, dont la table des noms cités suffit à montrer l'extraordinaire érudition, est un florilège de citations presque toujours courtes, où il y a de quoi satisfaire les goûts de tous les lecteurs, de ceux qui aiment l'histoire — la grande et la petite — comme de ceux que charme la poésie. Le P. de Parvillez n'aurait d'ailleurs pas besoin d'aller chercher ses fleurs chez autrui et on retiendra volontiers quelques-unes de ses réflexions, comme celle où il montre que certaines personnes se comportent envers Dieu comme envers un vieux cousin à héritage.

Un humoriste de la fin du XIX[e] siècle s'était fait faire des cartes de visite portant dans un angle un monument funéraire avec une couronne où figurait l'inscription : Allons-y gaiement ! A cette devise irrévérencieuse d'un incroyant, le P. de Parvillez donne un sens profondément chrétien et fortement étayé; nous fermerons son livre avec un sentiment d'apaisement et de confiance en la miséricorde divine qui avivera en nous le désir d'une sainte mort, même si nous n'allons pas tous jusqu'à demander qu'elle intervienne le plus tôt possible.

A. Masson.

Abbé Jean DEVEAUX : *La vraie vie. La foi du chrétien catholique.* Préface de Mgr Martin. Mame, Tours, 1950; 354 pp.

L'auteur de ce livre est professeur d'instruction religieuse dans un collège libre du diocèse de Rouen. Devant enseigner aux élèves de seconde, pour laquelle la Commission du catéchisme prévoit l'étude de l'Église, il a élaboré pour eux, non dans l'abstrait, mais dans l'expérience et [illegible] probation de l'enseignement c[illegible] synthèse de dogme. Le titre répo[illegible] à l'idée directrice autour de laqu[illegible] sont organisées toutes les parties [illegible] ce livre : la source de la vie (Die[illegible] le don de la vie (la création), la pe[illegible] de la vie (le problème du mal), [illegible] restitution de la vie (le Christ et [illegible] Vierge), la transmission de la [illegible] (l'Église), la plénitude de la vie [illegible] fins dernières). Belle synthèse où [illegible] comparaisons, les citations, les im[illegible] ges, les éléments d'histoire et [illegible] géographie abondent et rendent l'[illegible] vrage accessible à tous, en mêm[illegible] temps que solide et animé d'une [illegible] néreuse ardeur.

Peut-être pourrait-on regretter q[illegible] l'auteur, voulant exposer une th[illegible] logie de l'Église, réduise celle-ci à [illegible] cinquième partie de son ouvrage. [illegible] eût été pourtant facile de monti[illegible] l'origine de l'Église en Dieu, dès [illegible] première partie, d'exposer tou[illegible] l'histoire du salut comme une h[illegible] toire de cette Église vivante qui [illegible] « du juste Abel jusqu'au dernie[illegible] élu » à travers le péché et la grâ[illegible] toujours mêlés comme l'ivraie et [illegible] bon grain, et de présenter *la vie* [illegible] *plénitude* sous les espèces d'u[illegible] Église vivante et à jamais victorieus[illegible]

Mais ceci n'est somme toute qu'u[illegible] détail de présentation. Les synthès[illegible] de ce genre sont rares et il vaut [illegible] peine de présenter celle-ci qui [illegible] une réussite.

A.-M. Henry.

Geddes MAC GREGOR : *Aesthet[illegible] Experience in Religion.* Macmilla[illegible] London, 1947; 264 pp.

Voici une nouvelle tentative po[illegible] définir la nature de l'expérien[illegible] esthétique et donner les fondemen[illegible] psychologiques de l'expérience m[illegible] tique. L'auteur commence par fai[illegible] un bref résumé de l'histoire des do[illegible] trines esthétiques, puis expose pl[illegible] longuement l'enseignement esthé[illegible] que de Croce. Il met en relief [illegible] deux problèmes de base : l'intuiti[illegible]

sthétique et la réalité objective de beauté. Rejetant presque entièrement l'enseignement thomiste sur la beauté objective et la connaissance de la beauté par la « conversion aux phantasmes », Mac Gregor incline fortement vers l'idéalisme subjectif de Croce en établissant que la connaissance esthétique est un type de connaissance isolé et spécial et que le plaisir esthétique est passionnel, volontaire et sensible.

Abordant ensuite l'expérience religieuse, Mac Gregor donne un bref résumé historique de la doctrine mystique et analyse *Les Degrés du Savoir* de Maritain. Rejetant la description que fait Maritain de l'expérience mystique, comme une « connaissance amoureuse », Mac Gregor établit une base de la connaissance mystique dépendant uniquement de la volonté. Il établit ensuite que l'expérience esthétique est le *terminus a quo* de toute expérience mystique. Les extraits suivants de son texte démontrent son subjectivisme et son volontarisme : « Du point de vue de la moralité « pure », une grande part de l'insistance de la religion sur notre état de misérables pécheurs est étrangement pathétique, tandis que « pardon, absolution et rémission » de nos péchés est clairement immoral... Le but de la religion est... un acte de la volonté : l'acte de l'union avec Dieu... Nous inventons... à la fois le beau et le saint... Le sommet de l'esprit (synteresis) (*sic !*) semblerait alors être un point de notre volonté (*sic*) auquel il est capable de s'engager dans cette activité suprême. Quel que puisse être ce point mystérieux, il doit de toute évidence s'enraciner dans l'expérience esthétique... Maintenant, dans la vision béatifique, la béatitude consiste à jouir de l'essence divine. C'est l'acte que nous avons décrit comme activité passionnelle parfaite de la volonté béatifiée (*sic*) dans l'amour... Mais, quand tout cela a été dit et que, revenant en arrière, nous passons en revue les résultats de notre recherche, nous y trouvons l'assurance que l'esthétisme est la base de la religion. »

Cet ouvrage est intéressant en tant qu'essai de solution des problèmes esthétiques et de recherche d'un pont reliant la connaissance esthétique et la connaissance mystique, mais l'auteur ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre cas. Tout d'abord, il rejette la solution thomiste sans avoir compris la doctrine thomiste, comme le met en évidence son interprétation erronée de plusieurs textes. D'autre part, il échoue parce qu'il est de fait impossible de relier l'expérience esthétique et l'expérience mystique authentique; il y a bien une analogie, mais pas de point de contact réel, sinon là où l'ordre de la grâce rejoint l'ordre de la nature. L'effort de Mac Gregor pour présenter une solution nouvelle aboutit uniquement à la réaffirmation des doctrines de Croce, Scotus et Ockham.

JORDAN AUMANN.

CAMILLE BUCHET : *Cantiques des Montées.* Librairie Serpantié, 139, boul. Saint-Michel, Paris, 1950; 125 fr. franco (C.C.P. 514-10).

Il est des jours où l'on se sent las de vivre, à cause de tant d'éclaboussures qu'on ne peut éviter en fréquentant les uns et les autres, à cause des déceptions que vous infligent justement des êtres de qui l'on attendait mieux, et la mort nous apparaît alors comme un havre de grâce, parce qu'on y rencontrera cette perfection divine dont nous avons soif, et enfin nos frères humains irréductiblement transformés, « tels qu'en eux-mêmes enfin l'éternité les change »...

Dans ces périodes de mélancolie et de nostalgie de notre vraie patrie, comme il nous est bon de rencontrer des âmes qui déjà sont *des âmes*! Je pense à ce tout petit recueil que l'amie d'une morte vient de me remettre, enrichi d'une préface du R. P. Régamey, qui fut le directeur

de conscience de celle-ci. Il porte un titre qui fait tout de suite du bien : *Cantiques des Montées*. Malgré M. Sartre et ses fervents, il y a donc tout de même des êtres qui veulent monter ? Celle-ci, Camille Buchet, « avec ce geste craintif et ravi du parent pauvre qu'on fait asseoir au bout de la table ». entrait parfois le soir dans sa chapelle favorite, « volant au temps cette pauvre petite minute infinie », elle venait écouter les moines, et puis, quand ils s'en allaient, elle soupirait « avec un cœur humble et reconnaissant » :

> « Et, bien que je sache que ce n'est pas pour moi, j'ouvre mon visage tout grand, — Et je regarde et j'écoute et je prie et j'admire et je reste là sans bouger — Comme cet enfant planté devant la boutique du boulanger — Qui sait qu'il n'en aura pas, mais aspire avec délice la bonne odeur — Et sent, par le soupirail, l'air chaud monter jusqu'à son cœur. »

Voici deux ans exactement que Camille Buchet est morte dans un hôpital « parmi d'autres épaves de la vie », nous dit le Père, — très pauvre après une vie qui ne fut qu'une série d'échecs, puisqu'elle sacrifie à d'autres tous ses dons d'artiste, d'écrivain, et ses désirs, et que lorsqu'elle eut enfin la possibilité d'entrer au couvent, sa santé ne lui permit pas d'y rester. Elle vécut misérablement les dernières années qui lui restaient, mais montant toujours plus haut dans la voie imposée par Dieu. Aujourd'hui qu'elle n'est plus, on nous révèle (trouvées dans ses papiers et offertes à sa mère morte, imprimées grâce à la vente de l'unique bijou de famille qui lui restait, comme « une récolte que la mère reconnaîtra »), des *Images saintes*, des *Exhumations*, des *Prières de pauvres gens*, tantôt sur des cadences charmantes qui rappellent Marie Noël, tantôt en versets (souvent assonancés, et ce sont les meilleurs, parce que la sonorité de la rime en ponctue alors le rythme) dont on ne peut dire qu'ils sont claudéliens tant cette vie féminine, humble et simple, a un ton personnel et une nuance « petite thérésienne ».

Cantiques des Montées ? Cela fait du bien, en cette époque dure, de monter avec Camille Buchet.

Henriette Charrasson.

Princesse Wilhelmine des Pays-Bas : *Le Grand Inconnu*. Berger-Levrault, Paris, 1950; 24 pp.

Une grande protestante discerne derrière les événements mondiaux une lutte d'ordre spirituel. Pour le salut du monde, elle adresse un appel aux hommes pour qu'ils reconnaissent tous le Christ toujours présent parmi nous comme Sauveur et lui donnent la première place dans leur vie en se dépouillant d'eux-mêmes pour le suivre. Et elle demande à toutes les Églises chrétiennes, « toutes partageant dans une même mesure la gloire d'être porteuses de salut », d'abandonner leurs chemins propres pour se fondre en une Église unique. Appel émouvant, mais dont la seconde partie, spécifiquement protestante, méconnaît la « Vérité » de l'Église romaine et ne peut être admise par aucun catholique.

J. P.

Abbé A. Meyer : *Notre bonne souffrance*. Traduction par l'abbé L. Brevet, Salvator, Mulhouse, et Casterman, Paris, 1950; 212 pp.; 240 fr.

Anecdotes authentiques racontées sans prétention par un aumônier d'hôpital pour aider les malades et les affligés à accepter leurs maux et à les sanctifier.

J. P.

Mgr Gabriel Piguet, évêque de Clermont : *Notre Père qui êtes aux cieux*. Méditations quotidiennes d'a-

…s le temps liturgique, 1re série : … l'Avent à la Pentecôte. Bonne …sse. Paris, 1950; 388 pp.; 500 fr.

…ne bonne partie de ces méditations a été composée au camp de Da… pendant le Carême 1945, en un …ps et un lieu où la pensée du … des cieux était l'unique récon…; mais elles restent toujours …elles par ce que, dépassant les …tingences, elles ne visent qu'à …ner l'âme en présence d'un Dieu …nt et proche de nous, et qu'à …ner à Dieu la première place dans …cœur et la pensée de ses fidèles. … même temps, par le choix des …tes, empruntés à la liturgie de cha… jour, elles portent les âmes à …re de la vie de l'Église et à pren… part au culte chrétien, en esprit … en vérité. Écrites dans un but …entiellement pastoral, elles s'adres…t de préférence aux prêtres et aux …igieux, mais les dirigeants et mi…nts de l'Action catholique, les âmes …ireuses d'une plus grande inti…té avec Dieu, y recourront avec …fit.

M.-L. T.

Chan. E. GUILLARD, Supérieur de Notre-Dame de la Tourtelière, Montournais, Vendée : *Sainteté et apostolat. Saints... donc apôtres; Tous... il n'est que temps.* Imprimerie S. Pacteau, Luçon, 1950; 304 pp.; 240 fr. franco, chez l'auteur.

Composé pendant l'Année sainte, cet ouvrage veut se faire l'écho des exhortations de S. S. Pie XII : « En dehors de la sainteté, il n'y a rien qui soit durable et qui puisse nous tirer de l'abîme vers lequel nous courons »; et vient rappeler ce qu'est cette sainteté, à quel point elle est exigée de nous, comment elle s'épanouit en l'amour du prochain, et en l'amour le plus vrai : aimer ses frères pour les gagner à Dieu. L'auteur, ardent et convaincu, a voulu qu'il soit simple, abondamment illustré d'exemples, pour persuader les militants que, sans effort vers la sainteté, il ne peut y avoir de véritable apostolat. Les membres des mouvements spécialisés auront profit à le lire.

M.-L. T.

LITURGIE ET PÈRES

…MANO GUARDINI : *Les signes sacrés.* …raduction revue, corrigée et aug…mentée par Antoine GIRAUDET. Éd. …pes, Paris, 1950; 104 pp.; 130 fr.

…Rendre leur sens aux mots, aux …tes, à toutes les actions de la vie ! …ndre leur sens surtout aux rites …gieux; dépasser l'écorce pour aller … cœur des choses... voilà ce que …lait l'auteur en écrivant en 1922 …petit livre. Depuis lors, en Allema… et en France, combien d'êtres … appris, grâce à lui, à regarder, …vivre, à « faire »; combien ont …pris ce qu'est la liturgie, ce …est la prière chrétienne. Symbo…ne du feu et de la lumière ar…te, signification de la porte et de …utel, sanctification du temps et des attitudes, tableaux très brefs et toujours si riches, auxquels on aime revenir et qui creusent toujours plus avant dans le cœur et dans l'esprit. Le P. Giraudet nous en donne, en cette réédition, une traduction revisée, qui est par endroits une adaptation, mais qui ne trahit pas l'auteur.

M.-L. T.

ROMANO GUARDINI : *Vom Geist der Liturgie.* Herder, Freiburg, 1951; 100 pp.; 4,50 DM.

A ceux qui l'attendaient, signalons la réimpression très soignée de ce chef-d'œuvre de Romano Guardini. C'est la dix-septième édition. Le quarantième mille est atteint !

L. EISENHOFER : *Grundriss der Liturgik des römischen Ritus*, neu bearbeitet von J. Lechner. Herder, Freiburg, 1950; 376 pp.; in-8°; 11,50 DM.

Il y a des éditeurs qui ont la préoccupation de servir la cause d'une Église vivante. Herder est de ceux-ci. C'est sur son initiative que réapparaît maintenant, tout transformé et entièrement à jour, le célèbre *Précis de liturgie*, de L. Eisenhofer. Depuis dix ans, l'auteur lui-même n'est plus de ce monde, mais c'est son successeur, le Dr. Lechner, qui a entrepris la refonte de tout l'ouvrage, une refonte telle qu'elle s'impose à la suite de tant de découvertes récentes et telle que l'exige la renaissance liturgique actuelle. Cependant, entre temps le *Grundriss* est devenu *un manuel complet*, peut-être le meilleur manuel de liturgie qui existe à l'heure présente. On en admire d'abord la présentation pratique, la typographie claire, la luminosité du papier. Mais, ce qui est bien plus réjouissant, c'est qu'enfin un manuel a osé dépasser les schèmes reçus et traiter la liturgie comme une chose vivante. Ayant conscience du revirement profond qui s'est opéré dans la vie liturgique, Lechner a eu soin d'y adapter la matière de l'enseignement. Les enrichissements juridiques qu'il y apporte en sa qualité de canoniste, ne sont que d'autant plus précieux. Une bibliographie judicieuse, mais vraiment abondante, facilite à la fois la tâche du professeur et celle de l'étudiant curieux de s'initier à l'art des recherches. Mais, encore une fois, l'immense mérite de ce manuel est qu'il présente les choses sans jamais perdre de vue le sens du sacré. A toutes les pages on garde l'impression que les objets du culte, les institutions ecclésiales et les formules sacrées sont réellement les symboles efficaces d'une présence et d'une action transcendantes. Faut-il davantage pour que l'enseignement de la liturgie s'évade du ritualisme et se conforme au grand retour à l'authentique ?

J. Hild.

F.-X. ARNOLD et B. FISCHER : *Messe in der Glaubensverkündigung. Kerygmatische Fragen.* Herder, Freiburg, 1950; 390 pp.; 19,50 DM.

Mélanges Jungmann ! C'est ainsi qu'on pourrait appeler ce beau volume publié à l'occasion du soixantième anniversaire de l'auteur : *Missarum sollemnia*. Pour caractériser l'esprit de ces « Mélanges » pour en spécifier toute la qualité il suffirait de dire qu'ils réunissent des travaux dus aux meilleurs élèves et disciples du R. P. Jungmann. Très significatifs pour cette œuvre sont également les noms de ceux qui en ont pris l'initiative et qui l'ont publiée, les professeurs Arnold et Fischer. Ce sont des noms auxquels se rattache à l'heure présente tout un mouvement de renouveau catéchétique et mystagogique.

Le but que poursuit ce livre est clairement indiqué par le titre : La messe dans la proclamation de la foi. Ou, plus simplement : La messe et sa catéchèse. Il s'agit de montrer d'abord pourquoi et comment la messe doit être, aujourd'hui comme autrefois, au cœur même de toutes les préoccupations pastorales, et de s'engager ensuite les lois qui régissent la catéchèse de la messe dans l'ensemble de la proclamation de la Bonne Nouvelle du mystère du Christ. Une première partie aborde la question des principes théologiques fondamentaux. Quatre études magistrales (qui sont parmi les meilleures du volume) traitent successivement de « l'histoire de la liturgie et de la catéchèse » (B. Fischer), de « la présence du Christ en nous par la foi » (G. Söhngen), du *Sanctum sacrificium* (P. Doncoeur, S. J.) et de « la signification théologique des textes variables du Missel » (J. Pinsk). La seconde partie fournit des données historiques : Les caractéristiques de l'antique catéchèse eucharistique (K. Baus), le kairos (moment sacré) de la messe (J. Daniélou, S. J.), le sacrifice des fidèles d'après saint Léon (L. Eizenhöfer. O. S. B.), la méthode du sermon liturgique ancien

Dold, O. S. B.) et les influences Concile de Trente sur la catéchèse agogique (F.-X. Arnold). La par- uivante traite des explications de nesse. J. Casper donne un excel- exposé de l'aspect kérygmatique la liturgie orientale. Th. Bogler, .B., spécialiste en la matière, lie le rôle de l'image dans la for- ion liturgique contemporaine. nalons encore des articles très ressants de J. Hofinger, S. J., Schreibmayer. L. Wolker et H. Reuss. Une dernière partie s montre alors comment la meil- rs catéchèse de la messe découle rmalement de la célébration elle- me de la sainte Eucharistie. Mgr he, J. Wagner, K. Tilmann, Gülden. Th. Schnitzler et G. El- H, S. J., nous fournissent ici des des fort suggestives et des témoi- ages qui méritent notre attention. es « Mélanges » sont vraiment nes du grand liturgiste qu'est le P. Jungmann. Elles sont porteuses ègres de science pratique et de sa- se pastorale.

J. Hild.

mélies pascales. I. Une homélie pascale inspirée du *Traité sur la Pâque* d'Hippolyte. Étude, édition et traduction par P. Nautin (« Sour- ces chrétiennes », 27). Éd. du Cerf, Paris, 1951; in-8 de 203 pp.; 575 fr. Il s'agit ici d'une homélie, conser- e parmi les œuvres de saint Jean rysostome, auquel, les éditeurs du XVII^e^ siècle l'avaient déjà reconnu, il est visible qu'elle ne saurait être attribuée. En 1926, le P. Ch. Mar- tin avait cru pouvoir y reconnaître Hippolyte. M. P. Nautin, après une longue étude qui, il le déclare lui- même sans ambages, « n'intéressera guère que les spécialistes », croit pouvoir la restituer à un inconnu du IV^e^ siècle qui aurait pu utiliser le traité *Sur la Pâque* du véritable Hip- polyte du III^e^ siècle (et non du IV^e^, comme l'imprimait dernièrement *La Vie Spirituelle*). On ne suivra pas ici M. Nautin dans cette discussion, mais on le remerciera de nous « intro- duire » avec autant de détails à ce texte magnifique, véritable sympho- nie où s'entrecroisent deux thèmes fondamentaux, la sortie d'Égypte et la Passion du Christ, la Pâque an- cienne figure de la Pâque nouvelle. Sans doute ce parallélisme et ce rap- prochement ne sont pas toujours éga- lement convaincants dans tous leurs détails, et l'allégorie s'y mêle iné- vitablement; mais qui pourrait nier leur puissance évocatrice, et la pro- fondeur de richesse authentiquement *chrétienne* qu'ils recèlent? Qui se- rait tenté d'en douter n'aurait qu'à lire l'invocation finale...

M. Nautin écrit, p. 60 : « La litur- gie romaine du matin de Pâques (*maintenant au samedi saint*) se ré- fère au même symbolisme... » Grâce à Dieu, la parenthèse sera désormais inutile.

P.-Th. Camelot.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

chivum fratrum praedicatorum, ol. XX, 1950. Istituto storico do- menicano, S. Sabina, Roma; un ol. (240×170), 444 pp.

Si les diverses études publiées dans recueil n'intéressent pas toutes au me titre l'histoire de la spiritua- é, il faut de ce point de vue souli- er l'intérêt tout spécial de l'arti- cle de P. Meersseman, *Études sur les anciennes confréries dominicaines, I. Les Confréries de Saint-Dominique* (pp. 5-113). Travail d'érudit, qui s'ap- plique avec succès à débrouiller un écheveau assez compliqué. Les confré- ries en effet ont été nombreuses, di- verses; elles ont souvent considérable- ment évolué; les anciennes sources narratives comportent assez facile-

ment des erreurs, et beaucoup d'historiens n'ont pas apporté à traiter l'histoire de ces institutions tout le sens critique souhaitable. En attendant d'autres publications sur les confréries dominicaines de la Sainte Vierge, et sur l'*Ordo de Penitentia* — où il touchera davantage encore qu'il ne le fait ici en passant à l'histoire du Tiers-Ordre dominicain —, le P. Meersseman expose l'origine à Bologne, peu de temps sans doute après la mort du fondateur des Prêcheurs, de la Congrégation de Saint-Dominique, sous la conduite des religieux, — son imitation, parfois sous d'autres noms, dans d'autres villes d'Italie, voire d'Espagne ou de France (Rouen), — l'interférence, à partir de 1260 surtout, des mouvements pénitentiels et la multiplication de confréries de « disciplinés » ou « battus » — les transformations de la confrérie de Bologne jusqu'au XVIII[e] siècle.

Alors que trop souvent l'histoire de la spiritualité se limite aux doctrines qui ont cours dans les monastères, l'étude des confréries nous fait entrevoir au contraire des aspects importants de la vie spirituelle des laïcs, comment concrètement se traduit leur effort de perfection. Particulièrement significatif à cet égard nous apparaît un document du milieu du XV[e] siècle, intégralement édité par le P. Meersseman (pp. 88-105) : les statuts de la Compagnie de saint Dominique, à Bologne (1443). A leur sujet, le P. Meersseman évoque avec raison l'*Oratorio del Divino Amore* en lequel on voit habituellement un des mouvements les plus typiques de la vitalité spirituelle italienne aux premières années du XVI[e] siècle. Ce document mériterait d'être traduit presque en entier pour l'accent qu'il met, avec tant de charme d'ailleurs, sur la primauté de l'amour de Dieu et du service concret du prochain sur toutes les autres valeurs, sur la sanctification par l'intérieur des éléments de la vie quotidienne, — pour les indi tions qu'il nous livre sur la pri chorale commune de ces laïcs et leur méthode d'oraison ment « L'office, lisons-nous, ne durera plus d'une heure. Notre intention effet est de fonder cette compag non pas tant sur la multiplicat des prières vocales et la longueur l'office, que sur l'étendue de la c rité pour Dieu et le prochain, profonde humilité, la paix co nuelle, la patience parfaite de l'â et du comportement, toutes cho par lesquelles on arrive facilem à la prière mentale. » C'est saint minique voulant un office b « pour ne pas faire perdre la dé tion aux frères », — mais ce s aussi déjà les insistances de l'é que moderne sur l'oraison. Le c pitre 23 consacré à celle-ci n'a pas rigueur subtile des méthodes q proposera bientôt Jean Mombaer ses chanoines, heureusement ! Il contente de suggérer avec souple différentes orientations de pri dont la note d'ensemble est parf tement saine, autour du thème c tral de la miséricorde divine. Ce cument constitue certainement u des plus belles pages de l'histoire la piété populaire italienne XV[e] siècle.

Ce n'est plus de spiritualité que, mais de spiritualité propreme religieuse, et même, en fait, mon tique, qu'il est question dans l'étu du P. Creytens, *L'instruction novices dominicains au XIII[e] siè d'après le Ms. Toulouse 418* (pp. 1 193). Avec raison, le P. Creytens f remarquer que la spiritualité d'u ordre religieux est moins à cherch dans tel ou tel de ses écrivains spi tuels, si célèbre soit-il, que dans s Constitutions, nous dirions dans s style de vie. Et c'est pourquoi l écrits d'Humbert de Romans expl quant la signification des divers d tails de l'institution dominicaine, consacrés par l'autorité de plusieu maîtres généraux, doivent être co

iérés comme un des livres-types de spiritualité dominicaine. Le traité u'analyse ici le P. Creytens n'a pas même autorité; bien qu'il ait été pprouvé par le chapitre général de 283, date à laquelle il fut terminé, on influence ne semble pas s'être xercée au delà du couvent de Toulouse. Il ne s'agit pas d'ailleurs l'une initiation aux détails de la ie quotidienne d'un couvent, mais l'un véritable traité d'ascétique — elon le genre littéraire du *De claustro animae* d'Hugues de Fouilloy, ttribué à Hugues de Saint-Victor —, ù les divers aspects concrets de la ie régulière ne sont évoqués qu'à itre de support de considérations spirituelles. Les sources en sont surtout isterciennes et victorines, et les extraits que publie le P. Creytens offrent peu ou point d'éléments typiques des inspirations proprement dominicaines.

Nous voici de nouveau au XV^e^ siècle avec l'article du P. Käppeli, *Tommaso dai Liuti di Ferrara e il suo « Declaratorio »* (pp. 194-212). Cette notice d'histoire littéraire nous présente notamment une sorte de manuel de théologie morale, sous forme d'un dialogue en langue vulgaire, c'est le *Declaratorio*. Des autres œuvres de Thomas de Ferrare, le P. Käppeli cite une intéressante page, tirée d'un recueil de sermons de carême, énumérant différentes catégories d' « hérétiques » contemporains : es « baise-la-terre », les « louange à Jésus-Christ », les « danseurs pour e Christ », les « âmes simples » (ce qu'ils font l'est un peu moins...), les « capuzati », qui portent des vêtements étroits et de petits capuces ainsi feront les disciples dominicains le Savonarole, et les disciples franciscains de Matthieu de Bascio, ou « capucins »), etc., sans oublier les « Apostoliques », qui font semblant le mener la vie apostolique en affichant la plus grande pauvreté, alors qu'en fait ils ont toujours l'œil au gain, etc...

M. Pierre Michaud-Quentin étudie *Guy d'Évreux, O.P., technicien du sermonnaire médiéval* (pp. 213-233), dont la collection de *Sermones*, terminée en 1293 a été fort répandue au Moyen-Age. Étude de la technique et non du contenu.

Le P. A. Dondaine, *La hiérarchie cathare en Italie* (pp. 234-324), achève une importante étude, qui elle-même prend place dans un remarquable ensemble de travaux publiés depuis quelques années sur les hérésies des XII^e^ et XIII^e^ siècles, dont il faut souhaiter la reprise dans un ouvrage complet. Ici, après présentation critique d'un nouveau document, un *Tractatus haereticis* (Ms. Budapest, Musée national, lat. 352), visant uniquement la Lombardie et écrit un peu avant 1270 par un frère prêcheur qui pourrait être Anselme d'Alexandrie, le P. Dondaine présente un tableau récapitulatif des différentes églises cathares d'Italie en donnant pour chacune la liste et le signalement de ses évêques, selon les indications des différentes sources.

Le bref document que publie, d'après une copie du XVII^e^ siècle, le P. M.-H. Laurent, *Saint Dominique à Rome, 1221* (pp. 325-329), se réfère à l'histoire financière du monastère de Saint-Sixte. — A propos de *Gauthier de Marvis, évêque de Tournai (1219-1252) et les Frères Prêcheurs*, M. Paul Declerck (pp. 330-348) n'apporte pas seulement quelques précisions et documents nouveaux aux études récentes du P. Meersseman sur l'établissement des Prêcheurs dans les différentes villes de Flandre, il montre comment cette bienveillance efficace de l'évêque se rattache à ses préoccupations pastorales. S'il n'a pas eu besoin des Prêcheurs dans sa ville épiscopale, c'est que l'école de théologie y répondait déjà suffisamment aux prescriptions conciliaires de 1215; par contre, pour lutter contre l'hérésie, activement présente dans son diocèse, et pour y exercer le ministère de la prédica-

tion, de la confession et de la direction spirituelle, l'évêque voulait de nombreux et bons ouvriers; d'où son appel à ceux dont c'était la raison d'être : « *Officium nempe habent egregium et propter salutem missi sunt animarum...* »

Spécialiste de sainte Catherine de Sienne, le P. M.-H. Laurent présente un *Essai de bibliographie catherinienne* (pp. 349-368), portant sur les premières éditions imprimées de ses œuvres, de 1475 à 1500. — Selon le P. Stephen L. Forte, *John Colonna Life and writings (1298-c. 1340)* (pp. 369-414), le dominicain Jean Colonna qui correspondit avec Pétrarque serait le même qui écrivit plusieurs chroniques historiques, notamment un *Mare historiarum*, dont certaines pages offrent un intérêt particulier pour l'histoire des Missions d'Orient.

L'obituaire de l'ancien couvent des dominicains de Strasbourg a été perdu. Quelques fragments en sont conservés dans les écrits d'un auteur du XVIII[e] siècle, Jacob Wencker. Ils sont reproduits ici par Ch. Wittmer, *L'Obituaire des Dominicains de Strasbourg* (pp. 415-423). — Le volume se termine par un tableau des publications dominicaines imprimées en langue arménienne : M. A. van den Oudenrijn. *Conspectus brevis textuum ordinem praedicatorum eiusque scriptores utcumque spectantium qui armenio extant sermone typis vulgati* (pp. 424-432).

Faut-il exprimer un regret ? Pourquoi cette savante publication comporte-t-elle de moins en moins, et même plus du tout, de comptes rendus critiques des diverses publications relatives à l'histoire dominicaine ? L'Ordre des Prêcheurs ne possède aucun organe se chargeant d'informer les différents historiens ou simples professeurs, je ne dis pas des innombrables ouvrages de vulgarisation qui paraissent chaque année sur sainte Catherine de Sienne où le P. Lacordaire, mais tout au moins des travaux sérieux que publient diverses revues, parfois d'accès assez difficile. N'est-ce pas à l'Institut historique dominicain d'assumer cette tâche fraternelle ?

André Duval.

S.-M. BOUCHEREAUX : *La réforme des Carmes en France et Jean de Saint-Samson* (Études de théologie et d'histoire de la spiritualité, XII). Paris, Vrin, 1950; 490 pp.

Ce livre honore aussi bien son auteur que les héros du grand siècle qu'il fait revivre, à savoir les réformateurs de la Province carmélitaine de Touraine (Rennes, Angers, Loudun), surtout cet étonnant Jean de Saint-Samson, frère convers aveugle devenu le maître spirituel incontesté de tout son entourage. Le livre de Mlle Bouchereaux apporte à l'histoire du courant mystique une contribution de premier ordre; il dépeint les débuts de la Réforme de Touraine jusqu'à la mort du réformateur, Philippe Thibault; il s'efforce de situer Jean de Saint-Samson par rapport à la tradition qui l'a porté et à l'influence qu'il a lui-même exercée. Un large domaine jusqu'alors vierge est défriché. Puisse Mlle Bouchereaux éditer l'œuvre manuscrite de l'aveugle mystique !

A vrai dire, la lecture en est laborieuse. Jean écrit mal ou plutôt dicte mal. Pour le suivre, il faut être séduit par la richesse de sa doctrine. Mlle Bouchereaux nous aide à en reconnaître les thèmes majeurs, à suivre même l'élaboration de ces thèmes à partir de sources reconnues. Dieu, le retour à l'origine, l'image de Dieu, la vision de Dieu, l'Incarnation, la calignosité, le feu d'amour, les aspirations, la guerre d'amour, tout cela forme la trame d'un discours sans cesse repris, où l'abondance verbale nous déroute souvent et dont l'essentiel traduit d'assez près Harphius ou Ruysbroec. A force de fréquenter Jean de Saint-

ason, Mlle Boucheréaux est si cap- ée par lui qu'elle s'évertue — c'est n naturel — à montrer qu'il ne ie personne et que, en dépit de nbreuses réminiscences et d'une ande puissance d'assimilation, il ste toujours personnel. Ainsi, à en oire Ruysbroec, Dieu est intérieur l'âme comme sa suressence et c'est n plus profond de l'esprit qué se it l'union sans différence. Jean de int-Samson va plus loin : l'âme a ux centres, l'un en elle-même et autre en Dieu; il faut donc qu'elle anchisse son propre fond et sorte e soi pour pénétrer en Dieu.

J.-A. R.

P. Anselmo LENTINI, O. S. B. : *San Benedetto. La Regola.* Testo, Versione e Commento, Montecassino, 1947; LXXXI-638 pp. in-8°.

Parmi les œuvres qui virent le jour l'occasion du quatorzième centenaire le la mort de saint Benoît, en 1947, ien émouvante par les circonstances le son origine est cette édition italienne de la « Regola » réalisée par n moine du Mont-Cassin, dans les emps mêmes où, exilés de leurs cloîres, les descendants du saint patriarche apprenaient que la maison de eur Père n'était plus qu'un monceau de ruines. Il est intéressant de noter en passant qu'au milieu de es décombres, qui maintenant se relèvent, le visiteur a toujours pu découvrir intacte la cellule où, selon a tradition, le législateur des moines d'Occident écrivit sa Règle : « Hic scripsit Regulam. » Mais, surout, le document lui-même reste mpérissable — non pas l'autographe lu saint, qui fut malheureusement a proie des flammes à la fin du Xe siècle, mais le texte qui a formé ant de générations monastiques, qui oua un si grand rôle dans l'histoire le notre civilisation occidentale et ui peut encore donner à notre monde moderne, selon les mots de Pie XII, « de nombreues et importantes leçons ». L'œuvre de Dom Lentini veut être un hommage filial à saint Benoît en même temps qu'un acte de foi dans l'influence bénédictine.

Que cette édition fût destinée tout d'abord au public italien, point n'eût été besoin que l'auteur l'affirmât dans sa préface, la traduction et le commentaire en langue italienne le prouvait amplement. Du reste, elle prétend ne pas s'adresser seulement aux moines, « mais à toutes les âmes qui aspirent à Dieu et à la perfection chrétienne, en religion ou dans le siècle, à tous les apôtres de la vérité, prêtres ou laïcs qui désirent une solide nourriture surnaturelle... ». Le texte latin adopté est presque complètement celui de l'édition critique de D. Butler (3e éd.), sauf quelques passages où a été préférée la leçon de Linderbauer ou une autre selon les cas, pour lesquels les motifs de ces choix ont toujours été exposés dans le commentaire.

Ce texte latin, Dom Lentini l'a divisé en versets numérotés en vue de faciliter les citations et aussi de mettre mieux en relief le *cursus* rythmique remarquable dans la Règle de saint Benoît. La lecture publique en est ainsi facilitée, de même que par la ponctuation abondante et les accents indiqués sur les mots.

Il ne faut pas manquer de signaler la longue (pp. XV-LXXXI) et magistrale introduction qui nous donne la synthèse de la Règle, de ses caractéristiques et de son histoire. On admirera l'impression et la présentation du volume, en regrettant peut-être que l'extrême finesse du papier rende le livre difficilement maniable. Le tout constitue une œuvre réussie pour laquelle on peut espérer le meilleur succès.

C. G.

H. JEDIN : *Storia del Concilio di Trento.* Vol. I : *La lotta per il Concilio.* Morcellania, Brescia, 1949; un vol. (250×175), 487 pp.

Une histoire du Concile de Trente intéresse-t-elle les lecteurs de *La Vie*

Spirituelle ? Assurément non, s'ils ne cherchent que des livres de lecture spirituelle ou de pastorale. Certainement oui, si soucieux de comprendre les problèmes actuels de l'Église, ils pressentent que l'histoire est elle aussi à sa façon un moyen d'acquérir cette intelligence... Or, au cours de nombreuses discussions ou échanges de vues, il n'est pas rare d'entendre attribuer au Concile de Trente la responsabilité de certaines orientations théologiques ou pastorales que l'on remet maintenant en question. Encore faudrait-il bien savoir ce qu'a été le Concile de Trente, et quelle fut son exacte influence ? En dépit de telle publication française récente, il nous manquait encore une histoire du Concile vraiment scientifique, pour remplacer les travaux polémiques de S. Pallavicini. Personne n'était qualifié pour écrire cette histoire autant que Mgr Jedin, familiarisé depuis plus de vingt ans avec tout ce qui touche de près ou de loin au Concile de Trente, au plan de l'érudition comme à celui des problèmes. « Profondément convaincu que la continuité de notre existence spirituelle dépend de notre volonté et de notre capacité de synthèse » (p. 7), Mgr Jedin a écrit en effet pour essayer de comprendre et de faire comprendre quelque chose : le passage de la chrétienté médiévale au monde moderne, mouvement dont le Concile de Trente est en quelque sorte le pivot. L'ouvrage complet comportera quatre volumes : 1° La lutte pour le concile; 2° le concile sous Paul III et Jules II; 3° le concile sous Pie IV; 4° les conséquences et l'exécution du concile. Dès le début du premier volume, nous sommes invités à parcourir l'histoire des deux derniers siècles du moyen âge, moins pour nous arrêter au récit des événements que pour voir se former le complexe d'idées qui exerceront leur influence sur les gens d'Église et les hommes politiques du XVI^e^ siècle. Comment comprendre le Concile de Trente si on n'a pas d'abord une perception vive des antagonismes encore difficilement contenus entre les trois éléments qu'il intègre : concile, réforme, papauté ? Du Concile de Bâle (1431-1448) au V^e^ Concile de Latran (1512-1517), le livre I^er^ nous fait suivre l'histoire de l'idée conciliaire et des aspirations réformatrices, la reconquête progressive par la papauté d'un prestige et d'une autorité que le schisme avait gravement compromis. Le livre II montre comment, après l'explosion luthérienne, il fallut vingt-cinq ans de négociations et de luttes de toute sorte pour aboutir à un concile dont les décisions sur la justification auraient peut-être, en 1525, empêché l'extension de l'hérésie et permis à la réforme de se réaliser sans le schisme. Mgr Jedin, qui ne croit pas en histoire au jeu de je ne sais quelles lois fatales, mais à l'action décisive des libertés humaines, évoque cette période avec le souci de faire voir ce que chaque situation a d'unique et en même temps comment elle s'intègre aux autres. Les personnages les plus captivants de ce drame sont peut-être moins les hommes avec leurs passions individuelles que les idées qui les animent...

Le livre que nous présentons est une traduction, publiée en même temps que l'édition originale allemande. Cet ouvrage magistral trouvera-t-il en France traducteur ? et éditeur ?

A. Duval.

LIVRES REÇUS

Barth (Karl) : *Esquisse d'une dogmatique*. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1951; 153 pp.; 6,50 fr. suisses.

Bessières (Albert, S. J.) : *Présence de saint Joseph.* Lethielleux, Paris, 1951; 200 pp.; 550 fr.

La Bible et le prêtre. Nauwelaerts, Louvain, 1951; 382 pp.; 75 fr. belges.

Saint Bonaventure : *Vie de saint François.* Trad., introduction et notes du R. P. Damien Vorreux, O. F. M. Éditions franciscaines, Paris, 1951; 256 pp., 16 bois gravés; 360 fr.

Bouëssé (Humbert, O. P.) : *Le Sauveur du monde*, t. I : *La place du Christ dans le plan de Dieu.* Coll. « Doctrina Sacra », IV. Collège théologique dominicain, Chambéry-Leysse, 1951; 308 pp.

Brahmananda (Swâmi) : *Discipline monastique et commentaires de Swâmi Yatiswarânanda*, t. I et II. Derain, Lyon, 1949; 250 pp.

Brunton (Paul) : *Die Weisheit des Uberselbst.* Rascher, Zurich, 1949; un vol. cart. 612 pp.

Ceuppens (P. F., O. P.) : *Theologia Biblica*, t. III : *De Incarnatione.* Marietti, Turin-Rome, 1951; 241 pp.

Choisy (Maryse) : *La métaphysique des Yogas.* Éd. du Mont-Blanc, Genève, 1949; 248 pp.

Courtois (Abbé G.) : *La vie intérieure.* Éd. de Fleurus, Paris, 1951; 84 pp.; 100 fr.

Dictionnaire de spiritualité, fasc. XIII : *Connaissance de soi — Contemplation.* Beauchesne, Paris, 1951.

Dialogue sur la Vierge. Coll. « Ronds-Points ». Vitte, Lyon, 1951; 153 pp.

Dupeyrat (André, M. S. C.) : *Le sanglier de Kouni : P. Chabot, missionnaire en Papouasie.* Dillen et Cie, Issoudun, 1951; 212 pp.; 300 fr.

L'Église éducatrice de la charité. Congrès national de Lyon 1950. Éd. de Fleurus, Paris, 1951; 224 pp.; 350 fr.

Flec (Edmond) : *Anthologie juive des origines à nos jours.* Éd. intégrale. Sulliver, Paris, 1951; 715 pp.

Floner (J.-B.) : *Le divin sacrifice, ses prières, ses cérémonies, leur symbolisme.* Téqui, Paris, 1951; 235 pp.; 330 fr.

Frank-Duquesne (Albert) : *Ce qui t'attend après ta mort.* Éd. franciscaines, Paris, 1951; 288 pp.; 420 fr.

Frassati (Pier-Giorgio) : *Lettres*, présentées par sa sœur Luciana. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 224 pp.; 320 fr.

Gosselin (J.-B., S. J.) : *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année*, t. IV. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 15e mille; 544 pp.; 430 fr.

Guardini (Romano) : *Initiation à la prière.* Traduit par Jean Minery, S. J. Alsatia, Paris, 1951; 240 pp.

Herbert (Jean) : *L'anatomie psychologique de l'homme selon Shrî Aurobindo.* 2e éd. Derain, Lyon, 1950; 21 pp.

Hunter (A.-M.) : *Un Seigneur, une Église, un Salut. L'Unité du Nouveau Testament.* Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1951; 138 pp.; 4 fr. suisses.

Isaïe. Traduit par R. Auvray et J. Steinmann. Coll. « La Sainte Bible ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 256 pp.; 510 fr.

Jean Chrysostome : *Sur l'incompréhensibilité de Dieu.* Trad. et notes de Robert Flacelière. Coll. « Sources chrétiennes ». Texte français et grec. Éd. du Cerf, Paris, 1951; 309 pp.; 720 fr.

Juan de Jesus Maria (O. C. D.) : *El « Cantico espiritual » de san Juan de la Cruz y « Amores de Dio y el alma »*, de A. Antoninez, O. S. A. Libreria Fiorentina, Firenze, 1951.

Klages (Ludwig) : *Les principes de la caractérologie.* 3e éd. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1951; 215 pp.; 7,50 fr. suisses.

Le Lévitique. Trad. par H. Cazelles, P. S. S. Coll. « La Sainte Bible ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 136 pp.; 270 fr.

LIGIER (Simon) : *L'adulte des milieux ouvriers. Essai de psychologie pastorale.* Éd. ouvrières, Paris, 1950; 402 pp.

Le Livre de Jonas. Trad. par A. FEUILLET, O. S. S. Coll. « La Sainte Bible ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 36 pp.; 75 fr.

MADELEINE-LOUISE DE S. : *Le message de Maria Goretti.* Lethielleux, Paris, 1951; 110 pp.; 150 fr.

MADELEINE-LOUISE DE S. : *Physionomie d'une sainte : Jeanne de Chantal.* Lethielleux, Paris, 1951; 284 pp.; 350 fr.

MAGDINIER (Marcelle) : *Élisabeth Rollat.* Grasset, Paris, 1951; 216 pp.; 330 fr.

MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS (O. C. D.) : *Je suis fille de l'Église.* Éd. du Carmel, Tarascon ((B.-du-Rh.); 580 pp.

MARMOITON (Victor, S. J.) : *Pie X.* Préface de S. Exc. le cardinal SALIÈGE. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 160 pp.; 145 fr.

MICHELET (M.) : *Deux Amours?* Alsatia, Paris, 1950; un vol. cart. 269 pp.

MILNER (Max) : *Poésie et vie mystique chez saint Jean de la Croix.* Préface de Jean BARUZI. Coll. « La Vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1951; 204 pp.

MONTFORT (Myriam) : *Un militant brestois, Jean Collé.* Lethielleux, Paris, 1951; 176 pp.; 300 fr.

PARENTE (Pietro) : *L'io di Cristo.* Morcelliana, Brescria, 1951; 286 pp.

PATRIS (Simone) : *Jeunes filles au carrefour.* Casterman, Paris-Tournai, 1951; 212 pp.

RANWEZ (Pierre, S. J.) : *Aspects contemporains de la pastorale de l'enfance.* Éd. du Vitrail, Paris, 1951; 536 pp.

REMIREMONT (A. DE) : *Vie d'Alix Le Clerc.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 98 pp.

St Augustine against the academics, translated by John O'MEARA. Coll. « Ancient Christian Writers ». Newman Press, Westminster, Maryland, 1950; un vol. rel. 213 pp.; $ 3.

SIMEON DE LA S. FAMILIA (O. C. D.) : *Un nuevo codice manuscrito de las obras de san Juan de la Cruz,* usado y anotado por el P. Tomas de Jesus. Estratto de *Ephemerides Carmeliticae,* Annus IV, fas. I, 1950. Libreria Fiorentina, Corso I. Firenze; 148 pp.

Specimen examinis ordinandorum. Edizione Liturgice, Roma, 1949; 90 pp.

P. STEVEN, abbé TEXIER et abbé GOUBELY : *La nuit lumineuse de Pâques.* Imprimerie Lesbat, Bordeaux, 1951; 32 pp.

THOMAS (Abbé M.) : *Avec Jésus (ou mes débuts au grand catéchisme).* Lethielleux, Paris, 1951; 26 illustr. en couleur, 132 pp.; 120 fr. broché, 170 fr. cartonné.

TOUR DU PIN (Abbé G. DE LA) : *En suivant la Bible.* Manuel d'instruction religieuse pour baptême et communion d'adultes. Lethielleux, Paris, 1950; 130 pp.; 175 fr.

VEUTHEY (P. Léon) : *Itinéraire de l'âme.* Éd. franciscaines, Paris, 1951; 167 pp.; 240 fr.

VONIER (Dom) : *La personnalité du Christ.* Trad. par Dom Placide PERNOT. Éd. d'En-Calcat, Dourgnes, 1951; un vol. rel. 244 pp.

WILLOT (A., S. J.) : *Jeunesse étudiante.* Louvain, 1951; 61 pp.

ZELLER (Renée) : *La vie dominicaine.* Éd. nouvelle. Grasset, Paris, 1951; 226 pp.

ZUNDEL (Maurice) : *Rencontre du Christ.* Éd. ouvrières, Paris, 1951; 221 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1951. — Impr., no 651.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXXIV

JANVIER-JUIN 1951

H.-D. Bechaux. — La Mère entre les frères séparés 17
A.-M. Birou. — « Dieu pourquoi faire ? » ou les croyants ont-ils la foi ? 523
Jean Blanc. — L'Union Missionnaire du Clergé et les congrégations religieuses 638
J. Bonduelle. — Publications sur le clergé 310
— Les trois temps de notre exode 274
L. Bouyer. — Le sens de l'année liturgique 339
A. Brunner. — Souffrance rédemptrice 115
P.-Th. Camelot. — Ressuscités avec le Christ 353
A. Cantegrive. — Réflexions sur la passion des seize Carmélites de Compiègne 504
J. Cantinat. — Le crucifiement de Jésus 142
J. Delamare. — Claudel, poète de la Croix 154
Enquête sur la confession 87
M. Fargues. — Les enfants et le sens de Dieu 387
S. Fumet. — Pratique d'une spiritualité à vif 628
Mgr Garrone. — La Justice revêtue d'amour 70
M. Glanndour. — Notre messe continue 466
M. Gontal. — Regards sur la Croix 129
M.-L. Guérard des Lauriers. — Charité de la vérité 472
J. Guillet. — L'exode du Christ 241
A.-M. Henry. — La nuit pascale du 24-25 mars 511
— Publications récentes sur le monachisme 81
Ch.-V. Héris. — L'amour virginal 45
J. Hild. — L'Exode dans la spiritualité chrétienne 250
Hippolyte. — Triomphe de l'Homme-Dieu 364
L'Institut supérieur catéchétique 528
Journées nationales des religieux et religieuses de France 204
R. Laurentin. — Intuitions du cardinal Mercier 518
L. Lochet. — Purifications apostoliques 572
H. Lubienska de Lenval. — Moisson de silence 616
J. Lucenay. — Un essai de vie religieuse dans le veuvage 415
H. Maréchal. — L'enseignement par projections 531
Les Missionnaires des malades 635
A. Motte. — Le congrès sur les états de perfection 192
— La Constitution apostolique « Sponsa Christi » 199
M.-J. Nicolas. — L'Assomption, vérité de foi 5
Bx Pie X. — A ses prêtres 563
S. S. Pie XII. — Constitution « Sponsa Christi » 22
M.-D. Poinsenet. — Alix Le Clerc et la congrégation de Notre-Dame 389
P.-R. Régamey. — L'épreuve de l'obéissance 366
A. Rétif. — Le mystère de la Pentecôte 451
Saint Jean Chrysostome. — Commentaire de 1 Cor., 10, 1 302
Sharbal Makhluf 404
C. Spicq. — Le chrétien doit porter du fruit 605
J. Steinmann. — L'Exode dans l'Ancien Testament 239
Tout pèlerinage est un exode 307
R. de Tryon-Montalembert. — Notre-Dame et la mission de la femme .. 180
B. Vandenberghe. — Saint Ignace d'Antioche 172

LES LIVRES

A treasury of russian spirituality 548
J.-M. d'Ambrières. — Sur le mont des béatitudes 439

Dom Antin. — Essai sur saint Jérôme 546
Archivum fratrum praedicatorum, vol. XX 661
Arnold et Fischer. — Die Messe in der Glaubensverkündigung 660
Dom Baron. — L'expression du chant grégorien,, t. III 545
Basile de Césarée. — Homélies sur l'Hexaéméron 547
Dom Baur. — Werde Licht 106
Bénédictins de Paris. — Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier, t. IX 553
Les Bénédictines de la rue Monsieur 447
Benoît. — L'Évangile selon saint Matthieu 98
Chan. Besnard. — Rencontre de l'Homme-Dieu 436
G. Bevilacqua. — Equivoci, mondo moderno e Cristo 440
F.-P. Bishop. — The Ethics of advertising 222
S. Bosc, etc. — Le protestantisme et la Vierge 214
S.-M. Bouchereaux. — La réforme des Carmes en France 664
H. Bouchet. — Introduction à une philosophie de l'individu 221
H. Bouëssé. — Un seul chef ou Jésus-Christ 329
Ch.-D. Boulogne. — Mes amis les sens 436
L. Bouyer. — Le culte de Marie dans l'Église catholique 444
C. Buchet. — Les cantiques des Montées 657
D. Buzy. — Le Cantique des cantiques 98
F. Casta. — Saint Michel, patron des parachutistes 555
Catholicisme 219
F. Cayré. — Vers l'action avec saint Augustin 445
Cazelles. — Le Deutéronome 96
L. Cerfaux, J. Coppens, J. Gribomont. — Problèmes et méthode d'exégèse théologique 442
Dom Charlier. — La lecture chrétienne de la Bible 211
H.-Ch. Chéry. — Le français, langue liturgique ? 543
La Clé de l'Histoire sainte 441
Bar. Coche de la Ferté. — Ames pacifiées 439
Le Cœur 547
L. Cognet. — Claude Lancelot, solitaire de Port-Royal 556
A. Combes. — La petite sainte Thérèse de Maxence van den Meersch 108
— Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, contemplation et apostolat 109
Y. Congar. — Vraie et fausse réforme dans l'Église 434
Ch. Cordonnier. — Le cardinal Amette, archevêque de Paris, t. II 558
— Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, t. II 558
A. Couvreur. — Quand le jour baisse 654
Crozier. — L'Église va-t-elle autoriser le divorce ? 551
Daniel-Rops. — Légende dorée de mes filleuls 554
— Pascal et notre cœur 653
— et Amiot. — Évangile, vie et message de Jésus 324
— — — Gestes et textes des Apôtres 325
— et Tamisier. — La Bible, livre d'histoire 102
L. Denis. — Elementa Theologiae Dogmaticae 440
Deux curés de France. — La grande nouvelle qui vous apporte le bonheur 103
J. Deveaux. — La vraie vie 656
Documents pontificaux de S. S. Pie XII 218
C.-H. Dodd. — About the Gospels 325
E. Domec. — Vie de sainte Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages 445
Doncœur. — Le Christ dans l'art français 332
Dom Dupont. — « Gnosis » 326

S. Duroselle. — Histoire du catholicisme 557
X. Durrwell. — La Résurrection de Jésus 541
Eisenhofer. — Grundriss der Liturgik des römischen Ritus 659
Englebert. — Les saints de juillet, août, septembre 446
Faivre. — Le Ressuscité 438
Florisoone. — Giotto 554
M. Forster. — The good duchess, Joan of France 556
Fristz. — Die Stimme der Ostkirche 218
Garrigou-Lagrange. — L'éternelle vie et la profondeur de l'âme..... 329
Gasnier. — La grâce de mon baptême 438
Girard. — Sainte Jeanne de France 555
gr Granger. — Avec Marie, Mère de Jésus 215
. Gregory the Great. — Pastoral Care 546
. Guardini. — Die letzten Dinge : Les fins dernières 437
— Prières 219
— Le Rosaire de Notre-Dame 550
— Les signes sacrés 659
— Vom Geist der Liturgie 659
— Vorschule des Betens 437
. Guerry. — Le thème du « Triomphe de la mort » dans la peinture italienne 333
han. Guillard. — Sainteté et apostolat 659
.-G. Hebert. — Le Trône de David 103
eylem. — Il n'y a qu'un amour 552
. Hoesl. — Notre-Dame de tous les jours 215
lomélies pascales 661
.-J. Houyvet. — L'amour a-t-il des lois ? 551
lugueny et Roguet. — Le Bréviaire romain, latin et français..... 104
acques le Mineur. — La Joie dans saint Paul 439
ean de Saint-Thomas. — Les dons du Saint-Esprit 549
. Jedin. — Storia del Concilio di Trento, vol. I 665
es jours du Seigneur 444
oin Juglar. — Canticum Novum 330
. Jugnet. — Un psychiatre philosophe : R. Allers 334
. Labauche. — Traité du Saint-Esprit 433
aloup et Nelis. — Communauté des hommes 330
archer. — Le Livre de Job 441
.-H. Lavocat. — L'activité du Saint-Esprit 433
han. Leclercq. — Dialogue de l'homme et de Dieu 331
.-M. Ledent. — Plaidoyer pour la Providence 222
. Lekeux. — Le secret de l'apostolat dans la vie de l'abbé Poppe..... 111
om Lentini. — San Benedetto. La Regola 665
uc de Levis-Mirepoix. — Sainte Jeanne de France 446
. Lippert. — Credo 654
. Louis. — Le renouveau catholique en France 218
.-Th. Louis-Lefebvre. — Le silence de Catherine Labouré 445
. Lubienska de Lenval. — Éducation biblique 212
-A. Lutz. — Le cardinal John-Henry Newman 446
. Mac Gregor. — Aesthetic experience in religion 656
arie-Simone. — Notre-Dame de Pontmain et son message à la France.. 215
gr Martin. — La « petite voie » d'enfance spirituelle 551
. Masseron. — Assise 554
Masure. — Le sacrifice du Corps mystique 105
Mesnard. — Pascal : l'homme et l'œuvre 651

A. Meyer. — Notre bonne souffrance 658
J. de Monléon. — Traité sur l'oraison 222
A. Moreau. — Saint François a quitté le paradis 439
R. Morency. — L'union de grâce 220
A. Muller. — La morale et la vie des affaires 552
Nasri Rizcallah. — Charbel Makhlouf 110
M. Nicolau. — Jeronimo Nadal 651
Notre-Dame de Banneux 214
E. Osty. — Le Livre de la Sagesse 97
Mgr Paravy. — Le Maître de la vie 439
P. Parsch. — Le renouveau liturgique au service de la paroisse 443
A. de Parvillez. — La joie devant la mort 655
Pascher. — Form und Formenwandel sakramentaler Feier 106
R. Piacentini. — L' « Ave Maria » avec Bernadette 550
Mgr Piguet. — Notre Père qui êtes aux cieux 658
R. Plus. — L'entrée dans la maison du Père 331
— Une passionnée de la volonté de Dieu : Mère Javouhey 556
Les plus beaux textes sur l'au-delà 220
Poèmes du foyer 331
G. Polestra. — Il « Salutate Mariam » di G. Pepini 550
Rétif. — Catéchisme et mission ouvrière 216
Richard de Saint-Victor. — Sermons et opuscules inédits 650
J. Robin. — L'enseignement spirituel du Vénérable Louis-Marie Baudouin 446
Chan. Rolin. — Notre équipement surnaturel 439
H. Rondet. — Introduction à l'étude de la théologie mariale 550
Ruysbroeck l'Admirable. — Le Tabernacle spirituel 550
J. Schuster. — Philosophia moralis 440
Mgr Simon. — L'Humain dans l'Église du Christ 438
C. Spicq. — L'Épître aux Hébreux 542
Dom Stehman. — Le voyage à l'ancre 439
Terres franciscaines 555
Cardinal Tisserant. — L'Église militante 217
Tournay. — Les Psaumes 323
H. Urs von Balthasar. — Das Herz der Welt 653
R. Voillaume. — Au cœur des masses 431
R. Webrle. — Joseph, Époux de Marie de qui est né Jésus 553
Princesse Wilhelmine. — Le Grand Inconnu 658

LES REVUES

American Benedictine Review (645). — L'Art Sacré (537). — Bulletin des Fraternités Charles de Foucauld (91). — Les Cahiers du Clergé rural (645, 648). — Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne (95). — Cahiers Universitaires Catholiques (93). — La Croix (642). — Doctrine and Life (430). — Documents (423, 426). — Église vivante (424). — Forma Gregis (430). — Integrity (644). — Life of the Spirit (647). — La Maison-Dieu (535). — Masses Ouvrières (93, 646). — Osservatore Romano (429). — Questions liturgiques et paroissiales (537). — Recherches et Débats (532). — Revue diocésaine de Tournai (95). — Revue Thomiste (430). — Rivista di Vita Spirituale (94). — Rythmes du Monde (89). — Le Semeur (422). — Le Supplément de La Vie Spirituelle (645). — Terre et Ciel (421). — La Vie franciscaine (428).

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

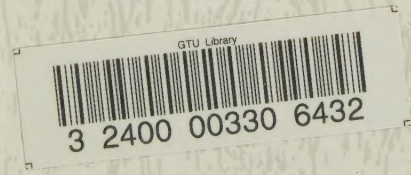
MAR 2 9 '74

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

La Vie Spirituelle
v.84
1951:1

333388

v.84
1951:1

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709